

2000

~~C 433
3854.
4584~~ (C 433
4584)
V-243

POÉSIES



6 lines 24
4 60
F. 28. 60

✓
✓
ALFRED DE VIGNY

ŒUVRES COMPLÈTES

POÉSIES

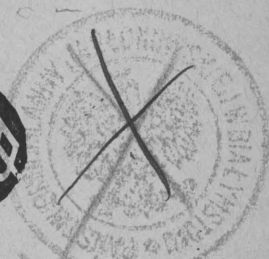
POÈMES ANTIQUES ET MODERNES
HÉLÈNE — FRAGMENTS

AVEC UNE NOTICE SUR ALFRED DE VIGNY
UNE ÉTUDE SUR LES POÈMES
DES NOTES ET COMMENTAIRES

CORBEIL. — IMPRIMERIE CRÉTÉ.

PAR

840-1-40
LÉON SÉCHÉ



74
LA RENAISSANCE DU LIVRE

78, Boulevard Saint-Michel, — PARIS



LA VIE D'ALFRED DE VIGNY

I. — L'ENFANCE

Alfred de Vigny naquit à Loches, le 27 mars 1797. Ses parents étaient de bonne noblesse mais de petite fortune. Son père, Léon de Vigny, qui avait alors soixante ans, descendait en droite ligne de François de Vigny, receveur de rentes de la ville de Paris, qui fut anobli par lettres patentes du 7 février 1569 « pour les louables et recommandables services faits aux rois », prédécesseurs de Charles IX et à Charles IX lui-même, « en plusieurs charges honorables et importantes ».

Issu d'une longue lignée de soldats qui n'avaient jamais dépassé le grade de capitaine, il avait été retraité comme tel à la suite de la guerre de Sept ans d'où il était revenu tout couvert de blessures.

Sa mère, née Marie-Jeanne-Amélie de Baraudin, avait quarante ans quand elle le mit au monde. Elle était la fille cadette du chef d'escadre Didier de Baraudin qui s'était illustré dans la

marine de Louis XVI, et dont les aïeux, de père en fils, avaient occupé, depuis le seizième siècle, le poste de lieutenant du roi au château de Loches. Les Baraudin étaient originaires du Piémont. Emmanuel Baraudini, chef reconnu de leur maison, avait reçu en 1512 du Prince Charles III, duc de Savoie, dont il était secrétaire, des lettres d'anoblissement qui furent confirmées par François I^{er}, le 3 mars 1543, peu de temps après qu'il eût obtenu ses lettres de naturalisation.

Léon de Vigny n'avait plus ni père ni mère, lorsqu'il épousa Marie-Jeanne-Amélie de Baraudin, le 22 avril 1790. La bénédiction nuptiale leur fut donnée dans l'église collégiale du château de Loches par l'abbé de Baraudin, curé de la paroisse de Saint-Ours, oncle de la mariée, qui avait présidé à son éducation, et, le lendemain, ils allèrent habiter rue Gesgon, au bas de la ville, une petite maison blanche qui existe encore.

Ils ne devaient pas y trouver le bonheur. A peine y étaient-ils installés, qu'ils furent éprouvés par toutes sortes de maux. En moins de trois ans la mort leur prit coup sur coup leurs deux premiers nés, le vénérable curé de Saint-Ours, de Loches, leur oncle, M^{me} Gaëtan de Thiene, née Adélaïde de Vigny, leur sœur et belle-sœur, qui les avait mariés, et, pour comble d'infortune, M. de Vigny perdit l'usage des deux jambes et d'un bras.

Mais il y a des âmes que rien n'abat et qui ne donnent toute leur mesure que dans l'adversité. M^{me} de Vigny était de ce nombre. Quand l'orage révolutionnaire éclata sur leurs têtes, elle fit face à tous les dangers et, par sa présence d'esprit, son civisme et son courage, elle en imposa même aux Jacobins qui terrorisaient la ville.

Dès 1792, le vieux Didier de Baraudin, son père, avait été inquiété à cause de son fils qui avait émigré, l'année précédente, étant lieutenant de vaisseau.

Lors de la promulgation de la loi sur les émigrés, sachant que toute famille dont un membre avait passé à l'étranger devait être arrêtée comme suspecte, M^{me} de Vigny prit les devants et, dans une lettre ferme et digne, adressée au Comité de surveillance de Loches, après avoir exposé le déplorable état de son mari et les soucis que lui causait un enfant de neuf mois, elle demanda à être autorisée à demeurer avec eux chez elle, afin de leur donner les soins nécessaires, s'engageant d'honneur, si elle devait être comprise dans cette loi, à ne sortir de sa maison qu'avec la permission des autorités.

Et elle obtint gain de cause. Un matin du mois d'octobre 1793 toute la famille Baraudin fut incarcérée au donjon de Loches, à l'exception de M^{me} de Vigny qui, « comme utile à son mari, et en considération de la jeunesse de son enfant », fut laissée en détention à son domicile parti-

culier. Cette situation ne prit fin qu'au mois de janvier 1795, grâce à l'intervention généreuse de Boucher-Saint-Sauveur, député de Paris, à qui M^{me} de Vigny s'était adressée en désespoir de cause.

Elle n'était pas au bout de ses peines. Six mois après, son frère, le lieutenant de vaisseau, qui avait pris du service dans l'armée de Condé, était fusillé à Quiberon; son troisième enfant mourait au berceau l'année suivante, et son père, l'ancien chef d'escadre, le suivait d'assez près dans la tombe. Quand ce dernier malheur lui arriva, elle venait d'être mère pour la quatrième fois. Dès que fut sevré cet enfant — qui était appelé à illustrer son nom — elle décida son mari à quitter Loches qui lui faisait l'effet maintenant d'une ville maudite.

M. de Vigny habitait à Paris avant son mariage; c'est à Paris qu'ils se réfugièrent à la fin du Directoire, et leur premier appartement fut à l'Élisée-Bourbon, qui était loué alors à des particuliers. Ils y demeurèrent jusqu'en 1805, époque où il fut acheté par Murat et où ils transportèrent leurs pénates rue du Marché-d'Aguesseau.

Alfred de Vigny passa dans ce quartier de Paris toute son enfance et une partie de sa jeunesse. Il n'eut d'abord d'autres maîtres que ses parents. Sa mère, qui était une chrétienne de l'ancienne foi, se chargea de son éducation :

elle fut tendre et sévère. Son père se réserva de faire son instruction. Il avait une forte culture et possédait une belle bibliothèque : il n'avait donc qu'à étendre la main pour prendre les livres qui convenaient au jeune âge. Mais il aimait encore mieux conter que lire, en quoi il avait grandement raison, car les enfants adorent les histoires, et il avait rapporté de la guerre de Sept ans des souvenirs héroïques qui ne pouvaient que donner à son fils l'esprit militaire dont il aurait besoin un jour, si Dieu voulait qu'à son exemple il fût un soldat.

Cependant aux approches de sa dixième année il fallut bien songer à ses études classiques. Il y avait une bonne pension dans le faubourg Saint-Honoré, c'était la pension Hix. Il y fut placé comme demi-pensionnaire, afin qu'en dehors de l'enseignement scolaire il continuât à recevoir celui de la famille, et il prit tout de suite la tête de sa classe. Comme il était le plus jeune, cela lui fit un certain nombre de jaloux, mais aussi de bons amis qui toute sa vie lui demeurèrent fidèles. Parmi ces derniers je citerai Alfred d'Orsay, futur intendant des Beaux-Arts de Napoléon III, qui l'introduisit plus tard dans la société anglaise à Londres, Xavier de Ravignan, Hérault, Benoist d'Azy, Mathieu et Serge Mourawieff, les héros de son poème de Wanda, etc.

Après quelques années de seconde et de rhétorique « employées, dit-il, à mal apprendre le grec

et le latin », Alfred de Vigny revint sous le toit paternel travailler réellement au milieu d'une bibliothèque qui faisait son bonheur.

Sa véritable éducation littéraire fut celle qu'il se fit à lui-même, lorsque, délivré des maîtres, il fut libre de suivre à bride abattue le vol rapide de son imagination insatiable. Son père adorait Homère qu'il lisait couramment dans le texte ; à l'instigation de l'abbé Gaillard qui lui servait de précepteur, il traduisit l'Iliade en anglais, pour le plaisir de comparer sa traduction avec celle de Pope. Puis il se passionna pour les mathématiques et fut bientôt en état de passer les examens de l'École polytechnique. Il s'essayait aussi à écrire des comédies, des fragments de roman, des récits de tragédie ; mais tout cela était dans un goût qui se ressentait — à l'entendre — de ce qui avait été fait dans notre langue par les grands écrivains classiques, et, cette ressemblance lui étant insupportable, il déchirait sur-le-champ ce qu'il avait écrit, sentant bien qu'il fallait faire autrement, mais ne trouvant pas la forme appropriée aux idées qui lui venaient. En même temps il fut pris du besoin d'agir, et déclara tout à coup à son père qu'il voulait être soldat. L'artillerie lui plaisait. La gravité, le recueillement, la science de ses officiers s'accordaient bien avec son caractère réfléchi et ses habitudes réservées. Mais ses parents qui l'avaient élevé pour le roi ne pouvaient se résigner à le voir servir l'Usur-

pateur qui avait fait fusiller le duc d'Enghien, quand la fortune adverse arrangea les choses au gré de leurs désirs.

Napoléon ayant abdiqué à Fontainebleau, Alfred de Vigny entra peu de temps après dans la Garde royale avec le grade de sous-lieutenant aux Gendarmes rouges.

II. — LA JEUNESSE

Les quatre compagnies rouges de la Maison du Roise composaient des gendarmes, des chevau-légers, des mousquetaires gris et des mousquetaires noirs. Supprimées dans les dernières années de l'ancienne monarchie, rétablies par ordonnance du roi Louis XVIII, le 15 juin 1814, elles furent définitivement licenciées par ordonnance du 1^{er} septembre 1815 ; mais, par une nouvelle ordonnance du 17 octobre de la même année, leur service fut prorogé jusqu'au 1^{er} janvier 1816.

Alfred de Vigny était gendarme à la 2^e brigade du 1^{er} escadron.

Au retour de l'île d'Elbe, il eut le triste honneur d'accompagner à cheval jusqu'à Béthune le roi et les princes qui, devant le vol de l'aigle, se retiraient en Belgique, et pendant les Cent-Jours il fut exilé ainsi que ses camarades à quelque distance de Paris. Il utilisa ses loisirs forcés à cultiver les Muses. S'il fallait l'en croire, c'est à ce moment qu'il aurait composé la Dryade et Symétha. Mais j'en doute fort pour les raisons

que je donne plus loin et aussi parce qu'il n'y a aucune comparaison possible, sous le rapport de la facture, entre les vers de ces deux charmantes pièces et ceux qu'il adressa, en 1816, à son camarade de collège et de régiment, le comte de Moncorps. Avait-il fait connaissance avec André Chénier, à cette époque ? C'est peu probable. Par contre, son épître à M. de Moncorps nous apprend qu'il lisait la Bible :

Adieu, Moncorps, soyez à ce discours sensible.
Moi, je vais déjeuner et puis lire la Bible.

C'était déjà son livre de chevet. Quelques années plus tard, quand il quittera la Garde royale à pied pour entrer dans un régiment de ligne, il la fera porter par un sergent de sa compagnie dans les marches militaires, et c'est cette petite Bible que lui avait donnée sa mère, avec l'Imitation de Jésus-Christ, qui lui inspirera ses plus beaux poèmes : Moïse, Eloa, la Fille de Jephté, le Déluge, la Femme adultère. On comprend après cela que cet officier de vingt ans ait préféré la société des vétérans à celle des camarades de son âge, et que de très bonne heure il ait montré du goût pour la solitude. On se tromperait pourtant beaucoup en supposant qu'il menait une vie de jeune sauvage. Lorsqu'il était en garnison à Versailles, à Vincennes ou à Courbevoie (1816-1822) ou qu'il obtenait un congé à Bordeaux, à Pau, à Oloron (1823-1824), pour venir à Paris, il aimait au

contraire à se répandre dans le monde, et l'on voit dans les Souvenirs de M^{me} d'Agoult qu'il dansait à l'occasion. Mais c'est un fait avéré que, sans avoir de morgue, il était distant même envers ceux qu'il affectionnait le plus. Quand on pense qu'il ne tutoya jamais Émile Deschamps qui fut son camarade « de billes et de balles » en arrivant à Paris et qui le mit en rapports avec Soumet et le premier groupe littéraire de Victor Hugo !

C'était en 1820. Victor Hugo dirigeait le Conservateur. Alfred de Vigny y publia sa première pièce de vers et son premier article en prose. Et ce fut, entre Victor et lui, le point de départ d'une bonne amitié littéraire qui dura jusqu'au coup d'État, malgré deux ou trois éclipses. C'est là aussi, dans ce milieu plein d'enthousiasme, que Vigny rencontra la belle Delphine Gay et qu'ils s'éprirent silencieusement l'un de l'autre.

J'ai raconté tout au long ailleurs (1) ce roman de la vingtième année. Jusqu'en ces derniers temps nous n'en savions que ce que nous avait appris la correspondance de Sophie Gay, mère de Delphine, avec Marceline Desbordes-Valmore. Il n'existait, en effet, aucun document, du côté de Vigny, se rapportant à cette histoire d'amour. Mais une lettre intime du jeune poète nous est tombée récemment entre les mains, laquelle confirme absolument la version de Sophie Gay. Cette lettre du 27 avril 1824 porte le cachet de la

(1) Voir le tome II de mon ouvrage sur Alfred de Vigny,

poste de Pau où Vigny s'attendait d'un jour à l'autre à recevoir l'ordre de partir pour la guerre d'Espagne.

« Je ne suis pas heureux, écrivait-il à la comtesse de Clérembault, sa cousine, mais j'en éprouve pas de chagrins nouveaux. Il est vrai que ce serait trop aussi, j'en ai un qui me suffit. Je ne suis point assez habile à solliciter et j'en ai été puni puisqu'il m'a fallu renoncer à une grande espérance de bonheur. A présent je me livre tout entier à l'état militaire que j'ai toujours aimé, que j'ai choisi avec une volonté ferme, quand j'étais encore presque un enfant, et auquel je n'aurais voulu renoncer que pour le mariage que j'abjure pour toujours. Je viens de refuser quelqu'un qui me faisait de nouvelles propositions pour les gardes à pied. Je veux porter une épée qui ne soit pas toujours un ornement, et puis, à présent qu'il ne s'agit plus de moi, je ne veux plus rien demander (1) ».

Je ne suis point assez habile à solliciter. Qu'est-ce à dire ? Tout simplement ceci que sa mère qui rêvait pour lui un mariage d'argent ne voulut pas le laisser épouser une jeune fille qui n'avait pour toute fortune que son talent et sa beauté.

Et Vigny céda, bien qu'il fût majeur, pour ne pas contrarier sa mère qui était veuve depuis 1816 et l'avait habitué à lui obéir en tout. Mais il ne

(1) Lettre inédite communiquée par M^{me} la comtesse Ch de Lesseps.

renonça pas pour cela au mariage, puisque six mois après sa lettre à la comtesse de Clérembault, il épousa (1), en désespoir de cause, miss Lydia Bunbury, qui était anglaise et protestante et passait pour être très riche.

Dans l'intervalle avait paru son beau poème d'Eloa. Le renom qu'il lui fit dans le monde littéraire le décida, à peine marié, à briser son épée qui n'était plus pour lui qu'un vain ornement et à se livrer entièrement à son goût pour les belles-lettres. Avant même d'être mis en réforme (2), il trouva moyen de prendre la tête de la jeune École avec son roman de Cinq-Mars et ses Poèmes antiques et modernes publiés presque en même temps. Ce fut le chant du cygne de sa jeunesse. Une fois libre du côté de l'armée, il chercha dans le théâtre l'emploi de ses facultés actives et la compensation des lauriers plus ou moins sanglants qu'il n'avait pu cueillir sur le théâtre de la guerre.

III. — L'AGE MUR

Il faut dire qu'il avait le sens inné de l'art dramatique et que tout jeune, avant de courtoiser Érato et Polymnie, il avait souri à Melpomène.

Nous savons par son Journal qu'en 1832 il brûla quelques tragédies, dont Julien l'Apostat,

(1) Le 3 février 1825.

(2) Le 22 avril 1827,

qu'il avait composées, en 1816, à Versailles, quand il était dans la Garde royale. J'ajoute qu'en 1824 il avait rendu compte dans la Muse française du théâtre de Shakespeare traduit par son cousin, le baron de Sorsum. Ce qui prouve, d'ailleurs, qu'il avait le don du théâtre, c'est que la plupart de ses compositions tournent au drame.

Son mariage, en le mettant en relations avec la société anglaise de Paris et de Londres, l'amena tout naturellement à traduire à son tour quelques chefs-d'œuvre de Shakespeare. Dans l'espace de deux ans il traduisit en vers Shylock et Othello, sans compter Roméo et Juliette qu'il fit en collaboration avec Émile Deschamps et qui, quoique reçu à la Comédie-Française, n'y fut jamais représenté. De toutes ces traductions la plus fameuse est celle d'Othello, parce que la représentation de cette pièce (1) marque une date dans l'histoire du théâtre, et que là encore il se montra novateur hardi.

Mais Othello, malgré tout, n'était pas une œuvre personnelle. Éperonné par le triomphe d'Hernani, Vigny voulut avoir, lui aussi, non plus seulement sa soirée, mais sa journée. Et c'est en vue de cette victoire, qu'il livra, au mois de juillet 1831, la bataille de la Maréchale d'Ancre sur la scène de l'Odéon. Mais il n'avait pas ce jour-là le lieutenant qu'il avait rêvé pour

(1) Le 24 octobre 1829.

exécuter ses ordres. J'entends parler de l'actrice qui joua la Maréchale. Il aurait voulu confier ce rôle à Marie Dorval, on le donna à M^{lle} George qui ne sut pas enlever la pièce. Et la Maréchale d'Ancre n'eut en somme qu'un succès d'estime. Je dois dire que, tout en étant bien faite, l'auteur y prenait un peu trop de liberté avec l'histoire, et que les drames historiques, pas plus que les romans historiques, n'ont jamais bien réussi en France. C'est un genre faux.

Avant donc de livrer une bataille décisive, Vigny voulut s'assurer le concours absolu de l'actrice qu'il suivait depuis des années dans toutes ses créations et en qui il mettait toute sa confiance, et il ne trouva rien de mieux que d'en faire sa maîtresse. Sa liaison avec Marie Dorval dura six ans. Il lui fit une âme nouvelle et, comme elle le disait elle-même un jour à Alexandre Dumas, une seconde virginité. C'est pour elle qu'il écrivit le proverbe étincelant de Quitte pour la peur sur un thème que lui avait donné la princesse de Béthune, et ce fut un émerveillement pour toute la salle de l'Opéra qui assistait à la représentation de cette comédie un peu risquée (1), de voir dans le rôle de la Duchesse cette actrice du boulevard du Crime habituée aux grands mouvements, aux flots de larmes, aux gestes désordonnés de la douleur ou de la joie. On aurait dit qu'elle avait

(1) Jouée dans une représentation au bénéfice de Marie Dorval le 30 mai 1833.

été élevée et nourrie dans le faubourg Saint-Germain.

C'est pour elle encore qu'il écrivit Chatterton, et, de l'avis unanime de la critique, le rôle de Kitty-Bell fut la plus belle création de Marie Dorval, celle où elle ne fut et ne sera jamais remplacée. Ce soir-là, quand elle parut sur la scène du Théâtre-Français entre ses deux enfants auxquels elle donnait la main, on crut voir la madone de la Maternité (1). Elle ne se montra femme, elle ne révéla son amour que dans la scène finale, lorsque, foudroyée par la mort violente de Chatterton, elle se laissa choir, au risque de se casser les reins, sur la rampe de l'escalier. Grâce à elle Chatterton alla aux nues.

Toute autre, à partir de ce moment tout au moins, se fût vouée à Vigny, comme une prêtresse au dieu du temple. Mais elle avait des mœurs et des sens qui s'accommodaient peu des élévations que Vigny avait pour elle. Elle le trahit lâchement une fois, deux fois, et ces trahisons qu'il lui pardonna par pitié furent pour lui un long martyre. On n'a pour s'en rendre compte qu'à lire les lettres déchirantes qu'il lui adressa à cette époque et que j'ai publiées pour la première fois en 1902. Ce n'est que lorsque le scandale fut public, que l'honneur lui fit un devoir de rompre définitivement avec elle, mais il porta toute sa vie le deuil

(1) Chatterton fut représenté pour la première fois au Théâtre-Français, le 12 juin 1835.

de cet amour qui étonne, quand on ne connaît pas la nature passionnée de Vigny, tant Dorval, selon l'expression de Sainte-Beuve, était peu préparée à ce genre d'hommage.

Cette rupture fut d'autant plus cruelle pour lui, qu'il venait de perdre sa mère, après une maladie terrible où il avait été d'un dévouement admirable.

Il dut regretter à ce moment de n'avoir pas suivi le conseil de sa mère, quand elle lui recommandait par écrit, à son entrée dans la vie militaire, de se méfier des comédiennes. Les mères ont parfois de ces pressentiments.

Pour se consoler de ces deux pertes douloureuses, Alfred de Vigny se réfugia dans un manoir solitaire qu'il possédait au Maine-Giraud, non loin d'Angoulême, et de même qu'après la Maréchale d'Ancre, pour se reposer du théâtre, il avait publié Stello; de même, après Chatterton, il publia Servitude et Grandeur militaires. Ce sont ses chefs-d'œuvre en prose. En deux coups d'aile il avait atteint l'apogée de sa langue et de son art. Eut-il alors le sentiment qu'il n'irait jamais plus haut et ne voulut-il pas déchoir? il est permis de le penser en voyant cet écrivain de trente-huit ans s'arrêter tout à coup et s'endormir sur ses lauriers. Racine avait fait de même au lendemain des représentations de Phèdre et n'était sorti de sa retraite qu'au bout de onze ans pour écrire, à l'usage des demoiselles de

Saint-Cyr, les deux pièces bibliques d'Esther et d'Athalie.

Sans jamais plus reparaitre au théâtre que sous forme de reprise et à son corps défendant, sans publier aucun livre jusqu'à sa mort, Alfred de Vigny, dans le but évident de chauffer sa candidature à l'Académie Française (1), donna à la Revue des Deux-Mondes, en 1843, quatre des plus belles pièces du recueil des Destinées. Après quoi, d'une main stoïque, il se drapa dans son manteau militaire et mit en pratique ces fières paroles de la Mort du Loup :

*A voir ce que l'on fut sur terre, et ce qu'on laisse,
Seul le silence est grand, tout le reste est faiblesse.*

Toutefois, dans l'intervalle, comme pour témoigner que le poète et le penseur qu'il était n'avaient pas abdiqué les devoirs et les droits du citoyen, il eut l'ambition d'entrer comme député dans la République de son illustre ami, M. de Lamartine, et il brigua les suffrages des électeurs de la Charente avec un programme franchement républicain. Mais comme il dédaigna de descendre dans l'arène, les Charentais qui le connaissaient à peine ne lui accordèrent qu'un petit nombre de voix.

C'est la seule incursion que Vigny ait faite dans le domaine de la politique. Je dois dire cependant, pour être complet, qu'il brigua en

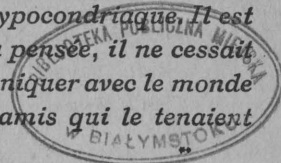
(1) Où il fut élu le 8 mai 1845.

1848 le poste d'ambassadeur à Londres, mais que le successeur de Lamartine aux affaires étrangères lui ferma poliment la porte au nez.

IV. — LA VIEILLESSE

En 1837, pendant la maladie de sa mère, il avait essayé de se défaire du Maine-Giraud pour se créer des ressources, car ce petit manoir du XV^e siècle constituait tout son patrimoine, et son mariage dont il avait attendu le Pérou ne lui avait rapporté jusque-là que des procès et toutes sortes d'ennuis. Mais, faute de trouver de sa terre du Maine un prix raisonnable, il s'était résigné à la garder.

Si ce fut heureux pour nous, puisque c'est de là qu'il a daté ses plus jolies lettres et les plus belles pièces de ses Destinées, je me demande si ce fut heureux pour lui. Avec son fonds de tristesse qui lui venait en partie des mauvaises conditions de sa naissance et du milieu sentant plus ou moins l'hôpital où il avait été nourri, la solitude qu'il recherchait ne lui valait rien, toute sainte qu'elle lui parût. Et c'est miracle qu'au fond de ses bois, seul avec une femme toujours malade, dans cette espèce de thébaïde où il passa la plupart du temps à partir de 1848, il ne soit pas devenu tout à fait hypocondriaque. Il est vrai que tout en vivant de la pensée, il ne cessait au Maine-Giraud de communiquer avec le monde extérieur. Il avait de bons amis qui le tenaient



au courant du mouvement parisien. Il n'était « moine qu'à demi », la nuit plutôt que le jour, quand tout le monde dormait. C'était le moment où il lâchait la bride à sa plume. Il ne prenait que quelques heures de repos à l'aube. Ses journées appartenaient à sa femme et à ses terres. Sans compter qu'en sa qualité de vigneron et de gentilhomme fermier il avait de quoi les remplir au Maine. S'il avait un personnel domestique assez nombreux, il était lui-même son propre intendant. C'est lui qui vendait son bois et son vin ; il avait sa clientèle marchande à Blanzac et à Angoulême, et quand il allait dans cette dernière ville, c'était autant pour visiter ses acheteurs et ses fournisseurs, que pour prendre ou reporter des livres à la bibliothèque. Vous savez bien que l'homme ne vit pas seulement de la parole de Dieu.

Cette vie en partie double, mi-active et mi-spéculative, aurait fait le bonheur de plus d'un homme de lettres. Elle ne lui convenait pourtant qu'à moitié, et, dès qu'il ressentit les premières atteintes du mal impitoyable qui devait le dévorer, il y renonça sans peine pour rentrer dans la fournaise parisienne qu'il aimait par-dessus tout.

J'ai visité le Maine-Giraud, il y a douze ans, par une belle journée d'automne, et j'en ai rapporté, comme souvenirs, le petit portrait de lord Byron, dans son cadre romantique, qui ornait le cabinet de travail d'Alfred de Vigny et quelques livres jansénistes qui avaient échappé, après sa

mort, à la dispersion de sa bibliothèque. Ces livres portant l'ex-libris de l'abbé de Baraudin me confirmèrent dans l'opinion que j'avais depuis assez longtemps, à savoir que le prétendu pessimisme philosophique de Vigny n'était en somme que du pessimisme chrétien, et que ce pessimisme lui venait en droite ligne de Port-Royal dans la religion de qui sa mère avait été élevée par son oncle, le vénérable curé de Saint-Ours, de Loches.

On trouvera le résultat de mon enquête sur ce point dans le chapitre de mon livre intitulé la Religion d'Alfred de Vigny. J'espère que ce qui avait d'abord semblé paradoxal aux esprits mal avertis ; leur paraîtra désormais l'expression même de la vérité. Comment pourrait-on en douter encore, après avoir examiné sous ce jour la vie du grand poète, de la dix-huitième année à sa fin ? Nous avons vu qu'en 1816 il lisait couramment la Bible sous l'uniforme des Gendarmes rouges, et que ce livre, cher aux jansénistes, lui avait inspiré un peu plus tard Eloa, Moïse, la Fille de Jephthé et le Déluge. A partir de ce moment la question religieuse ne cessa de le préoccuper, de l'inquiéter. Elle le mit, en 1830, en relations avec Lamennais et ses disciples, et de 1837 à 1860, dans son ouvrage de Daphné, elle fit l'objet unique des consultations du Docteur Noir. Sans doute, et je ne l'en défends pas, il est plus hérésiarque qu'autre chose dans ce livre qu'il n'eut pas le courage de finir, mais je n'ai jamais

dit qu'il fût catholique orthodoxe, et quand je soutiens qu'il était resté chrétien, je pense malgré moi à Pascal dont les Pensées, à lui aussi, passent en plus d'un endroit par-dessus les frontières dogmatiques de la religion chrétienne. Il y a beaucoup de Pascal dans Vigny, il lui ressemblerait davantage encore s'il avait gardé sa belle foi pratiquante. Mais il appartenait à une génération de jansénistes qui, sans être indifférents en matière religieuse, se contentaient du culte intérieur et pour qui l'honneur était la religion dernière. J'en ai connu quelques-uns de cette religion-là. Il en existe encore un certain nombre dans quelques provinces de France. Ce sont les libertins dont parlaient les Jésuites au XVII^e et au XVIII^e siècles. Ils ne mettent pas les pieds à l'église, ou, s'ils y entrent, c'est pour prier Dieu à leur manière qui n'est pas précisément celle de Rome. Mais ils lisent toujours les livres de Port-Royal, voire celui de M. Hamon, qui est resté leur médecin, et, quand ils sentent venir leur dernière heure, ils se souviennent du Dieu de leur berceau, ils regardent la croix avec respect et meurent en silence.

Ainsi mourut Alfred de Vigny, le 17 septembre 1863. Il fit plus. Sans rien renier de ses convictions philosophiques, il voulut finir dans les bras de la religion qui était celle de sa mère et qu'il avait refusé de changer pour celle de sa femme, parce que, disait-il, c'était la religion catholique

qui avait fermé le plus d'yeux sur la terre et que c'était une douceur de se dire cela. Il était lié depuis vingt ans avec l'abbé Vidal, qui était en 1863 curé de Bercy; sa femme morte (car il n'aurait pas osé le faire devant elle, de peur de l'effrayer), il se confessa un jour en toute humilité à ce digne ecclésiastique et mourut après avoir reçu les derniers sacrements. En agissant ainsi, il n'était que logique avec lui-même, puisque dans toutes ses lettres, jusqu'à la fin de sa vie, il n'avait cessé de défendre les idées religieuses.

« Voilà une belle âme, disait un jour Armand Carrel, en parlant de Vigny, il faut la montrer. »

C'est chose faite à présent. J'espère qu'en raison même de sa beauté Dieu l'aura reçue dans son sein.

LÉON SÉCHÉ.

Paris, 10 juillet 1913.

SUR LES POÈMES ANTIQUES ET MODERNES

L'œuvre poétique d'Alfred de Vigny a été l'objet, dans ces dernières années, de tant de commentaires, qu'il reste peu de chose à dire. Je me bornerai donc à faire ici quelques remarques essentielles.

Auguste Barbier raconte en ses *Souvenirs* que le goût des vers se manifesta chez Vigny à l'âge de sept ans et que c'est son père qui le lui donna en lui faisant apprendre des vers de La Fontaine et de Joachim du Bellay.

A première vue, il ne paraît pas que Vigny ait été sensiblement influencé par le Bonhomme. Mais, en y regardant d'un peu près, il est permis de penser qu'en dehors de l'amour des bêtes qui lui inspira sur le tard *la Mort du Loup*, il lui dut, dans une certaine mesure, l'art d'exprimer sa pensée d'une façon claire et concise, souvent lapidaire, et de dramatiser toutes ses productions en leur donnant toujours un sens moral.

L'influence de du Bellay sur lui n'est pas moins visible. Comme Joachim, tout en ayant au plus haut degré l'amour de la gloire, Vigny poussa jusqu'à la misanthropie l'horreur de la foule et du commun. « Oh ! fuir, fuir les hommes, et se retirer parmi quelques élus, élus entre mille milliers de mille ! » Je crois également que ce fut dans l'œuvre de J. du Bellay que Vigny puisa le sentiment si souvent exprimé dans la sienne, à savoir que la Nature est pour l'homme une marâtre plutôt qu'une mère, et que l'élévation, le platonisme de *l'Olive* ne fut pas étranger à la conception de l'amour pur, idéal et mystique, tel qu'il éclate dans ses pre-

SUR LES POÈMES ANTIQUES ET MODERNES xxiii

miers poèmes, notamment dans *Hélène* et dans *Éloa*. J'ajoute qu'entre Joachim et lui il y a encore ce point de ressemblance que tous deux commencèrent par traduire des poètes latins et italiens. Joachim avait traduit Pétrarque, Arioste, Boccace, Virgile et Ovide. Vigny traduisit, tout jeune, en vers de douze pieds, deux chants de *la Jérusalem délivrée*, entre autres l'épisode d'*Olinde* et de *Sophronie*. Il fit aussi une traduction d'un chant de *la Pharsale*, et pour donner à Auguste Barbier une idée de l'exactitude de sa traduction, il lui cita un jour ce vers connu :

Nil actum reputans si quid superasset agendum,

qu'il avait rendu ainsi :

Pensant qu'il n'a rien fait tant qu'il lui reste à faire.

André Chénier n'agit sur Vigny que plus tard, quand il était déjà formé, et seulement sous le rapport de la facture du vers. Encore suis-je de l'avis d'Auguste Barbier quand il dit que « tout en inclinant à la coupe de Chénier, son vers retint de Racine son élégance et son harmonie ». C'est, en effet, Racine que Vigny semble avoir pris comme dernier modèle, pour des raisons qui touchent à la religion autant qu'au théâtre.

Mais ce qui est indiscutable, c'est que Vigny est le seul de tous les poètes de 1820, qui ait su faire, à l'exemple d'André Chénier, « sur des pensées nouveaux des vers antiques ». Et m'est avis qu'il aurait pu prendre, à bien plus juste titre que Victor Hugo, comme épigraphe de ses *Poèmes*, les vers fameux de J. du Bellay :

Renouvelons aussi
Toute vieille pensée.

J'ai dit ailleurs (1) que Victor Hugo ne s'était avisé qu'en 1828 — et pour cause — de mettre ces vers au frontispice de ses *Ballades*, et que pour cela il n'avait pas craint de faire sauter ce distique qu'il avait emprunté précédemment à la *Neige* d'Alfred de Vigny :

Qu'il est doux, qu'il est doux de conter des histoires
Des histoires du temps passé !

(1) Voir mon *Sainte Beuve*, t. I.

Nous savons aujourd'hui que Vigny fut froissé de cette substitution que rien ne justifiait.

Le 2 août 1831, l'auteur de *Moïse* écrivait à Brizeux : « J'ai daté chacun de mes poèmes du lieu où se posa mon front. » Il n'a fait là que ce que d'autres avaient fait avant lui, mais on aurait tort de croire que tous les lieux où il s'arrêta l'inspirèrent. Il aurait pu tout aussi bien, par exemple, dater le poème d'*Éloa* de Bordeaux où il fut achevé, que des Vosges où il prétend l'avoir écrit, car la partie descriptive de ce poème ne doit rien, que je sache, aux montagnes des Vosges, à moins qu'on ne veuille leur rendre les vers du début du deuxième chant :

Souvent parmi les monts qui dominent la terre
S'ouvre un puits naturel, profond et solitaire;
L'eau qui tombe du ciel s'y garde, obscur miroir
Où, dans le jour, on voit les étoiles du soir.

Que si, dans le même temps, la vue des Pyrénées, le souvenir historique de Roncevaux et le voisinage de l'Espagne lui inspirèrent quelques-uns de ses plus beaux poèmes, je ne vois guère pour ma part que le *Cor* qui, daté de Pau, fasse penser à la *Brèche de Roland*. *Dolorida* n'est espagnol que par le thème. Quant au *Déluge*, on a bien fait de nous avvertir qu'il était sorti d'un violent orage pyrénéen, car personne ne s'en serait douté. Pour ma part, je croirais plutôt, avec M. Eugène Asse (1), que Vigny en conçut l'idée en regardant la gravure du célèbre tableau de Girodet qui fut exposé sous ce titre au salon de 1806. Et ce qui tend à me donner raison c'est que la pièce de vers publiée par lui, en 1825, dans le *Mercur* du XIX^e siècle sous le titre de la *Beauté idéale* était donnée comme un poème du *Déluge* et était dédiée aux mânes de Girodet.

Je ne sais pas si le grand poète admirait beaucoup la nature, mais en tant qu'écrivain il me paraît peu sensible à ses beautés. Il y a cependant dans son œuvre, notamment dans *Cinq-Mars*, quelques pages descriptives très fortes et très belles. « Tous mes voyages à moi, disait-il un jour, se font dans l'intérieur de mon front (2) ». C'est peut-être pour.

1) Alfred de Vigny et les éditions originales de ses Poésies, 1895.

2) Correspondance, lettre de 1856.

cela que ses descriptions, aussi rares que sobres, ne sentent presque pas les choses vues. Il ne décrit pas comme Hugo pour le plaisir de décrire; à l'exemple des classiques, ses paysages font toujours corps avec ses récits. La nature n'est pour lui qu'une « toile de fond bonne à servir de cadre à la beauté que l'on aime, à la personne qui vous accompagne dans la vie, et près de qui tout doit n'être rien (1) ».

Ainsi les vers du *Cor* :

O montagnes d'azur, o pays adoré,
Rocs de la Frazona, cirque du Marboré,
Cascades qui tombez des neiges entraînées,
Sources, gaves, ruisseaux, torrents des Pyrénées,
Monts gelés et fleuris, trône des deux saisons,
Dont le front est de glace et le pied de gazons!

Vigny les aurait faits tout aussi bien dans son cabinet devant une carte ou un guide quelconque, puisqu'il fit à Courbevoie les vers du *Trappiste*, sans avoir vu l'Espagne. Et de même, s'il composa à Dieppe la *Frégate la Sérieuse*, ce fut, j'en ai la conviction, en pensant aux combats de son grand-père, le chef d'escadre de Baraudin, plutôt qu'en regardant les bateaux du port.

Ce n'est donc point par le côté descriptif ou leur couleur locale que les premiers Poèmes de Vigny intéressent la critique et peuvent la retenir, mais seulement par leurs sources troubles et leurs dates suspectes.

II

On sait que Vigny n'avait daté aucune de ses poésies dans l'édition de 1822. Ce n'est qu'en 1829, lorsqu'il s'avisa de faire figure de novateur et qu'il revendiqua l'honneur et « le mérite d'avoir devancé en France toutes les compositions de ce genre dans lesquelles une pensée philosophique est mise en scène sous une forme épique ou dramatique, » qu'il se décida à dater chacun de ses poèmes.

Mais, comme il se permit alors d'en antidater quelques-uns, et non des moindres, dans la pensée probablement d'en imposer au public lettré, cette supercherie eut pour conséquence

(1) *Corresp.*, lettre de 1856.

de faire douter de l'exactitude chronologique de quelques autres.

En principe toute date mise au bas d'un ouvrage, qui ne concorde pas avec celle de la publication, doit être tenue pour nulle et non avenue, quand elle n'est pas authentiquée par la correspondance même de l'auteur ou le témoignage de contemporains dignes de foi.

C'est en vertu de ce principe que Sainte-Beuve nia les dates assignées par Vigny à ses compositions d'*Hélène*, de la *Dryade* et de *Symétha*, dans le portrait *post mortem* qu'il traça de lui au mois d'avril 1864.

« La vraie date authentique de ces poèmes néo-grecs de M. de Vigny, disait-il, est celle de leur publication, et il n'y a pas lieu, pour l'historien littéraire qui tient à être exact, de recourir aux dates antérieures et un peu arbitraires que le poète a cru devoir leur assigner depuis... Notez bien que ces jolies pièces de *Symétha* et de la *Dryade* sont infiniment supérieures par le style au poème d'*Hélène* qui ne saurait être antérieur à 1821, et il serait bien singulier qu'elles l'eussent précédé de plusieurs années. Le goût s'y refuse (1). »

On pourrait ajouter : « et la tradition ». Car, si les critiques du temps ne s'accordèrent pas sur les sources d'*Hélène*, il n'y eut qu'une voix dans le monde des lettres pour déclarer, malgré l'absence préméditée de toute épigraphe en tête de ces trois pièces, que la *Dryade*, *Symétha* et le *Somnambule* étaient inspirés d'André Chénier.

Soumet qui était alors le chef du chœur s'en aperçut un des premiers. Il écrivait à Jules de Rességuier au commencement de l'année 1820 : « J'ai entendu des vers ravissants d'un jeune homme nommé Alfred de Vigny. C'est une élégie intitulée le *Somnambule*, inspirée par la muse d'André Chénier. »

Et l'édition des *Poèmes* de 1822 ne fit que le confirmer dans cette opinion.

« Le recueil de Vigny, mandait-il encore à Rességuier, vient de paraître et je vous le ferai envoyer. Ce sont les couleurs d'André Chénier avec une pensée plus sévère et plus profonde. L'émotion moderne s'y revêt de tout l'éclat des couleurs antiques, il en résulte beaucoup de mélancolie ; ce contraste dans ses poésies ressemble souvent à ce bas-relief

(1) *Revue des Deux-Mondes*, t. I, p. 772-773.

d'Herculanum où l'on voit des chœurs de jeunes filles conduire des danses autour d'un tombeau (1). »

Sainte-Beuve, qui a reproché un jour à Soumet de manquer de critique, exprimait donc tout simplement son opinion quand il constatait, en 1835, que Vigny dans ses premières œuvres jouait de la flûte sur le mode du poète de la *Jeune Captive*.

Pourquoi donc M. Ernest Dupuy lui a-t-il reproché de s'être montré moins scrupuleux dans ses informations qu'il n'avait coutume de l'être en soutenant que le poème d'*Hélène*, daté par Vigny de 1816, ne pouvait être antérieur à 1821 et que la *Dryade* et *Symétha* devaient être à peu près de la même époque ? C'est mal connaître Sainte-Beuve que de le supposer capable d'un parti pris pour diminuer quelqu'un, fût-il son ennemi.

Mais M. Ernest Dupuy, ayant remarqué que l'illustre critique avait postdaté le *Trappiste* d'un an (1823 au lieu de 1822), en conclut aussitôt qu'il avait pu tout aussi bien se tromper sur la date de *Symétha* et de la *Dryade*, d'autant qu'en 1835, après avoir regretté que Vigny n'eût pas reproduit, avec les *Poèmes* édités en 1829, l'ode sur le *Malheur*. Sainte-Beuve n'avait pas hésité à antidater cette pièce de deux ans, en la faisant remonter aux débuts de la liaison d'Alfred de Vigny avec Émile Deschamps.

Et M. Dupuy soutint la thèse que l'on sait dans les Origines littéraires d'Alfred de Vigny.

Mais il n'avait pas tout prévu. S'il pouvait à la rigueur objecter à Sainte-Beuve que Vigny, pour imiter André Chénier, n'avait pas eu besoin d'attendre l'édition de 1819 publiée par H. de Latouche, puisque la *Décade philosophique*, le *Mercur*, Chateaubriand et Millevoye nous avaient fait connaître antérieurement la *Jeune Captive*, la *Jeune Tarentine*, l'*Aveugle*, etc., il ne pouvait faire que certains événements qui s'étaient déroulés en Grèce au mois de mars ou de juin 1821 — je pense ici à *Hélène* — se fussent passés en 1816.

C'est ce que lui démontra péremptoirement M. Edmond Estève dans la très remarquable introduction de son édition critique d'*Hélène* (2).

(1) *L'Aube romantique*, *Mercur* de France, 1910.

(2) Vol. in 8° chez Hachette, 1907.

Et depuis l'ouvrage de M. Estève, j'ai fait moi-même deux petites découvertes qui achèvent de nous prouver qu'Alfred de Vigny n'était pas très sûr de sa mémoire.

Ainsi, il a daté de 1828 *la Frégate la Sérieuse* et *Madame de Soubise* qui m'ont tout l'air d'être de 1827.

La Frégate la Sérieuse, si l'on se rapporte à ce qu'il nous dit, fut écrite à Dieppe en 1828. Or, je ne trouve dans sa correspondance aucune lettre de cette année se rapportant à ce voyage; par contre il y en a deux datées du 8 août de Bellefontaine, et j'en connais une autre (inédite celle-là) où Vigny écrit de Dieppe à Augustin Soulié, le 20 juillet 1827 :

«... M^{me} de B... est originale et gracieuse, tantôt mourante, tantôt dansante, le matin se disant paralysée, à midi galopant sur un cheval qu'elle dresse au bord de la mer, elle va du bain au lit, du lit au bal, du bal à la harpe; elle est triste, elle rêve, elle rit, elle adore les grands poètes, mes amis, tout cela fait une femme charmante.

« J'ai eu l'intention d'aller à Londres pour chercher la duchesse de D... que je vous aurais rapportée en triomphe... Ne soyez donc point surpris de me voir tomber un matin chez vous pour passer de l'eau de mer à la glace. J'éprouverai pourtant quelque peine en quittant cet océan dont les roulements et les bruits sont si beaux qu'ils me paralysent lorsque je m'arrête sur le bord. Cependant, si c'est là un beau spectacle, il faut dire que l'imagination en renferme de plus grands encore, elle étend cet horizon borné (1). »

Cette dernière phrase vaut qu'on la retienne : elle témoigne, comme je le dis plus haut, qu'Alfred de Vigny regardait la nature moins avec les yeux du corps qu'avec ceux de l'esprit.

Madame de Soubise est datée « de la Briche-en-Beauce, mai 1828 ». Or il y a dans *l'Aube romantique* une lettre du mois de janvier 1828 où Vigny écrit à Jules de Rességuier :

« M^{me} de Vigny me charge de vous dire, mon cher Jules, que M^{me} de Soubise vous attendra chez elle demain et tous les mercredis de l'hiver entre Soumet, Émile, Antony, Victor et le petit *Cinq-Mars* brodé qui m'est venu de chez vous, moins brillant, moins aimable et surtout moins cher à mon cœur que celui qui l'envoya vers moi. »

Si cette lettre est bien datée, comme il y a tout lieu de le

(1) Communiqué par M^{me} V^e Charavay.

croire, *Madame de Soubise* serait de l'année 1827 ainsi que *la Frégate la Sérieuse* à laquelle elle ressemble d'ailleurs par la variété du rythme et l'allure générale du style.

Je crois donc qu'il est sage de n'accepter, à l'exemple de Sainte-Beuve, comme date vraie et authentique des *Poèmes* de Vigny, que celle de leur publication en volume, exception faite seulement pour les pièces qui parurent antérieurement dans des recueils périodiques (1), pour celles encore dont il est question dans les mémoires ou les correspondances du temps (2).

Cela étant admis on pourrait dresser, comme suit, la chronologie des *Poèmes antiques et modernes* :

LIVRE MYSTIQUE		LIVRE MODERNE	
MOÏSE.....	1825	DOLORIDA.....	1823
ÉLOA.....	1823	LE MALHEUR.....	1821
LE DÉLUGE.....	1823	LA PRISON.....	1821
		MADAME DE SOUBISE.....	1827
		LA NEIGE.....	1823
		LE COR.....	1825
		LE TRAPPISTE.....	1822
		LA FRÉGATE LA SÉRIEUSE.....	1827
		LES AMANTS DE MONTMORENCY.....	1832
		PARIS.....	1830
LIVRE ANTIQUE		SUPPLÉMENT	
A FILLE DE JEPHTÉ.....	1821	HÉLÈNE.....	1821
LA FEMME ADULTÈRE.....	1821	CHANT DE SUZANNE AU BAIN.....	1821
LE BAIN (fragment d'un poème de Suzanne).....	1821	SUR LA MORT DE BYRON.....	1824
		LA BEAUTÉ IDÉALE.....	1825
ANTIQUITÉ HOMÉRIQUE			
LE SOMNAMBULE.....	1820		
LA DRYADE.....	1821		
SYMÉTHA.....	1821		
LE BAIN D'UNE DAME ROMAINE.....	1820		

Je date de 1821 tous les poèmes qui parurent au mois de mars 1822; et de 1825 *Moïse* et *le Cor* qui parurent au mois de janvier 1826, en tenant compte du temps nécessaire à l'impression de ces deux éditions.

Et bien que le *Chant de Suzanne au bain* n'ait été publié

(1) Comme le *Bal* qui parut dans le *Conservateur littéraire* au mois de décembre 1820, et *la Neige* qui parut en 1823 dans les *Tablettes romantiques*.

(2) Tels le *Somnambule* dont parle Soumet dans sa lettre à Rességuier, citée plus haut, le *Déluge* et *Dolorida* dont il est fait mention dans le *journal* d'Edmond Gérard (octobre 1823) et *Éloa* que Vigny confiait Victor Hugo par lettre du 3 octobre de la même année.

qu'en 1824 dans la *Muse française*, je n'hésite pas à le dater de 1821, parce qu'il fut vraisemblablement composé à la même époque que le *Bain*.

Quant aux sources où puisa Vigny pour composer les différents ouvrages de sa première et de sa seconde jeunesse, je me réserve de les indiquer sommairement dans le Commentaire et les notes de ce volume. Mais d'ores et déjà je tiens à dire que, d'une manière générale, je me range à l'opinion que Sainte-Beuve émettait, en 1835, sur les *Poèmes* :

«... Chez M. de Vigny, disait-il, à part les imitations évidentes d'André Chénier, qui sont une étude en dehors, on cherche vainement union et parenté avec ce qui précède en poésie française. D'où sont sortis, en effet, *Moïse*, *Éloa*, *Dolorida*? Forme de composition, forme de style, d'où cela est-il inspiré? Si les poètes de la pléiade de la Restauration ont pu sembler à quelques-uns être nés d'eux-mêmes, sans tradition prochaine dans le passé littéraire, déconcertant les habitudes du goût et la routine, c'est bien sur M. de Vigny que tombe en plein la remarque. Ces poètes, à en juger par lui, étaient en effet des âmes orphelines, sans parents directs en littérature française. Hormis M. de Chateaubriand, qui encore ne les reconnaissait pas bien authentiquement, je ne vois guère de qui ils se seraient réclamés. Oui, dans cette Muse si neuve qui m'occupe, je crois voir, à la Restauration, un orphelin de bonne famille qui a des oncles et des grands-oncles à l'étranger (Dante, Shakespeare, Klopstock, Byron) : l'orphelin, rentré dans sa patrie, parle avec un très bon accent, avec une exquise élégance, mais non sans quelque embarras et lenteur, la plus noble langue française qui se puisse imaginer; quelque chose d'inaccoutumé, d'étrange souvent, arrête, soit dans la nature des conceptions qu'il déploie, soit dans les pensées choisies qu'il exprime. Les sources extérieures du talent poétique de M. de Vigny, si on les recherche bien, furent la Bible, Homère vu par le miroir d'André Chénier, Dante peut-être, Milton, Klopstock, Ossian, Thomas Moore lui-même, mais tout cela fondu et absorbé goutte à goutte dans une organisation concentrée fine et puissante (1). »

(1) *Revue des Deux-Mondes* du 15 octobre. Article recueilli dans les *Portraits contemporains*, t. II.

Après avoir lu cette page admirable de divination et de critique, Alfred de Vigny, qui était aussi sensible qu'un autre à la louange et la recherchait, mais qui n'aimait pas qu'on tentât de pénétrer les secrets de sa manière de produire, écrivait dans son *Journal* :

« Il ne faut disséquer que les morts. Cette façon de chercher à ouvrir le cerveau d'un vivant est fausse et mauvaise. Dieu seul et le poète savent comment naît et se forme la pensée. Les hommes ne peuvent ouvrir ce fruit divin et y chercher l'amande. Quand ils veulent le faire, ils la retaillent et la gâtent. »

Si cela est vrai de la plupart des commentateurs textes et des chercheurs de sources, esclaves de la lettre, Sainte-Beuve échappait par la nature même de son génie à ce genre de reproche, car lui aussi était poète et savait comment se forme la pensée chez les poètes. La preuve en est que toutes les recherches entreprises, depuis son article de 1835, pour découvrir les origines littéraires de Vigny, ont eu pour résultat de confirmer en plein son jugement.

L. S.

PRÉFACE DE 1822

On éprouve un grand charme à remonter par la pensée jusqu'aux temps antiques : c'est peut-être le même qui entraîne un vieillard à se rappeler ses premières années d'abord, puis le cours entier de sa vie. La poésie, dans les âges de simplicité, fut tout entière vouée aux beautés des formes physiques de la nature et de l'homme ; chaque pas qu'elle a fait ensuite avec les sociétés, vers nos temps de civilisation et de douleurs, a semblé la mêler à nos arts ainsi qu'aux souffrances de nos âmes ; à présent, enfin, sérieuse comme notre religion et la destinée, elle leur emprunte ses plus grandes beautés ; sans jamais se décourager, elle a suivi l'homme dans son grand voyage, comme une belle et douce compagne.

J'ai tenté dans notre langue quelques-unes de ses couleurs, en suivant aussi sa marche vers nos jours.

PREMIÈRE PRÉFACE DE 1829

Nous réunissons ici, pour la première fois, des poèmes qui furent composés et publiés de temps à autres, çà et là, à travers la vie errante et militaire de l'auteur. Plusieurs nouveaux poèmes en remplacent d'autres (1), qui ont été jugés sévèrement par lui-même et retranchés de l'élite de ses œuvres.

Le seul mérite qu'on n'ait jamais disputé à ces compositions, c'est d'avoir devancé en France toutes celles de ce genre, dans lesquelles presque toujours une pensée philosophique est mise en scène sous une forme épique ou dramatique.

Ces poèmes portent chacun leur date : cette date peut être à la fois un titre pour tous, et une excuse pour plusieurs ; car, dans cette route d'innovations, l'auteur se mit en marche bien jeune, mais le premier.

(1) *Hélène*, et l'*Ode au malheur* qui fut rétablie dans l'édition de 1842.

DEUXIÈME PRÉFACE DE 1829

Ces poèmes viennent d'être réimprimés, et voilà qu'on les imprime encore peu de jours après. Lorsqu'ils parurent, il y a neuf ans (1), ils furent presque inaperçus du public

Tout cela devait être. Les choses se sont bien passées. De part et d'autre on peut être content. Chaque idée a son heure.

C'est bien peu de chose qu'un livre comme celui-ci ; mais s'il plaît aujourd'hui, c'est qu'alors il étonna ; c'est peut-être qu'il prévenait un désir de l'esprit général, et qu'en le prévenant il acheva de le développer ; c'est qu'une goutte d'eau est remarquée lorsqu'elle jaillit au delà d'une mer ou d'un torrent, une étincelle lorsqu'elle dépasse les flammes d'un grand foyer.

Si ce n'était appliquer de trop vastes idées à un humble sujet, on pourrait dire encore que la marche de l'humanité dans la région des pensées ressemble à celle d'une grande armée dans le désert. D'abord la multitude s'avance et n'aper-

(1) Vigny aurait dû dire : il y a sept ans.

çoit ni ses éclaireurs perdus en avant d'elle, au delà de l'horizon, ni les trainards qu'elle sème en arrière sur sa route ; elle sent bien le besoin du mouvement, mais elle en ignore le terme ; chaque nouvel aspect, elle croit l'avoir découvert ; elle prend possession de l'espace ; et puisqu'elle ne porte sa vue qu'à une étendue très bornée, elle marche incessamment dans des régions sans bornes ; elle s'aperçoit qu'on l'a précédée seulement lorsqu'elle trouve l'empreinte des pas sur le sable, et un nom d'homme gravé sur quelque pierre ; alors elle s'arrête un moment pour lire ce nom, et continue sa marche avec plus d'assurance. Elle dépasse bientôt les traces du devancier, mais ne les efface jamais. Que ce pas ait été rencontré à une grande ou courte distance, sur la montagne ou dans la vallée, qu'il ait fait découvrir un grand fleuve ou un humble puits, une vaste contrée ou une petite plante, une pyramide ou le bracelet d'une momie, on en tient compte à l'homme qui l'osa faire. Ce faible pas peut suffire à créer une haute renommée, tant la destinée de chacun dépend de tous.

Dans cette rapide et continuelle traversée vers l'infini, aller en avant de la foule, c'est la gloire ; aller avec elle, c'est la vie ; rester en arrière, c'est la mort même.

PRÉFACE DE 1837

Ces poèmes sont choisis par l'auteur parmi ceux qu'il composa dans sa vie errante et militaire. Ce sont les seuls qu'il juge dignes d'être conservés.

Plusieurs nouveaux poèmes en remplacent d'autres qu'il retranche de l'élite de ses créations.

L'avenir accepte rarement tout ce que lui lègue un poète. Il est bon de chercher à deviner son goût et de lui épargner, autant qu'on peut le faire, son travail d'épurations rigides. Si cela est praticable, c'est, comme ici, lorsque doivent paraître des œuvres complètes sous les yeux de leur auteur et lorsqu'il sait se connaître lui-même et se juger sévèrement.

Le seul mérite qu'on n'ait jamais disputé à ces compositions, c'est d'avoir devancé en France toutes celles de ce genre, dans lesquelles une pensée philosophique est mise en scène sous une forme Épique ou Dramatique.

Ces poèmes portent chacun leur date. Cette

date peut être à la fois un titre pour tous et une excuse pour plusieurs ; car, dans cette route d'innovations, l'auteur se mit en marche bien jenne, mais le premier.

Août 1837.

LIVRE MYSTIQUE

MOÏSE

POÈME

Le soleil prolongeait sur la cime des tentes
Ces obliques rayons, ces flammes éclatantes,
Ces larges traces d'or qu'il laisse dans les airs,
Lorsqu'en un lit de sable il se couche aux déserts.
La pourpre et l'or semblaient revêtir la campagne.
Du stérile Nébo gravissant la montagne,
Moïse, homme de Dieu, s'arrête, et, sans orgueil,
Sur le vaste horizon promène un long coup d'œil.
Il voit d'abord Phasga, que des figuiers entourent ;
Puis, au delà des monts que ses regards parcourent,
S'étend tout Galaad, Éphraïm, Manassé,
Dont le pays fertile à sa droite est placé ;
Vers le midi, Juda, grand et stérile, étale
Ses sables où s'endort la mer occidentale ;
Plus loin, dans un vallon que le soir a pâli,
Couronné d'oliviers, se montre Nephtali ;
Dans des plaines de fleurs magnifiques et calmes,
Jéricho s'aperçoit : c'est la ville des palmes ;
Et, prolongeant ses bois, des plaines de Phogor,
Le lentisque touffu s'étend jusqu'à Ségor.
Il voit tout Chanaan, et la terre promise,
Où sa tombe, il le sait, ne sera point admise.
Il voit ; sur les Hébreux étend sa grande main,
Puis vers le haut du mont il reprend son chemin.

* *

Or, des champs de Moab couvrant la vaste enceinte,
 Pressés au large pied de la montagne sainte,
 Les enfants d'Israël s'agitaient au vallon
 Comme les blés épais qu'agite l'aquilon.
 Dès l'heure où la rosée humecte l'or des sables
 Et balance sa perle au sommet des érables,
 Prophète centenaire, environné d'honneur,
 Moïse était parti pour trouver le Seigneur.
 On le suivait des yeux aux flammes de sa tête,
 Et, lorsque du grand mont il atteignit le faite,
 Lorsque son front perça le nuage de Dieu
 Qui couronnait d'éclairs la cime du haut lieu,
 L'encens brûla partout sur les autels de pierre.
 Et six cent mille Hébreux, courbés dans la poussière,
 A l'ombre du parfum par le soleil doré,
 Chantèrent d'une voix le cantique sacré;
 Et les fils de Lévi, s'élevant sur la foule,
 Tels qu'un bois de cyprès sur le sable qui roule,
 Du peuple avec la harpe accompagnant les voix,
 Dirigeaient vers le ciel l'hymne du Roi des rois.

* *

Et, debout devant Dieu, Moïse ayant pris place,
 Dans le nuage obscur lui parlait face à face.

Il disait au Seigneur : « Ne finirai-je pas ?
 Où voulez-vous encor que je porte mes pas ?
 Je vivrai donc toujours puissant et solitaire ?
 Laissez-moi m'endormir du sommeil de la terre. —
 Que vous ai-je donc fait pour être votre élu ?
 J'ai conduit votre peuple où vous avez voulu.
 Voilà que son pied touche à la terre promise.
 De vous à lui qu'un autre accepte l'entremise,

Au coursier d'Israël qu'il attache le frein ;
 Je lui lègue mon livre et la verge d'airain.

* *

« Pourquoi vous fallut-il tarir mes espérances,
 Ne pas me laisser homme avec mes ignorances,
 Puisque du mont Horeb jusques au mont Nébo
 Je n'ai pas pu trouver le lieu de mon tombeau ?
 Hélas ! vous m'avez fait sage parmi les sages !
 Mon doigt du peuple errant a guidé les passages.
 J'ai fait pleuvoir le feu sur la tête des rois ;
 L'avenir à genoux adorera mes lois ;
 Des tombes des humains j'ouvre la plus antique,
 La mort trouve à ma voix une voix prophétique,
 Je suis très grand, mes pieds sont sur les nations,
 Ma main fait et défait les générations. —
 Hélas ! je suis, Seigneur, puissant et solitaire,
 Laissez-moi m'endormir du sommeil de la terre !

* *

« Hélas ! je sais aussi tous les secrets des cieux,
 Et vous m'avez prêté la force de vos yeux.
 Je commande à la nuit de déchirer ses voiles ;
 Ma bouche par leur nom a compté les étoiles,
 Et, dès qu'au firmament mon geste l'appela,
 Chacune s'est hâtée en disant : « Me voilà. »
 J'impose mes deux mains sur le front des nuages
 Pour tarir dans leurs flancs la source des orages
 J'engloutis les cités sous les sables mouvants ;
 Je renverse les monts sous les ailes des vents ;
 Mon pied infatigable est plus fort que l'espace ;
 Le fleuve aux grandes eaux se range quand je passe,
 Et la voix de la mer se tait devant ma voix.
 Lorsque mon peuple souffre, ou qu'il lui faut des lois,
 J'élève mes regards, votre esprit me visite ;
 La terre alors chancelle et le soleil hésite,

Vos anges sont jaloux et m'admirent entre eux. —
 Et cependant, Seigneur, je ne suis pas heureux;
 Vous m'avez fait vieillir puissant et solitaire,
 Laissez-moi m'endormir du sommeil de la terre!

*
 * *

« Sitôt que votre souffle a rempli le berger,
 Les hommes se sont dit : « Il nous est étranger; »
 Et les yeux se baissaient devant mes yeux de flamme,
 Car ils venaient, hélas! d'y voir plus que mon âme.
 J'ai vu l'amour s'éteindre et l'amitié tarir;
 Les vierges se voilaient et craignaient de mourir.
 M'enveloppant alors de la colonne noire,
 J'ai marché devant tous, triste et seul dans ma gloire,
 Et j'ai dit dans mon cœur : « Que vouloir à présent? »
 Pour dormir sur un sein mon front est trop pesant,
 Ma main laisse l'effroi sur la main qu'elle touche,
 L'orage est dans ma voix, l'éclair est sur ma bouche;
 Aussi, loin de m'aimer, voilà qu'ils tremblent tous,
 Et, quand j'ouvre les bras, on tombe à mes genoux.
 O Seigneur! j'ai vécu puissant et solitaire,
 Laissez-moi m'endormir du sommeil de la terre! »

*
 * *

Or, le peuple attendait, et, craignant son courroux,
 Priait sans regarder le mont du Dieu jaloux;
 Car, s'il levait les yeux, les flancs noirs du nuage
 Roulaient et redoublaient les foudres de l'orage,
 Et le feu des éclairs, aveuglant les regards,
 Enchainait tous les fronts courbés de toutes parts.
 Bientôt le haut du mont reparut sans Moïse. —
 Il fut pleuré. — Marchant vers la terre promise,
 Josué s'avancait pensif, et pâlisant,
 Car il était déjà l'élu du Tout-Puissant.

Écrit en 1822.

ÉLOA

OU

LA SŒUR DES ANGES

MYSTÈRE

« C'est le serpent, dit-elle; je l'ai
 écouté, et il m'a trompée. »

Genèse.

CHANT PREMIER

NAISSANCE

Il naquit sur la terre un Ange, dans le temps
 Où le Médiateur sauvait ses habitants.
 Avec sa suite obscure et comme lui bannie,
 Jésus avait quitté les murs de Béthanie;
 A travers la campagne il fuyait d'un pas lent,
 Quelquefois s'arrêtait, priant et consolant,
 Assis au bord d'un champ le prenait pour symbole,
 Ou du Samaritain disait la parabole,
 La brebis égarée, ou le mauvais pasteur,
 Ou le sépulcre blanc pareil à l'imposteur;
 Et, de là, poursuivant sa paisible conquête,
 De la Chananéenne écoutait la requête,
 A la fille sans guide enseignait ses chemins,
 Puis aux petits enfants il imposait les mains.
 L'avengle-né voyait, sans pouvoir le comprendre,
 Le lépreux et le sourd se toucher et s'entendre,

Et tous lui consacrant des larmes pour adieu,
 Ils quittaient le désert où l'on exilait Dieu.
 Fils de l'homme et sujet aux maux de la naissance,
 Il les commençait tous par le plus grand, l'absence,
 Abandonnant sa ville et subissant l'Édit,
 Pour accomplir en tout ce qu'on avait prédit.

* *

Or, pendant ces temps-là, ses amis en Judée
 Voyaient venir leur fin qu'il avait retardée :
 Lazare, qu'il aimait et ne visitait plus,
 Vint à mourir, ses jours étant tous révolus.
 Mais l'amitié de Dieu n'est-elle pas la vie ?
 Il partit dans la nuit ; sa marche était suivie
 Par les deux jeunes sœurs du malade expiré,
 Chez qui dans ses périls il s'était retiré.
 C'étaient Marthe et Marie ; or, Marie était celle
 Qui versa les parfums et fit blâmer son zèle.
 Tous s'affligeaient ; Jésus disait en vain : « Il dort. »
 Et lui-même, en voyant le linceul et le mort,
 Il pleura. — Larme sainte à l'amitié donnée,
 Oh ! vous ne fûtes point aux vents abandonnée !
 Des Séraphins penchés l'urne de diamant,
 Invisible aux mortels, vous reçut mollement,
 Et comme une merveille au Ciel même étonnante,
 Aux pieds de l'éternel vous porta rayonnante.
 De l'œil toujours ouvert un regard complaisant
 Émut et fit briller l'ineffable présent ;
 Et l'Esprit-Saint, sur elle épanchant sa puissance,
 Donna l'âme et la vie à la divine essence.
 Comme l'encens qui brûle aux rayons du soleil
 Se change en un feu pur, éclatant et vermeil,
 On vit alors du sein de l'urne éblouissante,
 S'élever une forme et blanche et grandissante,

Une voix s'entendit qui disait : « Éloa ! »
 Et l'Ange apparaissant répondit : « Me voilà. »

* *

Toute parée, aux yeux du Ciel qui la contemple,
 Elle marche vers Dieu comme une épouse au Temple ;
 Son beau front est serein et pur comme un beau lis,
 Et d'un voile d'azur il soulève les plis ;
 Ses cheveux, partagés comme des gerbes blondes,
 Dans les vapeurs de l'air perdent leurs molles ondes,
 Comme on voit la comète errante dans les cieux
 Fondre au sein de la nuit ses rayons gracieux ;
 Une rose aux lueurs de l'aube matinale
 N'a pas de son teint frais la rougeur virginale ;
 Et la lune, des bois éclairant l'épaisseur,
 D'un de ses doux regards n'atteint pas la douceur.
 Ses ailes sont d'argent ; sous une pâle robe,
 Son pied blanc tour à tour se montre et se dérobe,
 Et son sein agité, mais à peine aperçu,
 Soulève les contours du céleste tissu.
 C'est une femme aussi, c'est une Ange charmante ;
 Car ce peuple d'Esprits, cette famille aimante,
 Qui, pour nous, près de nous, prie et veille toujours,
 Unit sa pure essence en de saintes amours :
 L'Archange Raphaël, lorsqu'il vint sur la Terre,
 Sous le berceau d'Éden conta ce doux mystère.
 Mais nulle de ces sœurs que Dieu créa pour eux
 N'apporta plus de joie au ciel des Bienheureux.

* *

Les Chérubins brûlants qu'enveloppent six ailes,
 Les tendres Séraphins, Dieux des amours fidèles,
 Les Trônes, les Vertus, les Princes, les Ardeurs,
 Les Dominations, les Gardiens, les Splendeurs,

Et les Rêves pieux, et les saintes Louanges,
 Et tous les Anges purs, et tous les grands Archanges,
 Et tout ce que le Ciel renferme d'habitants,
 Tous, de leurs ailes d'or voilés en même temps,
 Abaissèrent leurs fronts jusqu'à ses pieds de neige,
 Et les Vierges ses sœurs, s'unissant en cortège,
 Comme autour de la Lune on voit les feux du soir,
 Se tenant par la main, coururent pour la voir.
 Des harpes d'or pendaient à leur chaste ceinture ;
 Et des fleurs qu'au Ciel seul fit germer la nature,
 Des fleurs qu'on ne voit pas dans l'Été des humains,
 Comme une large pluie abondaient sous leurs mains.

*
 **

« Heureux, chantaient alors des voix incomparables,
 » Heureux le monde offert à ses pas secourables !
 » Quand elle aura passé parmi les malheureux,
 » L'esprit consolateur se répandra sur eux.
 » Quel globe attend ses pas ? Quel siècle la demande ?
 » Naîtra-t-il d'autres cieus afin qu'elle y commande ? »

*
 **

Un jour... (Comment oser nommer du nom de jour
 Ce qui n'a pas de fuite et n'a pas de retour ?
 Des langages humains défiant l'indigence,
 L'Éternité se voile à notre intelligence,
 Et pour nous faire entendre un de ces courts instants,
 Il faut chercher pour eux un nom parmi les Temps.)
 Un jour les habitants de l'immortel empire,
 Imprudents une fois, s'unissaient pour l'instruire.
 « Éloa, disaient-ils, oh ! veillez bien sur vous :
 » Un Ange peut tomber ; le plus beau de nous tous
 » N'est plus ici : pourtant dans sa vertu première
 » On le nommait *celui qui porte la lumière* ;

» Car il portait l'amour et la vie en tout lieu,
 » Aux astres il portait tous les ordres de Dieu ;
 » La Terre consacrait sa beauté sans égale,
 » Appelant *Lucifer* l'étoile matinale,
 » Diamant radieux, que sur son front vermeil,
 » Parmi ses cheveux d'or a posé le Soleil.
 » Mais on dit qu'à présent il est sans diadème,
 » Qu'il gémit, qu'il est seul, que personne ne l'aime,
 » Que la noirceur d'un crime appesantit ses yeux,
 » Qu'il ne sait plus parler le langage des Cieus ;
 » La mort est dans les mots que prononce sa bouche ;
 » Il brûle ce qu'il voit, il flétrit ce qu'il touche ;
 » Il ne peut plus sentir le mal ni les bienfaits ;
 » Il est même sans joie aux malheurs qu'il a faits.
 » Le Ciel qu'il habita se trouble à sa mémoire,
 « Nul Ange n'oserait vous conter son histoire,
 » Aucun Saint n'oserait dire une fois son nom. »
 Et l'on crut qu'Éloa le maudirait ; mais non,
 L'effroi n'altéra point son paisible visage,
 Et ce fut pour le Ciel un alarmant présage.
 Son premier mouvement ne fut pas de frémir,
 Mais plutôt d'approcher comme pour secourir ;
 La tristesse apparut sur sa lèvre glacée
 Aussitôt qu'un malheur s'offrit à sa pensée.
 Elle apprit à rêver, et son front innocent
 De ce trouble inconnu rougit en s'abaissant ;
 Une larme brillait auprès de sa paupière.
 Heureux ceux dont le cœur verse ainsi la première !

*
 **

Un Ange eut ces ennuis qui troublent tant nos jours,
 Et poursuivent les grands dans la pompe des cours ;
 Mais au sein des banquets, parmi la multitude,
 Un homme qui gémit trouve la solitude ;



Le bruit des Nations, le bruit que font les Rois,
 Rien n'éteint dans son cœur une plus forte voix.
 Harpes du Paradis, vous étiez sans prodiges !
 Chars vivants dont les yeux ont d'éclatants prestiges !
 Armures du Seigneur, pavillons du saint lieu,
 Étoiles des bergers tombant des doigts de Dieu,
 Saphirs des encensoirs, or du céleste dôme,
 Délices du Nebel, senteurs du Cinnamome,
 Vos bruits harmonieux, vos splendeurs, vos parfums,
 Pour un Ange attristé devenaient importuns ;
 Les cantiques sacrés troublaient sa rêverie,
 Car rien n'y répondait à son âme attendrie.
 Et soit lorsque Dieu même, appelant les Esprits,
 Dévoilait sa grandeur à leurs regards surpris,
 Et montrait dans les cieux, foyer de la naissance,
 Les profondeurs sans nom de sa triple puissance ;
 Soit quand les Chérubins représentaient entre eux
 Ou les actes du Christ ou ceux des Bienheureux,
 Et répétaient au ciel chaque nouveau Mystère
 Qui, dans les mêmes temps, se passait sur la Terre,
 La crèche offerte aux yeux des Mages étrangers,
 La famille au désert, le salut des Bergers :
 Éloa s'écartant de ce divin spectacle,
 Loin de leur foule et loin du brillant Tabernacle.
 Cherchait quelque nuage où dans l'obscurité
 Elle pourrait du moins rêver en liberté.

*
*

Les Anges ont des nuits comme la nuit humaine.
 Il est dans le Ciel même une pure fontaine ;
 Une eau brillante y court sur un sable vermeil.
 Quand un Ange la puise, il dort, mais d'un sommeil
 Tel que le plus aimé des amants de la terre
 N'en voudrait pas quitter le charme solitaire,

Pas même pour revoir dormant auprès de lui
 La beauté dont la tête a son bras pour appui.
 Mais en vain Éloa s'abreuvait dans son onde,
 Sa douleur inquiète en était plus profonde ;
 Et toujours dans la nuit un rêve lui montrait
 Un Ange malheureux qui de loin l'implorait.
 Les Vierges quelquefois pour connaître sa peine,
 Formant une prière inentendue et vaine,
 L'entouraient, et prenant ces soins qui font souffrir,
 Demandaient quels trésors il lui fallait offrir,
 Et de quel prix serait son éternelle vie,
 Si le bonheur du Ciel flattait peu son envie ;
 Et pourquoi son regard ne cherchait pas enfin
 Les regards d'un Archange ou ceux d'un Séraphin.
 Éloa répondait une seule parole :
 « Aucun d'eux n'a besoin de celle qui console.
 » On dit qu'il en est un... » Mais détournant leurs pas,
 Les Vierges s'enfuyaient et ne le nommaient pas.

*
*

Cependant, seule, un jour, leur timide compagne
 Regarde autour de soi la céleste campagne,
 Étend l'aile et sourit, s'envole, et dans les airs
 Cherche sa Terre amie ou des astres déserts.

*
*

Ainsi dans les forêts de la Louisiane,
 Bercé sous les bambous et la longue liane,
 Ayant rompu l'œuf d'or par le soleil mûri,
 Sort de son lit de fleurs l'éclatant Colibri ;
 Une verte émeraude a couronné sa tête,
 Des ailes sur son dos la pourpre est déjà prête,
 La cuirasse d'azur garnit son jeune cœur ;
 Pour les luttes de l'air l'oiseau part en vainqueur..

Il promène en des lieux voisins de la lumière
 Ses plumes de corail qui craignent la poussière ;
 Sous son abri sauvage étonnant le ramier,
 Le hardi voyageur visite le palmier.
 La plaine des parfums est d'abord délaissée ;
 Il passe, ambitieux, de l'érable à l'alcée,
 Et de tous ses festins croit trouver les apprêts
 Sur le front du palmiste ou les bras du cyprès ;
 Mais les bois sont trop grands pour ses ailes naissantes,
 Et les fleurs du berceau de ces lieux sont absentes ;
 Sur la verte savane il descend les chercher ;
 Les serpents-oiseleurs qu'elles pourraient cacher
 L'effarouchent bien moins que les forêts arides.
 Il poursuit près des eaux le jasmin des Florides,
 La nonpareille au fond de ses chastes prisons,
 Et la fraise embaumée au milieu des gazons.

*
 **

C'est ainsi qu'Éloa, forte dès sa naissance,
 De son aile argentée essayant la puissance,
 Passant la blanche voie où des feux immortels
 Brûlent aux pieds de Dieu comme un amas d'autels,
 Tantôt se balançant sur deux jeunes planètes,
 Tantôt posant ses pieds sur le front des comètes,
 Afin de découvrir les êtres nés ailleurs,
 Arriva seule au fond des Cieux inférieurs.

*
 **

L'Éther a ses degrés, d'une grandeur immense,
 Jusqu'à l'ombre éternelle où le Chaos commence.
 Sitôt qu'un Ange a fui l'azur illimité,
 Coupole de saphirs qu'emplit la Trinité,
 Il trouve un air moins pur ; là passent des nuages,
 Là tournent des vapeurs, serpentent des orages,

Comme une garde agile, et dont la profondeur
 De l'air que Dieu respire éteint pour nous l'ardeur.
 Mais après nos soleils et sous les atmosphères
 Où, dans leur cercle étroit, se balancent nos sphères,
 L'espace est désert, triste, obscur, et sillonné
 Par un noir tourbillon lentement entraîné.
 Un jour douteux et pâle éclaire en vain la nue,
 Sous elle est le Chaos et la nuit inconnue ;
 Et, lorsqu'un vent de feu brise son sein profond,
 On devine le vide impalpable et sans fond.

*
 **

Jamais les purs Esprits, enfants de la lumière,
 De ces trois régions n'atteignent la dernière.
 Et jamais ne s'égare aucun beau Séraphin
 Sur ces degrés confus dont l'Enfer est la fin.
 Même les Chérubins, si forts et si fidèles,
 Craignent que l'air impur ne manque sous leurs ailes,
 Et qu'ils ne soient forcés, dans ce vol dangereux,
 De tomber jusqu'au fond du Chaos ténébreux.
 Que deviendrait alors l'exilé sans défense ?
 Du rire des Démon's l'inextinguible offense,
 Leurs mots, leurs jeux railleurs, lent et cruel affront,
 Feraient baisser ses yeux, feraient rougir son front.
 Péril plus grand ! peut-être il lui faudrait entendre
 Quelque chant d'abandon voluptueux et tendre,
 Quelque regret du Ciel, un récit douloureux
 Dit par la douce voix d'un Ange malheureux.
 Et même, en lui prêtant une oreille attendrie,
 Il pourrait oublier la céleste patrie,
 Se plaire sous la nuit, et dans une amitié
 Qu'auraient nouée entre eux les chants et la pitié.
 Et comment remonter à la voûte azurée,
 Offrant à la lumière éclatante et dorée

Des cheveux dont les flots sont éparés et ternis,
Des ailes sans couleurs, des bras, un col brunis,
Un front plus pâle, empreint de traces inconnues
Parmi les fronts sereins des habitants des nues,
Des yeux dont la rougeur montre qu'ils ont pleuré,
Et des pieds noirs encor d'un feu pestiféré?

*
**

Voilà pourquoi, toujours prudents et toujours sages,
Les Anges de ces lieux redoutent les passages.

*
**

C'était là cependant, sur la sombre vapeur,
Que la Vierge Éloa se reposait sans peur :
Elle ne se troubla qu'en voyant sa puissance,
Et les bienfaits nouveaux causés par sa présence.
Quelques mondes punis semblaient se consoler ;
Les globes s'arrêtaient pour l'entendre voler.
S'il arrivait aussi qu'en ces routes nouvelles
Elle touchât l'un d'eux des plumes de ses ailes,
Alors tous les chagrins s'y taisaient un moment,
Les rivaux s'embrassaient avec étonnement ;
Tous les poignards tombaient oubliés par la haine :
Le captif souriant marchait seul et sans chaîne ;
Le criminel rentrait au temple de la loi ;
Le proscrit s'asseyait au palais de son Roi ;
L'inquiète Insomnie abandonnait sa proie ;
Les pleurs cessaient partout, hors les pleurs de la joie ;
Et surpris d'un bonheur rare chez les mortels,
Les amants séparés s'unissaient aux autels.

CHANT DEUXIÈME

SÉDUCTION

Souvent parmi les monts qui dominent la terre
S'ouvre un puits naturel, profond et solitaire ;
L'eau qui tombe du ciel s'y garde, obscur miroir
Où, dans le jour, on voit les étoiles du soir.
Là, quand la villageoise a, sous la corde agile,
De l'urne, au fond des eaux, plongé la frêle argile,
Elle y demeure oisive, et contemple longtemps
Ce magique tableau des astres éclatants,
Qui semble orner son front, dans l'onde souterraine,
D'un bandeau qu'environnaient les cheveux d'une Reine.
Telle, au fond du Chaos qu'observaient ses beaux yeux,
La Vierge, en se penchant, croyait voir d'autres Cieux.
Ses regards, éblouis par des Soleils sans nombre,
N'apercevaient d'abord qu'un abîme et que l'ombre,
Mais elle y vit bientôt des feux errants et bleus
Tels que des froids marais les éclairs onduleux ;
Ils fuyaient, revenaient, puis s'échappaient encore ;
Chaque étoile semblait poursuivre un météore ;
Et l'Ange, en souriant au spectacle étranger,
Suivait des yeux leur vol circulaire et léger.
Bientôt il lui sembla qu'une pure harmonie
Sortait de chaque flamme à l'autre flamme unie :
Tel est le choc plaintif et le son vague et clair
Des cristaux suspendus au passage de l'air,
Pour que, dans son palais, la jeune Italienne
S'endorme en écoutant la harpe-Éolienne.
Ce bruit lointain devint un chant surnaturel,
Qui parut s'approcher de la fille du Ciel ;
Et ces feux réunis furent comme l'aurore
D'un jour inespéré qui semblait près d'éclorre,

A sa lueur de rose un nuage embaumé
 Montait en longs détours dans un air enflammé,
 Puis lentement forma sa couche d'ambrosie,
 Pareille à ces divans où dort la molle Asie.
 Là, comme un Ange assis, jeune, triste et charmant,
 Une forme céleste apparut vaguement.

*
 *
 *

Quelquefois un enfant de la Clyde écumeuse,
 En bondissant parcourt sa montagne brumeuse,
 Et chasse un daim léger que son cor étonna,
 Des glaciers de l'Arven aux brouillards du Crona,
 Franchit les rocs mousseux, dans les gouffres s'élance,
 Pour passer le torrent aux arbres se balance,
 Tombe avec un pied sûr, et s'ouvre des chemins
 Jusqu'à la neige encor vierge des pas humains.
 Mais bientôt, s'égarant au milieu des nuages,
 Il cherche les sentiers voilés par les orages;
 Là, sous un arc-en-ciel qui couronne les eaux,
 S'il a vu, dans la nue et ses vagues réseaux,
 Passer le plaid léger d'une Écossaise errante,
 Et s'il entend sa voix dans les échos mourante,
 Il s'arrête enchanté, car il croit que ses yeux
 Viennent d'apercevoir la sœur de ses aïeux,
 Qui va faire frémir, ombre encore amoureuse,
 Sous ses doigts transparents la harpe vaporeuse;
 Il cherche alors comment Ossian la nomma,
 Et, debout sur sa roche, appelle Évir-Coma.

*
 *
 *

Non moins belle apparut, mais non moins incertaine,
 De l'Ange ténébreux la forme encor lointaine,
 Et des enchantements non moins délicieux
 De la Vierge céleste occupèrent les yeux.

Comme un cygne endormi qui, seul, loin de la rive,
 Livre son aile blanche à l'onde fugitive,
 Le jeune homme inconnu mollement s'appuyait
 Sur ce lit de vapeurs qui sous ses bras fuyait.
 Sa robe était de pourpre, et, flamboyante ou pâle,
 Enchantait les regards des teintes de l'opale.
 Ses cheveux étaient noirs, mais pressés d'un bandeau;
 C'était une couronne ou peut-être un fardeau :
 L'or en était vivant comme ces feux mystiques
 Qui, tournoyants, brûlaient sur les trépieds antiques.
 Son aile était ployée, et sa faible couleur
 De la brume des soirs imitait la pâleur.
 Des diamants nombreux rayonnent avec grâce
 Sur ses pieds délicats qu'un cercle d'or embrasse;
 Mollement entourés d'anneaux mystérieux,
 Ses bras et tous ses doigts éblouissent les yeux.
 Il agite sa main d'un sceptre d'or armée.
 Comme un roi qui d'un mont voit passer son armée,
 Et, craignant que ses vœux ne s'accomplissent pas,
 D'un geste impatient accuse tous ses pas.
 Son front est inquiet; mais son regard s'abaisse,
 Soit que, sachant des yeux la force enchanteresse,
 Il veuille ne montrer d'abord que par degrés
 Leurs rayons caressants encor mal assurés,
 Soit qu'il redoute aussi l'involontaire flamme
 Qui dans un seul regard révèle l'âme à l'âme.
 Tel que dans la forêt le doux vent du matin
 Commence ses soupirs par un bruit incertain
 Qui réveille la terre et fait palpiter l'onde;
 Élevant lentement sa voix douce et profonde,
 Et prenant un accent triste comme un adieu,
 Voici les mots qu'il dit à la fille de Dieu :

*
 *
 *

« D'où viens-tu, bel Archange? où vas-tu? quelle voie
 » Suit ton aile d'argent qui dans l'air se déploie?

» Vas-tu, te reposant au centre d'un Soleil,
 » Guider l'ardent foyer de son cercle vermeil ;
 » Ou, troublant les amants d'une crainte idéale,
 » Leur montrer dans la nuit l'Aurore boréale ;
 » Partager la rosée aux calices des fleurs,
 » Ou courber sur les monts l'écharpe aux sept couleurs ?
 » Tes soins ne sont-ils pas de surveiller les âmes,
 » Et de parler, le soir, au cœur des jeunes femmes ;
 » De venir comme un rêve en leurs bras te poser,
 » Et de leur apporter un fils dans un baiser,
 » Tels sont tes doux emplois, si du moins j'en veux croire
 » Ta beauté merveilleuse et tes rayons de gloire.
 » Mais plutôt n'es-tu pas un ennemi naissant
 » Qu'instruit à me haïr mon rival trop puissant ?
 » Ah ! peut-être est-ce toi qui, m'offensant moi-même,
 » Conduiras mes Païens sous les eaux du baptême ;
 » Car toujours l'ennemi m'oppose triomphant
 » Le regard d'une vierge ou la voix d'un enfant.
 » Je suis un exilé que tu cherchais peut-être :
 » Mais, s'il est vrai, prends garde au Dieu jaloux ton
 » C'est pour avoir aimé, c'est pour avoir sauvé, [maître ;
 » Que je suis malheureux, que je suis réprouvé.
 » Chaste beauté ! viens-tu me combattre ou m'absoudre ?
 » Tu descends de ce Ciel qui m'envoya la foudre,
 » Mais si douce à mes yeux, que je ne sais pourquoi
 » Tu viens aussi d'en haut, bel Ange, contre moi. »

*
 * *

Ainsi l'Esprit parlait. A sa voix caressante,
 Prestige préparé contre une âme innocente,
 A ses douces lueurs, au magique appareil
 De cet Ange si doux, à ses frères pareil,
 L'habitante des Cieux, de son aile voilée,
 Montait en reculant sur sa route étoilée,
 Comme on voit la baigneuse au milieu des roseaux
 Fuir un jeune nageur qu'elle a vu sous les eaux,

Mais en vain ses deux pieds s'éloignaient du nuage,
 Autant que la colombe en deux jours de voyage
 Peut s'éloigner d'Alep et de la blanche tour
 D'où la sultane envoie une lettre d'amour :
 Sous l'éclair d'un regard sa force fut brisée ;
 Et, dès qu'il vit ployer son aile maîtrisée,
 L'ennemi séducteur continua tout bas :

*
 * *

» Je suis celui qu'on aime et qu'on ne connaît pas.
 » Sur l'homme j'ai fondé mon empire de flamme,
 » Dans les désirs du cœur, dans les rêves de l'âme,
 » Dans les liens des corps, attrait mystérieux,
 » Dans les trésors du sang, dans les regards des yeux.
 » C'est moi qui fais parler l'épouse dans ses songes ;
 » La jeune fille heureuse apprend d'heureux mensonges ;
 » Je leur donne des nuits qui consolent des jours,
 » Je suis le Roi secret des secrètes amours.
 » J'unis les cœurs, je romps les chaînes rigoureuses,
 » Comme le papillon sur ses ailes poudreuses
 » Porte aux gazons émus des peuplades de fleurs,
 » Et leur fait des amours sans périls et sans pleurs.
 » J'ai pris aux Créateur sa faible créature ;
 » Nous avons, malgré lui, partagé la Nature :
 » Je le laisse, orgueilleux des bruits du jour vermeil,
 » Cacher des astres d'or sous l'éclat d'un Soleil,
 » Moi, j'ai l'ombre muette, et je donne à la terre
 » La volupté des soirs et les biens du mystère.

» Es-tu venue, avec quelques Anges des cieux,
 » Admire de mes nuits le cours délicieux ?
 » As-tu vu leurs trésors ? Sais-tu quelles merveilles
 » Des Anges ténébreux accompagnent les veilles ?

*
* *

» Sitôt que, balancé sous le pâle horizon,
 » Le soleil rougissant a quitté le gazon,
 » Innombrables Esprits, nous volons dans les ombres
 » En secouant dans l'air nos chevelures sombres :
 » L'odorante rosée alors jusqu'au matin
 » Pleut sur les orangers, le lilas et le thym.
 » La Nature, attentive aux lois de mon empire,
 » M'accueille avec amour, m'écoute et me respire ;
 » Je redeviens son âme, et pour mes doux projets,
 » Du fond des éléments j'évoque mes sujets.
 » Convive accoutumé de ma nocturne fête,
 » Chacun d'eux en chantant à s'y rendre s'apprête.
 » Vers le Ciel étoilé, dans l'orgueil de son vol,
 » S'élance, le premier, l'éloquent rossignol ;
 » Sa voix sonore, à l'onde, à la terre, à la nue,
 » De mon heure chérie annonce la venue ;
 » Il vante mon approche aux pâles alisiers,
 » Il la redit encore aux humides rosiers ;
 » Héraut harmonieux, partout il me proclame ;
 » Tous les oiseaux de l'ombre ouvrent leurs yeux de flamme.
 » Le vermisseau reluit ; son front de diamant
 » Répète auprès des fleurs les feux du firmament,
 » Et lutte de clartés avec le météore
 » Qui rôde sur les eaux comme une pâle aurore.
 » L'étoile des marais, que détache ma main,
 » Tombe et trace dans l'air un lumineux chemin.

*
* *

» Dédaignant le remords et sa triste chimère,
 » Si la Vierge a quitté la couche de sa mère,
 » Ces flambeaux naturels s'allument sous ses pas.
 » Et leur feu clair la guide et ne la trahit pas.

» Si sa lèvre s'altère et vient près du rivage
 » Chercher comme une coupe un profond coquillage,
 » L'eau soupire et bouillonne, et devant ses pieds nus
 » Jette aux bords sablonneux la Conque de Vénus.
 » Des esprits lui font voir de merveilleuses choses,
 » Sous les bosquets remplis de la senteur des roses ;
 » Elle aperçoit sur l'herbe, où leur main la conduit,
 » Ces fleurs dont la beauté ne s'ouvre que la nuit,
 » Pour qui l'aube du jour aussi sera cruelle,
 » Et dont le sein modeste a des amours comme elle.
 » Le silence la suit ; tout dort profondément ;
 » L'ombre écoute un mystère avec recueillement.
 » Les vents, des prés voisins, apportent l'ambroisie
 » Sur la couche des bois que l'amant a choisie.
 » Bientôt deux jeunes voix murmurent des propos
 » Qui des bocages sourds animent le repos.
 » Au front de l'orme épais dont l'abri les accueille,
 » L'oiseau réveillé chante et bruit sous la feuille.
 » L'hymne de volupté fait tressaillir les airs,
 » Les arbres ont leurs chants, les buissons leurs concerts,
 » Et, sur les bords d'une eau qui gémit et s'écoule,
 » La colombe de nuit languissamment roucoule.

*
* *

« La voilà sous tes yeux l'œuvre du Malfaiteur ;
 » Ce méchant qu'on accuse est un Consolateur
 » Qui pleure sur l'esclave et le dérobe au maître,
 » Le sauve par l'amour des chagrins de son être,
 » Et, dans le mal commun lui-même enseveli,
 » Lui donne un peu de charme et quelquefois l'oubli. »
 Trois fois, durant ces mots, de l'Archange naissante,
 La rougeur colora la joue adolescente,
 Et, luttant par trois fois contre un regard impur,
 Une paupière d'or voila ses yeux d'azur.

CHANT TROISIÈME.

CHUTE

D'où venez-vous, Pudeur, noble crainte, ô Mystère,
 Qu'au temps de son enfance a vu naître la terre,
 Fleur de ses premiers jours qui germez parmi nous,
 Rose du paradis ! Pudeur, d'où venez-vous ?
 Vous pouvez seule encor remplacer l'innocence,
 Mais l'arbre défendu vous a donné naissance ;
 Au charme des vertus votre charme est égal,
 Mais vous êtes aussi le premier pas du mal ;
 D'un chaste vêtement votre sein se décore :
 Ève avant le serpent n'en avait pas encore ;
 Et, si le voile pur orne votre maintien,
 C'est un voile toujours, et le crime a le sien ;
 Tout vous trouble, un regard blesse votre paupière,
 Mais l'enfant ne craint rien, et cherche la lumière.
 Sous ce pouvoir nouveau, la Vierge fléchissait,
 Elle tombait déjà, car elle rougissait ;
 Déjà presque soumise au joug de l'esprit sombre,
 Elle descend, remonte, et redescend dans l'ombre.
 Telle on voit la perdrix voltiger et planer
 Sur des épis brisés qu'elle voudrait glaner,
 Car tout son nid l'attend ; si son vol se hasarde,
 Son regard ne peut fuir celui qui la regarde...
 Et c'est le chien d'arrêt qui, sombre surveillant,
 La suit, la suit toujours d'un œil fixe et brillant.

*
 * *

O des instants d'amour ineffable délire !
 Le cœur répond au cœur comme l'air à la lyre,

Ainsi qu'un jeune amant, interprète adoré,
 Explique le désir par lui-même inspiré,
 Et contre la pudeur aidant sa bien-aimée,
 Entraînant dans ses bras sa faiblesse charmée,
 Tout enivré d'espoir, plus qu'à demi vainqueur,
 Prononce les serments qu'elle fait dans son cœur,
 Le prince des Esprits, d'une voix oppressée,
 De la Vierge timide expliquait la pensée.
 Éloa, sans parler, disait : « Je suis à toi ; »
 Et l'Ange ténébreux dit tout bas : « Sois à moi !

*
 * *

» Sois à moi, sois ma sœur ; je t'appartiens moi-même ;
 » Je t'ai bien méritée, et dès longtemps je t'aime,
 » Car je t'ai vue un jour. Parmi les fils de l'air
 » Je me mêlais, voilé comme un soleil d'hiver.
 » Je revis une fois l'ineffable contrée,
 » Des peuples lumineux la patrie azurée,
 » Et n'eus pas un regret d'avoir quitté ces lieux
 » Où la crainte toujours siège parmi les Dieux.
 » Toi seule m'apparus comme une jeune étoile
 » Qui de la vaste nuit perce à l'écart le voile ;
 » Toi seule me parus ce qu'on cherche toujours,
 » Ce que l'homme poursuit dans l'ombre de ses jours,
 » Le dieu qui du bonheur connaît seul le mystère,
 » Et la Reine qu'attend mon trône solitaire.
 » Enfin, par ta présence, habile à me charmer,
 » Il me fut révélé que je pouvais aimer.

*
 * *

» Soit que tes yeux, voilés d'une ombre de tristesse,
 » Aient entendu les miens qui les cherchaient sans cesse,
 » Soit que ton origine, aussi douce que toi,
 » T'ait fait une patrie un peu plus près de moi,

» Je ne sais, mais, depuis l'heure qui te vit naître,
 » Dans tout être créé j'ai cru te reconnaître ;
 » J'ai trois fois en pleurant passé dans l'Univers ;
 » Je te cherchais partout : dans un souffle des airs,
 » Dans un rayon tombé du disque de la lune,
 » Dans l'étoile qui fuit le ciel qui l'importune,
 » Dans l'arc-en-ciel, passage aux Anges familier,
 » Ou sur le lit moelleux des neiges du glacier ;
 » Des parfums de ton vol je respirais la trace ;
 » En vain j'interrogeai les globes de l'espace,
 » Du char des astres purs j'obscurcis les essieux,
 » Je voilai leurs rayons pour attirer tes yeux,
 » J'osai même, enhardi par mon nouveau délire,
 » Toucher les fibres d'or de la céleste lyre.
 » Mais tu n'entendis rien, mais tu ne me vis pas.
 » Je revins à la Terre, et je glissai mes pas
 » Sous les abris de l'homme où tu reçus naissance.
 » Je croyais t'y trouver protégeant l'innocence,
 » Au berceau balancé d'un enfant endormi,
 » Rafraîchissant sa lèvre avec un souffle ami ;
 » Ou bien comme un rideau développant ton aile,
 » Et gardant contre moi, timide sentinelle,
 » Le sommeil de la Vierge aux côtés de sa sœur,
 » Qui, rêvant, sur son sein la presse avec douceur.
 » Mais seul je retournai sous ma belle demeure,
 » J'y pleurai comme ici, j'y gémis, jusqu'à l'heure
 » Où le son de ton vol m'émut, me fit trembler,
 » Comme un prêtre qui sent que son Dieu va parler. »

*
 * *

Il disait ; et bientôt comme une jeune Reine,
 Qui rougit de plaisir au nom de souveraine,
 Et fait à ses sujets un geste gracieux,
 Ou donne à leurs transports un regard de ses yeux,

Éloa, soulevant le voile de sa tête,
 Avec un doux sourire à lui parler s'apprête,
 Descend plus près de lui, se penche, et mollement
 Contemple avec orgueil son immortel amant.
 Son beau sein, comme un flot qui sur la rive expire,
 Pour la première fois se soulève et soupire ;
 Son bras, comme un lys blanc sur le lac suspendu,
 S'approche sans effroi lentement étendu ;
 Sa bouche parfumée en s'ouvrant semble éclore,
 Comme la jeune rose aux faveurs de l'aurore,
 Quand le matin lui verse une fraîche liqueur,
 Et qu'un rayon du jour entre jusqu'à son cœur.
 Elle parle, et sa voix dans un beau son rassemble
 Ce que les plus doux bruits auraient de grâce ensemble
 Et la lyre accordée aux flûtes dans les bois,
 Et l'oiseau qui se plaint pour la première fois,
 Et la mer quand ses flots apportent sur la grève
 Les chants du soir aux pieds du voyageur qui rêve,
 Et le vent qui se joue aux cloches des hameaux.
 Ou fait gémir les joncs de la fuite des eaux !

*
 * *

« Puisque vous êtes beau, vous êtes bon, sans doute ;
 » Car, sitôt que des Cieux une âme prend la route,
 » Comme un saint vêtement, nous voyons sa bonté
 » Lui donner en entrant l'éternelle beauté.
 » Mais pourquoi vos discours m'inspirent-ils la crainte ?
 » Pourquoi sur votre front tant de douleur empreinte ?
 » Comment avez-vous pu descendre du saint lieu ?
 » Et comment m'aimez-vous, si vous n'aimez pas Dieu ? »

*
 * *

Le trouble des regards, grâce de la décence,
 Accompagnait ces mots, forts comme l'innocence

Ils tombaient de sa bouche, aussi doux, aussi purs,
Que la neige en hiver sur les coteaux obscurs ;

Et comme, tout nourris de l'essence première,
Les Anges ont au cœur des sources de lumière,
Tandis qu'elle parlait, ses ailes à l'entour,
Et son sein et son bras répandirent le jour ;
Ainsi le diamant luit au milieu des ombres.
L'Archange s'en effraie, et sous ses cheveux sombres
Cherche un épais refuge à ses yeux éblouis ;
Il pense qu'à la fin des Temps évanouis,
Il lui faudra de même envisager son maître,
Et qu'un regard de Dieu le brisera peut-être ;
Il se rappelle aussi tout ce qu'il a souffert
Après avoir tenté Jésus dans le désert.
Il tremble ; sur son cœur où l'enfer recommence,
Comme un sombre manteau jette son aile immense,
Et vent fuir. La terreur réveillait tous ses maux.

Sur la neige des monts, couronne des hameaux,
L'Espagnol a blessé l'aigle des Asturies,
Dont le vol menaçait ses blanches bergeries ;
Hérissé, l'oiseau part et fait pleuvoir le sang,
Monte aussi vite au ciel que l'éclair en descend,
Regarde son Soleil, d'un bec ouvert l'aspire,
Croit reprendre la vie au flamboyant empire ;
Dans un fluide d'or il nage puissamment,
Et parmi les rayons se balance un moment ;
Mais l'homme l'a frappé d'une atteinte trop sûre ;
Il sent le plomb chasseur fondre dans sa blessure ;
Son aile se dépouille, et son royal manteau
Vole comme un duvet qu'arrache le couteau.
Dépossédé des airs, son poids le précipite ;
Dans la neige du mont il s'enfonce et palpite,

Et la glace terrestre a d'un pesant sommeil
Fermé cet œil puissant respecté du Soleil.

Tel, retrouvant ses maux au fond de sa mémoire,
L'Ange maudit pencha sa chevelure noire,
Et se dit, pénétré d'un chagrin infernal :
« Triste amour du péché ! sombres désirs du mal !
» De l'orgueil, du savoir gigantesques pensées !
» Comment ai-je connu vos ardeurs insensées ?
« Maudit soit le moment où j'ai mesuré Dieu !
» Simplicité du cœur, à qui j'ai dit adieu !
» Je tremble devant toi, mais pourtant je t'adore ;
» Je suis moins criminel puisque je t'aime encore ;
» Mais dans mon sein flétri tu ne reviendras pas !
» Loin de ce que j'étais, quoi ! j'ai fait tant de pas !
» Et de moi-même à moi si grande est la distance,
» Que je ne comprends plus ce que dit l'innocence ;
» Je souffre, et mon esprit, par le mal abattu,
« Ne peut plus remonter jusqu'à tant de vertu.
« Qu'êtes-vous devenus, jours de paix, jours célestes ?
» Quand j'allais, le premier de ces Anges modestes,
» Prier à deux genoux devant l'antique loi,
» Et ne pensais jamais au delà de la foi ?
» L'éternité pour moi s'ouvrait comme une fête ;
» Et, des fleurs dans mes mains, des rayons sur ma tête,
» Je souriais, j'étais... J'aurais peut-être aimé ! »

Le Tentateur lui-même était presque charmé ;
Il avait oublié son art et sa victime,
Et son cœur un moment se reposa du crime.
Il répétait tout bas, et le front dans ses mains :
« Si je vous connaissais, ô larmes des humains ! »

Ah ! si dans ce moment la Vierge eût pu l'entendre,
 Si sa céleste main qu'elle eût osé lui tendre
 L'eût saisi repentant, docile à remonter...
 Qui sait ? le mal peut-être eût cessé d'exister.
 Mais, sitôt qu'elle vit sur sa tête pensive
 De l'Enfer décelé la douleur convulsive,
 Étonnée et tremblante, elle éleva ses yeux ;
 Plus forte, elle parut se souvenir des Cieux,
 Et souleva deux fois ses ailes argentées,
 Entr'ouvrant pour gémir ses lèvres enchantées,
 Ainsi qu'un jeune enfant, s'attachant aux roseaux,
 Tente de faibles cris étouffés sous les eaux.
 Il la vit prête à fuir vers les cieux de lumière.
 Comme un tigre éveillé bondit dans la poussière,
 Aussitôt en lui-même, et plus fort désormais,
 Retrouvant cet esprit qui ne fléchit jamais,
 Ce noir esprit du mal qu'irrite l'innocence,
 Il rougit d'avoir pu douter de sa puissance,
 Il rétablit la paix sur son front radieux,
 Rallume tout à coup l'audace de ses yeux,
 Et longtemps en silence il regarde et contemple
 La victime du Ciel qu'il destine à son temple ;
 Comme pour lui montrer qu'elle résiste en vain,
 Et s'endurcir lui-même à ce regard divin.
 Sans amour, sans remords, au fond d'un cœur de glace,
 Des coups qu'il va porter il médite la place,
 Et, pareil au guerrier qui, tranquille à dessein,
 Dans les défauts du fer cherche à frapper le sein,
 Il compose ses traits sur les désirs de l'Ange ;
 Son air, sa voix, son geste et son maintien, tout change ;
 Sans venir de son cœur, des pleurs fallacieux
 Paraissent tout à coup sur le bord de ses yeux.
 La Vierge dans le Ciel n'avait pas vu de larmes,
 Et s'arrête ; un soupir augmente ses alarmes.
 Il pleure amèrement comme un homme exilé,
 Comme une veuve auprès de son fils immolé ;

Ses cheveux dénoués sont épars ; rien n'arrête
 Les sanglots de son sein qui soulèvent sa tête.
 Éloa vient et pleure ; ils se parlent ainsi :

* * *

« Que vous ai-je donc fait ? Qu'avez-vous ? Me voici.
 — Tu cherches à me fuir, et pour toujours peut-être.
 Combien tu me punis de m'être fait connaître !
 — J'aimerais mieux rester ; mais le Seigneur m'attend,
 Je veux parler pour vous, souvent il nous entend.
 — Il ne peut rien sur moi, jamais mon sort ne change,
 Et toi seule es le Dieu qui peut sauver un Ange.
 — Que puis-je faire ? Hélas ! dites, faut-il rester ?
 — Oui, descends jusqu'à moi, car je ne puis monter.
 — Mais quel don voulez-vous ? — Le plus beau, c'est nous-
 [mêmes.

Viens ! — M'exiler du Ciel ? — Qu'importe, si tu m'aimes
 Touche ma main. Bientôt dans un mépris égal
 Se confondront pour nous et le bien et le mal.
 Tu n'as jamais compris ce qu'on trouve de charmes
 A présenter son sein pour y cacher des larmes.
 Viens, il est un bonheur que moi seul t'apprendrai ;
 Tu m'ouvriras ton âme, et je l'y répandrai.
 Comme l'aube et la lune au couchant reposée
 Confondent leurs rayons, ou comme la rosée
 Dans une perle seule unit deux de ses pleurs
 Pour s'empreindre du baume exhalé par les fleurs,
 Comme un double flambeau réunit ses deux flammes,
 Non moins étroitement nous unirons nos âmes.
 — Je t'aime et je descends. Mais que diront les Cieux ? »

* * *

En ce moment passa dans l'air, loin de leurs yeux,
 Un des célestes chœurs, où, parmi les louanges,
 On entendit ces mots que répétaient des Anges :

« Gloire dans l'Univers, dans les temps, à celui
 » Qui s'immole à jamais pour le salut d'autrui. »
 Les Cieux semblaient parler. C'en était trop pour elle.

* *

Deux fois encor levant sa paupière infidèle,
 Promenant des regards encor irrésolus,
 Elle chercha ses Cieux qu'elle ne voyait plus.

* *

Des Anges au Chaos allaient puiser des mondes.
 Passant avec terreur dans ses plaines profondes,
 Tandis qu'ils remplissaient les messages de Dieu,
 Ils ont tous vu tomber un nuage de feu.
 Des plaintes de douleur, des réponses cruelles,
 Se mêlaient dans la flamme au battement des ailes.

* *

« Oh me conduisez-vous, bel Ange? — Viens toujours.
 — Que votre voix est triste, et quel sombre discours!
 N'est-ce pas Éloa qui soulève ta chaîne?
 J'ai cru t'avoir sauvé. — Non, c'est moi qui t'entraîne.
 — Si nous sommes unis, peu m'importe en quel lieu!
 Nomme-moi donc encore ou ta Sœur ou ton Dieu!
 — J'enlève mon esclave et je tiens ma victime.
 — Tu paraissais si bon! Oh! qu'ai-je fait? — Un crime.
 — Seras-tu plus heureux? du moins, es-tu content?
 — Plus triste que jamais. — Qui donc es-tu? — Satan. »

Écrit en 1823, dans les Vosges.

LE DÉLUGE

MYSTÈRE

« Serait-il dit que vous fassiez
 mourir le Juste avec le méchant? »

Genèse.

I

La terre était riante et dans sa fleur première;
 Le jour avait encor cette même lumière
 Qui du Ciel embelli couronna les hauteurs
 Quand Dieu la fit tomber de ses doigts créateurs.
 Rien n'avait dans sa forme altéré la nature,
 Et des monts réguliers l'immense architecture
 S'élevait jusqu'aux Cieux par ses degrés égaux
 Sans que rien de leur chaîne eût brisé les anneaux.
 La forêt, plus féconde, ombrageait, sous ses dômes,
 Des plaines et des fleurs les gracieux royaumes,
 Et des fleuves aux mers le cours était réglé
 Dans un ordre parfait qui n'était pas troublé.
 Jamais un voyageur n'aurait, sous le feuillage,
 Rencontré, loin des flots, l'émail du coquillage,
 Et la perle habitait son palais de cristal :
 Chaque trésor restait dans l'élément natal,
 Sans enfreindre jamais la céleste défense;
 Et la beauté du monde attestait son enfance;
 Tout suivait sa loi douce et son premier penchant,
 Tout était pur encor. Mais l'homme était méchant.

*
* *

Les peuples déjà vieux, les races déjà mûres,
 Avaient vu jusqu'au fond des sciences obscures ;
 Les mortels savaient tout, et tout les affligeait ;
 Le prince était sans joie ainsi que le sujet ;
 Trente religions avaient eu leurs prophètes,
 Leurs martyrs, leurs combats, leurs gloires, leurs défaites,
 Leur temps d'indifférence et leur siècle d'oubli ;
 Chaque peuple, à son tour dans l'ombre enseveli,
 Chantait languissamment ses grandeurs effacées :
 La mort régnait déjà dans les âmes glacées ;
 Même plus haut que l'homme atteignaient ses malheurs.
 D'autres êtres cherchaient ses plaisirs et ses pleurs.
 Souvent, fruit inconnu d'un orgueilleux mélange,
 Au sein d'une mortelle on vit le fils d'un Ange (1).
 Le crime universel s'élevait jusqu'aux cieux.
 Dieu s'attrista lui-même et détourna les yeux.

*
* *

Et cependant, un jour, au sommet solitaire
 Du mont sacré d'Arar, le plus haut de la Terre,
 Apparut une vierge et près d'elle un pasteur,
 Tous deux nés dans les champs, loin d'un peuple imposteur ;
 Leur langage était doux, leurs mains étaient unies
 Comme au jour fortuné des unions bénies ;
 Ils semblaient, en passant sur ces monts inconnus,
 Retourner vers le Ciel dont ils étaient venus ;
 Et sans l'air de douleur, signe que Dieu nous laisse,
 Rien n'eût de leur nature indiqué la faiblesse,
 Tant les traits primitifs et leur simple beauté
 Avaient sur leur visage empreint de majesté.

(1) « Les enfants de Dieu, voyant que les filles des hommes étaient belles, prirent pour femmes celles qui leur avaient plu. »

(Gen., chap. vi, v. 2.)

*
* *

Quand du mont orageux ils touchèrent la cime,
 La campagne à leurs pieds s'ouvrit comme un abîme.
 C'était l'heure où la nuit laisse le Ciel au jour :
 Les constellations pâlissaient tour à tour ;
 Et, jetant à la terre un regard triste encore,
 Couraient vers l'Orient se perdre dans l'aurore,
 Comme si pour toujours elles quittaient les yeux
 Qui lisaient leur destin sur elles dans les Cieux.
 Le Soleil, dévoilant sa figure agrandie,
 S'éleva sur les bois comme un vaste incendie ;
 Et la Terre aussitôt, s'agitant longuement,
 Salua son retour par un gémissement.
 Réunis sur les monts, d'immobiles nuages
 Semblaient y préparer l'arsenal des orages ;
 Et sur leurs fronts noircis qui partageaient les Cieux
 Luisait incessamment l'éclair silencieux.
 Tous les oiseaux, poussés par quelque instinct funeste,
 S'unissaient dans leur vol en un cercle céleste ;
 Comme des exilés qui se plaignent entre eux,
 Ils poussaient dans les airs de longs cris douloureux.

*
* *

La Terre cependant montrait ses lignes sombres
 Au jour pâle et sanglant qui faisait fuir les ombres ;
 Mais, si l'homme y passait, on ne pouvait le voir :
 Chaque cité semblait comme un point vague et noir,
 Tant le mont s'élevait à des hauteurs immenses !
 Et des fleuves lointains les faibles apparences
 Ressemblaient au dessin par le vent effacé
 Que le doigt d'un enfant sur le sable a tracé.

Ce fut là que deux voix, dans le désert perdues,
 Dans les hauteurs de l'air avec peine entendues,

Osèrent un moment prononcer tour à tour
Ce dernier entretien d'innocence et d'amour :

* *

— « Comme la Terre est belle en sa rondeur immense !
La vois-tu qui s'étend jusqu'où le Ciel commence ?
La vois-tu s'embellir de toutes ses couleurs ?
Respire un jour encor le parfum de ses fleurs,
Que le vent matinal apporte à nos montagnes.
On dirait aujourd'hui que les vastes campagnes
Èlèvent leur encens, étalent leur beauté,
Pour toucher, s'il se peut, le Seigneur irrité.
Mais les vapeurs du Ciel, comme de noirs fantômes,
Amènent tous ces bruits, ces lugubres symptômes
Qui devaient, sans manquer au moment attendu,
Annoncer l'agonie à l'Univers perdu.
Viens, tandis que l'horreur partout nous environne,
Et qu'une vaste nuit lentement nous couronne,
Viens, ô ma bien-aimée ! et, fermant tes beaux yeux,
Qu'épouvante l'aspect du désordre des Cieux,
Sur mon sein, sous mes bras repose encor ta tête,
Comme l'oiseau qui dort au sein de la tempête ;
Je te dirai l'instant où le Ciel sourira,
Et durant le péril ma voix te parlera. »

La vierge sur son cœur pencha sa tête blonde ;
Un bruit régnait au loin, pareil au bruit de l'onde :
Mais tout était paisible et tout dormait dans l'air ;
Rien ne semblait vivant, rien, excepté l'éclair.
Le pasteur poursuivit d'une voix solennelle :
« Adieu, Monde sans borne, ô Terre maternelle !
Formes de l'horizon, ombrages des forêts,
Antres de la montagne, embaumés et secrets ;
Gazons verts, belles fleurs de l'Oasis chérie,
Arbres, rochers connus, aspects de la patrie !

Adieu ! tout va finir, tout doit être effacé,
Le temps qu'a reçu l'homme est aujourd'hui passé,
Demain rien ne sera. Ce n'est point par l'épée,
Postérité d'Adam, que tu seras frappée,
Ni par les maux du corps ou les chagrins du cœur ;
Non, c'est un élément qui sera ton vainqueur.
La Terre va mourir sous des eaux éternelles,
Et l'Ange en la cherchant fatiguera ses ailes.
Toujours succédera, dans l'Univers sans bruits,
Au silence des jours le silence des nuits.
L'inutile Soleil, si le matin l'amène,
N'entendra plus la voix et la parole humaine ;
Et quand sur un flot mort sa flamme aura relui,
Le stérile rayon remontera vers lui.
Oh ! pourquoi de mes yeux a-t-on levé les voiles ?
Comment ai-je connu le secret des étoiles ?
Science du désert, annales des pasteurs !
Cette nuit, parcourant vos divines hauteurs
Dont l'Égypte et Dieu seul connaissent le mystère,
Je cherchais dans le Ciel l'avenir de la Terre ;
Ma houlette savante, orgueil de nos bergers,
Traçait l'ordre éternel sur les sables légers,
Comparant, pour fixer l'heure où l'étoile passe,
Les cailloux de la plaine aux leurs de l'espace.

* *

« Mais un Ange a paru dans la nuit sans sommeil ;
Il avait de son front quitté l'éclat vermeil,
Il pleurait, et disait dans sa douleur amère :
« Que n'ai-je pu mourir lorsque mourut ta mère !
» J'ai failli, je l'aimais, Dieu punit cet amour,
» Elle fut enlevée en te laissant au jour.
» Le nom d'Emmanuel que la Terre te donne,
» C'est mon nom. J'ai prié pour que Dieu te pardonne ;
» Va seul au mont Arar, prends ses rocs pour autels,
» Prie, et seul, sans songer au destin des mortels,

» Tiens toujours tes regards plus hauts que sur la Terre ;
 » La mort de l'Innocence est pour l'homme un mystère ;
 » Ne t'en étonne pas, n'y porte pas les yeux ;
 » La pitié du mortel n'est point celle des Cieux.
 » Dieu ne fait point de pacte avec la race humaine :
 » Qui créa sans amour fera périr sans haine.
 » Sois seul, si Dieu m'entend, je viens. » Il m'a quitté :
 Avec combien de pleurs, hélas ! l'ai-je écouté !
 J'ai monté sur l'Arar, mais avec une femme. »

Sara lui dit : « Ton âme est semblable à mon âme,
 Car un mortel m'a dit : « Venez sur Gelboë,
 » Je me nomme Japhet, et mon père est Noë.
 » Devenez mon épouse, et vous serez sa fille ;
 » Tout va périr demain, si ce n'est ma famille. »
 Et moi, je l'ai quitté sans avoir répondu,
 De peur qu'Emmanuel n'eût longtemps attendu. »
 Puis tous deux embrassés, ils se dirent ensemble :
 « Ah ! louons l'Éternel, il punit, mais rassemble ! »
 Le tonnerre grondait ; et tous deux à genoux
 S'écrièrent alors : « O Seigneur, jugez-nous ! »

II

Tous les vents mugissaient, les montagnes tremblèrent,
 Des fleuves arrêtés les vagues reculèrent,
 Et du sombre horizon dépassant la hauteur,
 Des vengeances de Dieu l'immense exécuter,
 L'Océan, apparut. Bouillonnant et superbe,
 Entraînant les forêts comme le sable et l'herbe,
 De la plaine inondée envahissant le fond,
 Il se couche en vainqueur dans le désert profond,
 Apportant avec lui comme de grands trophées
 Les débris inconnus des villes étouffées,

Et, là, bientôt plus calme en son accroissement,
 Semble, dans ses travaux, s'arrêter un moment,
 Et se plaire à mêler, à briser sur son onde
 Les membres arrachés au cadavre du Monde.

*
*
*

Ce fut alors qu'on vit des hôtes inconnus
 Sur les bords étrangers tout à coup survenus ;
 Le cèdre jusqu'au Nord vint écraser le saule ;
 Les ours noyés, flottant sur les glaçons du pôle,
 Heurtèrent l'éléphant près du Nil endormi,
 Et le monstre, que l'eau soulevait à demi,
 S'étonna d'écraser dans sa lutte contre elle,
 Une vague où nageaient le tigre et la gazelle.
 En vain des larges flots repoussant les premiers,
 Sa trompe tournoyante arracha les palmiers ;
 Il fut roulé comme eux dans les plaines torrides,
 Regrettant ses roseaux et ses sables arides,
 Et de ses hauts bambous le lit flexible et vert,
 Et jusqu'au vent de flamme exilé du désert.

Dans l'effroi général de toute créature,
 La plus féroce même oubliait sa nature ;
 Les animaux n'osaient ni ramper ni courir :
 Chacun d'eux résigné se coucha pour mourir.
 En vain fuyant aux Cieux l'eau sur ses rocs venue,
 L'aigle tomba des airs, repoussé par la nue.
 Le péril confondit tous les êtres tremblants.
 L'homme seul se livrait à des projets sanglants.
 Quelques rares vaisseaux qui se faisaient la guerre,
 Se disputaient longtemps les restes de la Terre ;
 Mais, pendant leurs combats, les flots non ralentis
 Effaçaient à leurs yeux ces restes engloutis.
 Alors un ennemi plus terrible que l'onde
 Vint achever partout la défaite du Monde ;

La faim de tous les cœurs chassa les passions :
 Les malheureux, vivants après leurs nations,
 N'avaient qu'une pensée, effroyable torture,
 L'approche de la mort, la mort sans sépulture.
 On vit sur un esquif, de mers en mers jeté,
 L'œil affamé du fort sur le faible arrêté ;
 Des femmes, à grands cris, insultant la nature,
 Y réclamaient du sort leur humaine pâture ;
 L'athée, épouvanté de voir Dieu triomphant,
 Puisait un jour de vie aux veines d'un enfant ;
 Des derniers réprouvés telle fut l'agonie.
 L'amour survivait seul à la bonté bannie ;
 Ceux qu'unissaient entre eux des serments mutuels,
 Et que persécutait la haine des mortels,
 S'offraient ensemble à l'onde avec un front tranquille,
 Et contre leurs douleurs trouvaient un même asile.

* *

Mais sur le mont Arar, encor loin du trépas,
 Pour sauver ses enfants l'Ange ne venait pas ;
 En vain le cherchaient-ils : les vents et les orages
 N'apportaient sur leurs fronts que de sombres nuages.

* *

Cependant sous les flots montés également
 Tout avait par degrés disparu lentement :
 Les cités n'étaient plus, rien ne vivait, et l'onde
 Ne donnait qu'un aspect à la face du monde.
 Seulement quelquefois sur l'élément profond
 Un palais englouti montrait l'or de son front ;
 Quelques dômes, pareils à de magiques îles,
 Restaient pour attester la splendeur de leurs villes,
 Là parurent encore un moment deux mortels :
 L'un la honte d'un trône, et l'autre des autels ;

L'un se tenant au bras de sa propre statue,
 L'autre au temple élevé d'une idole abattue.
 Tous deux jusqu'à la mort s'accusèrent en vain
 De l'avoir attirée avec le flot divin.
 Plus loin, et contemplant la solitude humide,
 Mourait un autre roi, seul sur sa pyramide.
 Dans l'immense tombeau, s'était d'abord sauvé
 Tout son peuple ouvrier qui l'avait élevé ;
 Mais la mer implacable, en fouillant dans les tombes,
 Avait tout arraché du fond des catacombes :
 Les mourants et leurs Dieux, les spectres immortels,
 Et la race embaumée, et le sphinx des autels ;
 Et ce roi fut jeté sur les sombres momies
 Qui dans leurs lits flottants se heurtaient endormies.
 Expirant, il gémit de voir à son côté
 Passer ses demi-Dieux sans immortalité,
 Dérobés à la mort, mais reconquis par elle
 Sous les palais profonds de leur tombe éternelle ;
 Il eut le temps encor de penser une fois
 Que nul ne saurait plus le nom de tant de rois,
 Qu'un seul jour désormais comprendrait leur histoire,
 Car la postérité mourait avec leur gloire.

* *

L'arche de Dieu passa comme un palais errant.
 Le voyant assiégé par les flots du courant,
 Le dernier des enfants de la famille élue
 Lui tendit en secret sa main irrésolue,
 Mais d'un dernier effort : « Va-t'en, lui cria-t-il,
 De ton lâche salut je refuse l'exil ;
 Va, sur quelques rochers qu'aura dédaignés l'onde,
 Construire tes cités sur le tombeau du monde ;
 Mon peuple mort est là, sous la mer je suis roi.
 Moins coupables que ceux qui descendront de toi,

Pour étonner tes fils sous ces plaines humides,
 Mes géants (1) glorieux laissent les pyramides ;
 Et sur le haut des monts leurs vastes ossements,
 De ces rivaux du Ciel terribles monuments,
 Trouvés dans les débris de la terre inondée,
 Viendront humilier ta race dégradée. »
 Il disait, s'essayant par le geste et la voix
 A l'air impérieux des hommes qui sont rois,
 Quand, roulé sur la pierre et touché par la foudre,
 Sur sa tombe, immobile il fut réduit en poudre.

*
 * *

Mais sur le mont Arar l'Ange ne venait pas ;
 L'eau faisait sur les rocs de gigantesques pas,
 Et ses flots rugissants vers le mont solitaire
 Apportaient avec eux tous les bruits du tonnerre.

*
 * *

Enfin le fléau lent qui frappait les humains
 Couvrit le dernier point des œuvres de leurs mains ;
 Les montagnes, bientôt par l'onde escaladées,
 Cachèrent dans son sein leurs têtes inondées.
 Le volcan s'éteignit, et le feu périssant
 Voulut en vain y rendre un combat impuissant ;
 A l'élément vainqueur il céda le cratère,
 Et sortit en fumant des veines de la Terre.

III

Rien ne se voyait plus, pas même des débris ;
 L'univers écrasé ne jetait plus ses cris.

(1) « Or, il y avait des géants sur la terre. Car depuis que les fils de Dieu eurent épousé les filles des hommes, il en sortit des enfants fumeux et puissants dans le siècle. »

(Genèse. ch. IV, v. 4.).

Quand la mer eut des monts chassé tous les nuages,
 On vit se disperser l'épaisseur des orages ;
 Et les rayons du jour, dévoilant leur trésor,
 Lançaient jusqu'à la mer des jets d'opale et d'or ;
 La vague était paisible, et molle et cadencée,
 En berceaux de cristal mollement balancée ;
 Les vents, sans résistance, étaient silencieux ;
 La foudre, sans échos, expirait dans les cieux ;
 Les cieux devenaient purs, et, réfléchis dans l'onde,
 Teignaient d'un azur clair l'immensité profonde.

*
 * *

Tout s'était englouti sous les flots triomphants,
 Déplorable spectacle ! excepté deux enfants.
 Sur le sommet d'Arar tous deux étaient encore,
 Mais par l'onde et les vents battus depuis l'aurore,
 Sous les lambeaux mouillés des tuniques de lin,
 La vierge était tombée aux bras de l'orphelin ;
 Et lui, gardant toujours sa tête évanouie,
 Mêlait ses pleurs sur elle aux gouttes de la pluie.
 Cependant, lorsque enfin le soleil renaissant
 Fit tomber un rayon sur son front innocent,
 Par la beauté du jour un moment abusée,
 Comme un lis abattu, secouant la rosée,
 Elle entr'ouvrit les yeux et dit : « Emmanuel !
 Avons-nous obtenu la clémence du Ciel ?
 J'aperçois dans l'azur la colombe qui passe,
 Elle porte un rameau ; Dieu nous a-t-il fait grâce ?
 — La colombe est passée et ne vient pas à nous.
 — Emmanuel, la mer a touché mes genoux.
 — Dieu nous attend ailleurs à l'abri des tempêtes.
 — Vois-tu l'eau sur nos pieds ? — Vois le ciel sur nos têtes.
 — Ton père ne vient pas ; nous serons donc punis ?
 — Sans doute après la mort nous serons réunis.

- Venez, Ange du ciel, et prêtez-lui vos ailes !
— Recevez-la, mon père, aux voûtes éternelles ! »

* *

Ce fut le dernier cri du dernier des humains.
Longtemps, sur l'eau croissante élevant ses deux mains,
Il soutenait Sara par les flots poursuivie ;
Mais, quand il eut perdu sa force avec la vie,
Par le ciel et la mer le monde fut rempli,
Et l'arc-en-ciel brilla, tout étant accompli.

Ecrit à Oloron, dans les Pyrénées, en 1823.

LIVRE ANTIQUE

ANTIQUITÉ BIBLIQUE

LA FILLE DE JEPHTÉ

POÈME

« Et de là vient la coutume qui
s'est toujours observée depuis en
Israël.

« Que toutes les filles d'Israël
s'assemblent une fois l'année, pour
pleurer la fille de Jephthé de Galaad
pendant quatre jours. »

Juges, ch. xi, v. 39 et 40.

Voilà ce qu'ont chanté les filles d'Israël,
Et leurs pleurs ont coulé sur l'herbe du Carmel :

— Jephthé de Galaad a ravagé trois villes ;
Abel ! la flamme a lui sur tes vignes fertiles !
Aroër sous la cendre éteignit ses chansons,
Et Mennith s'est assise en pleurant ses moissons !

Tous les guerriers d'Ammon sont détruits, et leur terre
Du Seigneur notre Dieu reste la tributaire.
Israël est vainqueur, et par ses cris perçants
Reconnaît du Très-Haut les secours tout-puissants.

A l'hymne universel que le désert répète
Se mêle en longs éclats le son de la trompette,
Et l'armée, en marchant vers les tours de Maspha,
Leur raconte de loin que Jephthé triompha.

Le peuple tout entier tressaille de la fête.
 — Mais le sombre vainqueur marche en baissant la tête
 Sourd à ce bruit de gloire, et seul, silencieux,
 Tout à coup il s'arrête, il a fermé ses yeux.

Il a fermé ses yeux, car au loin, de la ville,
 Les vierges, en chantant, d'un pas lent et tranquille,
 Venaient ; il entrevoit le chœur religieux,
 C'est pourquoi, plein de crainte, il a fermé ses yeux.

Il entend le concert qui s'approche et l'honore :
 La harpe harmonieuse et le tambour sonore,
 Et la lyre aux dix voix, et le Kinnor léger,
 Et les sons argentins du Nebel étranger,

Puis, de plus près, les chants, leurs paroles pieuses,
 Et les pas mesurés en des danses joyeuses,
 Et par des bruits flatteurs, les mains frappant les mains,
 Et de rameaux fleuris parfumant les chemins.

Ses genoux ont tremblé sous le poids de ses armes
 Sa paupière s'entr'ouvre à ses premières larmes :
 C'est que, parmi les voix, le père a reconnu
 La voix la plus aimée à ce chant ingénu :

— « O vierges d'Israël ! ma couronne s'apprête
 » La première à parer les cheveux de sa tête ;
 » C'est mon père, et jamais un autre enfant que moi
 » N'augmenta la famille heureuse sous sa loi. »

Et ses bras à Jephthé donnés avec tendresse,
 Suspendant à son col leur pieuse caresse :
 « Mon père, embrassez-moi ! D'où naissent vos retards ?
 » Je ne vois que vos pleurs et non pas vos regards.

» Je n'ai point oublié l'encens du sacrifice :
 » J'offrais pour vous hier la naissante génisse,

» Qui peut vous affliger ? Le Seigneur n'a-t-il pas
 » Renversé les cités au seul bruit de vos pas ? »

— « C'est vous, hélas ! c'est vous, ma fille bien-aimée ? »
 Dit le père en rouvrant sa paupière enflammée ;
 « Faut-il que ce soit vous ! ô douleur des douleurs !
 » Que vos embrassements feront couler de pleurs !

» Seigneur, vous êtes bien le Dieu de la vengeance ;
 » En échange du crime il vous faut l'innocence.
 » C'est la vapeur du sang qui plaît au Dieu jaloux !
 » Je lui dois une hostie, ô ma fille ! et c'est vous ! »

— « Moi ! » dit-elle. Et ses yeux se remplirent de larmes.
 Elle était jeune et belle, et la vie a des charmes.
 Puis elle répondit : « Oh ! si votre serment
 » Dispose de mes jours, permettez seulement

» Qu'emmenant avec moi les vierges mes compagnes,
 » J'aïlle, deux mois entiers, sur le haut des montagnes,
 » Pour la dernière fois, errante en liberté,
 » Pleurer sur ma jeunesse et ma virginité !

» Car je n'aurai jamais, de mes mains orgueilleuses,
 » Purifié mon fils sous les eaux merveilleuses ;
 » Vous n'aurez pas béni sa venue, et mes pleurs
 » Et mes chants n'auront pas endormi ses douleurs :

» Et, le jour de ma mort, nulle vierge jalouse
 » Ne viendra demander de qui je fus l'épouse,
 » Quel guerrier prend pour moi le cilice et le deuil :
 » Et seul vous pleurerez autour de mon cercueil. »

Après ces mots, l'armée assise tout entière
 Pleurait, et sur son front répandait la poussière.
 Jephthé sous un manteau tenait ses pleurs voilés ;
 Mais, parmi les sanglots, on entendit : « Allez. »

Elle inclina la tête et partit. Ses compagnes,
Comme nous la pleurons, pleuraient sur les montagnes,
Puis elle vint s'offrir au couteau paternel.
— Voilà ce qu'ont chanté les filles d'Israël.

Ecrit en 1820.

LA FEMME ADULTÈRE

POÈME

« L'adultère attend le soir et se
dit : « Aucun œil ne me verra ; »
et il se cache le visage, car la
lumière est pour lui comme la
mort. »

Job, ch. xxiv, v. 15-17.

I

« Mon lit est parfumé d'aloès et de myrrhe ;
» L'odorant cinnamome et le nard de Palmyre
» Ont chez moi de l'Égypte embaumé les tapis.
» J'ai placé sur mon front et l'or et le lapis ;
» Venez, mon bien-aimé, m'enivrer de délices
» Jusqu'à l'heure où le jour appelle aux sacrifices.
» Aujourd'hui que l'époux n'est plus dans la cité,
» Au nocturne bonheur soyez donc invité ;
» Il est allé bien loin. » — C'était ainsi, dans l'ombre,
Sur les toits aplanis et sous l'oranger sombre,
Qu'une femme parlait, et son bras abaissé
Montrait la porte étroite à l'amant empressé.
Il a franchi le seuil où le cèdre s'entr'ouvre,
Et qu'un verrou secret rapidement recouvre ;
Puis ces mots ont frappé le cyprès des lambris :
« Voilà ces yeux si purs dont mes yeux sont épris !
» Votre front est semblable aux lis de la vallée ;
» De vos lèvres toujours la rose est exhalée.

» Que votre voix est douce et douces vos amours!
 » Oh! quittez ces colliers et ces brillants atours!
 — Non; ma main veut tarir cette humide rosée
 » Que l'air sur vos cheveux a longtemps déposée :
 » C'est pour moi que ce front s'est glacé sous la nuit!
 — Mais ce cœur est brûlant, et l'amour l'a conduit.
 » Me voici devant vous, ô belle entre les belles!
 » Qu'importent les dangers? que sont les nuits cruelles
 » Quand du palmier d'amour le fruit va se cueillir,
 » Quand sous mes doigts tremblants je le sens tressaillir?
 — Oui... Mais d'où vient ce cri, puis ces pas sur la pierre?
 — « C'est un des fils d'Aaron qui sonne la prière.
 » Eh quoi! vous pâlissez! Que le feu du baiser
 » Consume nos amours qu'il peut seul apaiser,
 » Qu'il vienne remplacer cette crainte farouche,
 » Et fermer au refus la pourpre de ta bouche!... »

On n'entendit plus rien, et les feux abrégés
 Dans les lampes d'airain moururent négligés.

II

Quand le soleil levant embrasa la campagne
 Et les verts oliviers de la sainte montagne,
 A cette heure paisible où les chameaux poudreux
 Apportent du désert leur tribut aux Hébreux;
 Tandis que, de sa tente ouvrant la blanche toile,
 Le pasteur qui de l'aube a vu pâlir l'étoile
 Appelle sa famille au lever solennel,
 Et salue en ses chants le jour et l'Éternel;
 Le séducteur, content du succès de son crime,
 Fuit l'ennui des plaisirs et sa jeune victime.
 Seule, elle reste assise, et son front sans couleur
 Du remords qui s'approche a déjà la pâleur;

Elle veut retenir cette nuit, sa complice,
 Et la première aurore est son premier supplice :
 Elle vit tout ensemble et la faute et le lieu,
 S'étonna d'elle-même et douta de son Dieu.
 Elle joignit les mains, immobile et muette,
 Ses yeux toujours fixés sur la porte secrète;
 Et semblable à la mort, seulement quelques pleurs
 Montraient encor sa vie en montrant ses douleurs.
 Telle Sodome a vu cette femme imprudente
 Frappée au jour où Dieu versa la pluie ardente,
 Et, brûlant d'un seul feu deux peuples détestés,
 Éteignit leurs palais dans des flots empestés :
 Elle voulut, bravant la céleste défense,
 Voir une fois encor les lieux de son enfance,
 Ou, peut-être, écoutant un cœur ambitieux,
 Surprendre d'un regard le grand secret des cieux;
 Mais son pied tout à coup, à la fuite inhabile,
 Se fixe; elle pâlit sous un sel immobile,
 Et le juste vieillard, en marchant vers Ségor,
 N'entendit plus ses pas qu'il écoutait encor.

*
 * *

Tel est le front glacé de la Juive infidèle,
 Mais quel est cet enfant qui paraît auprès d'elle?
 Il voit des pleurs, il pleure, et, d'un geste incertain
 Demande, comme hier, le baiser du matin.
 Sur ses pieds chancelants il s'avance, et, timide,
 De sa mère ose enfin presser la joue humide.
 Qu'un baiser serait doux! elle veut l'essayer;
 Mais l'époux, dans le fils, la revient effrayer;
 Devant le lit, ces murs et ces voûtes sacrées,
 Du secret conjugal encore pénétrées,
 Où vient de retentir un amour criminel,
 Hélas! elle rougit de l'amour maternel,

Et tremble de poser, dans cette chambre austère,
 Sur une bouche pure une lèvre adultère.
 Elle voulut parler, mais les sons de sa voix,
 Sourds et demi-formés, moururent à la fois,
 Et sa parole éteinte et vaine fut suivie
 D'un soupir qui sembla le dernier de sa vie.
 Elle repousse alors son enfant étonné,
 Tant la honte a rempli son cœur désordonné!
 Elle entr'ouvre le seuil, mais là tombe abattue,
 Telle que de sa base une blanche statue.

III

Ce jour-là, des remparts, on voyait revenir
 Un voyageur parti pour la ville de Tyr.
 Sa suite et ses chevaux montraient son opulence,
 Guidés nonchalamment par le fer d'une lance,
 Fléchissaient sous leur poids, et l'onagre rayé,
 Et l'indolent chameau, par son guide effrayé,
 Et douze serviteurs, suivant l'étroite voie,
 Courbaient leurs fronts brûlés sous la pourpre et la soie;
 Et le maître disait : « Maintenant, Séphora
 Cherche dans l'horizon si l'époux reviendra;
 Elle pleure, elle dit : « Il est bien loin encore!
 » Des feux du jour pourtant le désert se colore!
 » Et du côté de Tyr je ne l'aperçois pas. »
 Mais elle va courir au-devant de mes pas;
 Et je dirai : « Tenez, livrez-vous à la joie!
 » Ces présents sont pour vous, et la pourpre et la soie,
 » Et les moelleux tapis, et l'ambre précieux,
 » Et l'acier des miroirs que souhaitaient vos yeux. »
 Voilà ce qu'il disait, et de Sion la sainte
 Traversait à grands pas la tortueuse enceinte.

IV

Tout Juda cependant, aux fêtes introduit,
 Vers le temple, en courant, se pressait à grand bruit :
 Les vieillards, les enfants, les femmes affligées,
 Dans les longs repentirs et les larmes plongées,
 Et celles que frappait un mal secret et lent,
 Et l'aveugle aux longs cris, et le boiteux tremblant,
 Et le lépreux impur, le dégoût de la terre,
 Tous, de leurs maux guéris racontant le mystère,
 Aux pieds de leur Sauveur l'adoraient prosternés.
 Lui, né dans les douleurs, roi des infortunés,
 D'une féconde main prodiguait les miracles,
 Et de sa voix sortait une source d'oracles :
 De la vie avec l'homme il partageait l'ennui,
 Venait trouver le pauvre et s'égalait à lui.
 Quelques hommes, formés à sa divine école,
 Nés simples et grossiers, mais forts de sa parole,
 Le suivaient lentement, et son front sérieux
 Portait les feux divins en bandeau glorieux.

*
*
*

Par ses cheveux épars une femme entraînée,
 Qu'entoure avec clameur la foule déchainée,
 Paraît : ses yeux brûlants au Ciel sont dirigés,
 Ses yeux, car de longs fers ses bras nus sont chargés.
 Devant le Fils de l'Homme on l'amène en tumulte,
 Puis, provoquant l'erreur et méditant l'insulte,
 Les Scribes assemblés s'avancent, et l'un d'eux :
 « Maître, dit-il, jugez de ce péché hideux ;
 » Cette femme adultère est coupable et surprise :
 » Que doit faire Israël de la loi de Moïse ? »

Et l'épouse infidèle attendait, et ses yeux
 Semblaient chercher encor quelque autre dans ces lieux ;
 Et la pierre à la main, la foule sanguinaire
 S'appelait, la montrait : « C'est la femme adultère !
 » Lapidez-la : déjà le séducteur est mort ! »
 Et la femme pleura. — Mais le juge d'abord :
 « Qu'un homme d'entre vous, dit-il, jette une pierre :
 » S'il se croit sans péché, qu'il jette la première ! »
 Il dit, et, s'écartant des mobiles Hébreux,
 Apaisés par ces mots et déjà moins nombreux,
 Son doigt mystérieux, sur l'arène légère,
 Écrivait une langue aux hommes étrangère,
 En caractères saints dans le Ciel retracés...
 Quand il se releva, tous s'étaient dispersés.

Écrit en 1819

LE BAIN

FRAGMENT D'UN POÈME DE SUZANNE

.....
 C'était près d'une source à l'ombre pure et sombre :
 Le large sycomore y répandait son ombre.
 Là, Suzanne, cachée aux cieus déjà brûlants,
 Suspend sa rêverie et ses pas indolents,
 Sur une jeune enfant que son amour protège
 S'appuie, et sa voix douce appelle le cortège
 Des filles de Juda, de Gad et de Ruben,
 Qui doivent la servir et la descendre au bain ;
 Et toutes à l'envi, rivales attentives,
 Détachent sa parure entre leurs mains actives.
 L'une ôte la tiare où brille le saphir
 Dans l'éclat arrondi de l'or poli d'Ophir ;
 Aux cheveux parfumés dérobe leurs longs voiles,
 Et la gaze brodée en tremblantes étoiles ;
 La perle, sur son front enlacée en bandeau,
 Ou pendante à l'oreille en mobile fardeau ;
 Les colliers de rubis, et, par des bandelettes,
 L'ambre au cou suspendu dans l'or des cassolettes.
 L'autre fait succéder les tapis préparés
 Aux cothurnes étroits dont ses pieds sont parés ;
 Et, puisant l'eau du bain, d'avance elle en arrose
 Leurs doigts encore empreints de santal et de rose.

Puis, tandis que Suzanne enlève lentement
 Les anneaux de ses mains, son plus cher ornement,
 Libres des nœuds dorés dont sa poitrine est ceinte,
 Dégagés des lacets, le manteau d'hyacinthe,
 Et le lin pur et blanc comme la fleur du lis,
 Jusqu'à ses chastes pieds laissent couler leurs plis.
 Qu'elle fut belle alors ! Une rougeur errante
 Anima de son front la blancheur transparente,
 Car, sous l'arbre où du jour vient s'éteindre l'ardeur,
 Un œil accoutumé blesse encor sa pudeur ;
 Mais, soutenue enfin par une esclave noire,
 Dans un cristal liquide on croirait que l'ivoire
 Se plonge, quand son corps, sous l'eau même éclairé,
 Du ruisseau pur et frais touche le fond doré.

Écrit en 1821.

ANTIQUITÉ HOMÉRIQUE

LE SOMNAMBULE

POÈME

A M. SOUMET

Auteur de *Clytemnestre* et de *Saül*.

Ὅρα δὲ πληγὰς τὰςδε, καρδίας σῖθεν,
 Εὐδουσα γὰρ φέην ὄμμασιν λαμπρύνεται
 Ἐν ἡμίρᾳδὲ μοῖρ' ἀπρόσκοπος βρότω.

Αἰσχύλος.

« Voyez, en esprit, ces blessures :
 L'esprit, quand on dort, a des yeux,
 et quand on veille, il est aveugle. »

ESCHYLE.

« Déjà, mon jeune époux ? Quoi ! l'aube paraît-elle ?
 Non ; la lumière, au fond de l'albâtre, étincelle
 Blanche et pure, et suspend son jour mystérieux ;
 La nuit règne profonde et noire dans les cieux.
 Vois, la clepsydre encor n'a pas versé trois heures ;
 Dors près de ta Néra, sous nos chastes demeures ;
 Viens, dors près de mon sein. » Mais lui, furtif et lent,
 Descend du lit d'ivoire et d'or étincelant.
 Il va, d'un pied prudent, chercher la lampe errante,
 Dont il garde les feux dans sa main transparente ;
 Son corps blanc est sans voile, il marche pas à pas,
 L'œil ouvert, immobile, et murmurant tout bas :

*
*
*

« Je la vois, la parjure !... interrompez vos fêtes,
 Aux Mânes un autel... des cyprès sur vos têtes...
 Ouvrez, ouvrez la tombe... Allons... Qui descendra ? »
 Cependant, à genoux et tremblante, Néra,

Ses blonds cheveux épars, se traîne. « — Arrête, écoute,
Arrête, ami ! les Dieux te poursuivent, sans doute ;
Au nom de la pitié, tourne tes yeux sur moi ;
Vois, c'est moi, ton épouse en larmes devant toi ;
Mais tu fuis ; par tes cris ma voix est étouffée !
Phœbé, pardonne-lui ; pardonne-lui, Morphée. »

* *

— « J'irai... je frapperai... le glaive est dans ma main ;
Tous les deux... Pollion... c'est un jeune Romain...
Il ne résiste pas, Dieux ! qu'il est faible encore !
D'un blond duvet sa joue à peine se décore,
L'amour a couronné ce luxe éblouissant...
Écartez ce manteau, je ne vois pas le sang. »

Mais elle : « O mon amant ! compagnon de ma vie !
Des foyers maternels si ton char m'a ravie
Tremblante, mais complice, et si nos vœux sacrés
Ont fait luire à l'Hymen des feux prématurés,
Par cette sainte amour nouvellement jurée,
Par l'antique Vesta, par l'immortelle Rhée
Dont j'embrasse l'autel, jamais nulle autre ardeur
De mes pieux serments n'altéra la candeur :
Non, jamais Pénélope, à l'aiguille pudique,
Plus chaste n'a vécu sous la foi domestique.
Pollion, quel est-il ? » — « Je tiens tes longs cheveux..
Je dédaigne tes pleurs et tes tardifs aveux,
Corinne, tu mourras... » — « Ce n'est pas moi ! Ma mère,
Il ne m'a point aimée ! Oh ! ta sainte colère
A comme un Dieu vengeur poursuivi nos amours !
Que n'ai-je cru ma mère, et ses prudents discours ?
Je ne détourne plus ta sacrilège épée ;
Tiens, frappe, j'ai vécu puisque tu m'as trompée...
Ah ! cruel !... mon sang coule !... Ah ! reçois mes adieux ;
Puisses-tu ne jamais t'éveiller ! » — « Justes dieux ! »

Écrit en 1819.

LA DRYADE

IDYLLE

DANS LE GOUT DE THÉOCRITE

Πρῶτον μὲν εὐχὴ προσεύω θεῶν
τὴν πρωτόματον Γαίαν...
εἶθω δὲ Νύμφας...

Αισχύλος

« Honorons d'abord la Terre, qui,
la première entre les Dieux, rendit
ici les oracles...

« J'adore aussi les Nymphes. »

ESCHYLE.

Vois-tu ce vieux tronc d'arbre aux immenses racines ?
Jadis il s'anima de paroles divines ;
Mais par les noirs hivers le chêne fut vaincu.
Et la Dryade aussi, comme l'arbre, a vécu.
(Car, tu le sais, berger, ces Déesses fragiles,
Envieuses des jeux et des danses agiles,
Sous l'écorce d'un bois où les fixa le sort,
Reçoivent avec lui la naissance et la mort).
Celle dont la présence enflamma ces bocages
Répondait aux pasteurs du sein de verts feuillages.
Et, par des bruits secrets, mélodieux et sourds,
Donnait le prix du chant ou jugeait les amours.
Bathylle aux blonds cheveux, Ménalque aux noires tresses,
Un jour lui racontaient leurs rivales tendresses.
L'un parait son front blanc de myrte et de lotus ;
L'autre, ses cheveux bruns de pampres revêtus,
Offrait à la Dryade une coupe d'argile ;
Et les roseaux chantants enchaînés par Bathylle,
Ainsi que le dieu Pan l'enseignait aux mortels,
S'agitaient, suspendus aux verdoyants autels.
J'entendis leur prière, et de leur simple histoire
Les Muses et le temps m'ont laissé la mémoire.

MÉNALQUE

O déesse propice ! écoute, écoute-moi !
 Les Faunes, les Sylvains dansent autour de toi,
 Quand Bacchus a reçu leur bruyant sacrifice ;
 Ombrage mes amours, ô Déesse propice !

BATHYLLE

Dryade du vieux chêne, écoute mes aveux !
 Les vierges, le matin, dénouant leurs cheveux,
 Quand du brûlant amour la saison est prochaine,
 T'adorent ; je t'adore, ô Dryade du chêne !

MÉNALQUE

Que Liber protecteur, père des longs festins,
 Entoure de ses dons tes champêtres destins,
 Et qu'en écharpe d'or la vigne tortueuse
 Serpente autour de toi, fraîche et voluptueuse !

BATHYLLE

Que Vénus te protège et t'épargne ses maux,
 Qu'elle anime, au printemps, tes superbes rameaux ;
 Et si de quelque amour, pour nous mystérieuse,
 Le charme te liait à quelque jeune yeuse,
 Que ses bras délicats et ses feuillages verts
 À tes bras amoureux se mêlent dans les airs !

MÉNALQUE

Ida ! j'adore Ida, la légère bacchante :
 Ses cheveux noirs, mêlés de grappes et d'acanthé,

Sur le tigre, attaché par une griffe d'or,
 Roulent abandonnés ; sa bouche rit encor
 En chantant Évoë ; sa démarche chancelle ;
 Ses pieds nus, ses genoux que la robe décèle,
 S'élançant, et son œil, de feux étincelant,
 Brille comme Phébus sous le signe brûlant.

BATHYLLE

C'est toi que je préfère, ô toi, vierge nouvelle,
 Que l'heure du matin à nos désirs révèle !
 Quand la lune au front pur, reine des nuits d'été,
 Verse au gazon bleuâtre un regard argenté,
 Elle est moins belle encor que ta paupière blonde,
 Qu'un rayon chaste et doux sous son long voile inonde.

MÉNALQUE

Si le fier léopard, que les jeunes Sylvains
 Attachent rugissant au char du Dieu des vins,
 Voit amener au loin l'inquiète tigresse
 Que les Faunes, troublés par la joyeuse ivresse,
 N'ont pas su dérober à ses regards brûlants,
 Il s'arrête, il s'agite, et de ses cris roulants
 Les bois sont ébranlés ; de sa gueule béante
 L'écume coule à flots sur une langue ardente ;
 Furieux, il bondit, il brise ses liens,
 Et le collier d'ivoire et les jougs phrygiens :
 Il part, et, dans les champs qu'écrasent ses caresses,
 Prodigue à ses amours de fougueuses tendresses.
 Ainsi, quand tu descends des cimes de nos bois,
 Ida ! lorsque j'entends ta voix, ta jeune voix,
 Annoncer par des chants la fête bacchanale,
 Je laisse les troupeaux, la bêche matinale,
 Et la vigne et la gerbe où mes jours sont liés :
 Je pars, je cours, je tombe et je brûle à tes pieds.

BATHYLLE

Quand la vive hirondelle est enfin réveillée,
 Elle sort de l'étang, encor toute mouillée,
 Et, se montrant au jour avec un cri joyeux,
 Au charme d'un beau ciel, craintive, ouvre les yeux ;
 Puis, sur le pâle saule, avec lenteur voltige,
 Interroge avec soin le bouton et la tige ;
 Et, sûre du printemps, alors, et de l'amour,
 Par des cris triomphants célèbre leur retour.
 Elle chante sa joie aux rochers, aux campagnes,
 Et, du fond des roseaux excitant ses compagnes :
 « Venez ! dit-elle ; allons ! paraîsez, il est temps !
 Car voici la chaleur, et voici le printemps. »
 Ainsi, quand je te vois, ô modeste bergère !
 Fouler à tes pieds nus la riante fougère,
 J'appelle autour de moi les pâtres nonchalants,
 A quitter le gazon, selon mes vœux, trop lents ;
 Et crie, en te suivant dans ta course rebelle :
 « Venez ! oh ! venez voir comme Glycère est belle ! »

MÉNALQUE

Un jour, jour de Bacchus, loin des jeux égaré,
 Seule je la surpris au fond du bois sacré :
 Le soleil et les vents, dans ces bocages sombres,
 Des feuilles sur ses traits faisaient flotter les ombres ;
 Lascive, elle dormait sur le thyrses brisé ;
 Une molle sueur, sur son front épuisé,
 Brillait comme la perle en gouttes transparentes,
 Et ses mains, autour d'elle, et sous le lin errantes,
 Touchant la coupe vide, et son sein tour à tour,
 Redemandaient encore et Bacchus et l'Amour.

BATHYLLE

Je vous adjure ici, Nymphes de la Sicile,
 Dont les doigts, sous des fleurs, guident l'onde docile ;
 Vous reçûtes ses dons, alors que sous nos bois,
 Rougissante, elle vint pour la première fois.
 Ses bras blancs soutenaient sur sa tête inclinée
 L'amphore, œuvre divine aux fêtes destinée,
 Qu'emplit la molle poire, et le raisin doré,
 Et la pêche au duvet de pourpre coloré ;
 Des pasteurs empressés l'attention jalouse
 L'entourait, murmurant le nom sacré d'épouse ;
 Mais en vain : nul regard ne flatta leur ardeur ;
 Elle fut toute aux Dieux et toute à la pudeur.

Ici, je vis rouler la coupe aux flancs d'argile ;
 Le chêne ému tremblait, la flûte de Bathylle
 Brilla d'un feu divin ; la Dryade, un moment
 Joyeuse, fit entendre un long frémissement,
 Doux comme les échos dont la voix incertaine
 Murmure la chanson d'une flûte lointaine.

Écrit en 1815,

SYMÉTHA

ÉLÉGIE

A PICHALD

Auteur de Léonidas et de Guillaume Tell.

« Navire aux larges flancs de guirlandes ornés,
 Aux Dieux d'ivoire, aux mâts de roses couronnés,
 Oh ! qu'Éole, du moins, soit facile à tes voiles
 Montrez vos feux amis, fraternelles étoiles !
 Jusqu'au port de Lesbos guidez le nautonier.
 Et de mes vœux pour elle exaucez le dernier :
 Je vais mourir, hélas ! Symétha s'est fiée
 Aux flots profonds ; l'Attique est par elle oubliée.
 Insensée ! elle fuit nos bords mélodieux,
 Et les bois odorants berceaux des demi-Dieux,
 Et les chœurs cadencés dans les molles prairies,
 Et, sous les marbres frais, les saintes Théories.
 Nous ne la verrons plus, au pied du Parthénon,
 Invoquer Athénée, en répétant son nom ;
 Et, d'une main timide, à nos rites fidèle,
 Ses longs cheveux dorés couronnés d'asphodèle,
 Consacrer ou le voile, ou le vase d'argent,
 Ou la pourpre attachée au fuseau diligent.
 O vierge de Lesbos ! que ton île abhorrée
 S'engloutisse dans l'onde à jamais ignorée,
 Avant que ton navire ait pu toucher ses bords !
 Qu'y vas-tu faire ? Hélas ! quel palais, quels trésors
 Te vaudront notre amour ? Vierge, qu'y vas-tu faire ?
 N'es-tu pas, Lesbienne, à Lesbos étrangère ?
 Athène a vu longtemps s'accroître ta beauté,
 Et, depuis que trois fois t'éclaira son été,

Ton front s'est élevé jusqu'au front de ta mère
 Ici, loin des chagrins de ton enfance amère,
 Les Muses t'ont souri. Les doux chants de ta voix
 Sont nés Athéniens ; c'est ici, sous nos bois,
 Que l'amour t'enseigna le joug que tu m'imposes ;
 Pour toi mon seuil joyeux s'est revêtu de roses.

« Tu pars ; et cependant m'as-tu toujours haï,
 Symétha ? Non, ton cœur quelquefois s'est trahi ;
 Car, lorsqu'un mot flatteur abordait ton oreille,
 La pudeur souriait sur ta lèvre vermeille :
 Je l'ai vu, ton sourire aussi beau que le jour ;
 Et l'heure du sourire est l'heure de l'amour.
 Mais le flot sur le flot en mugissant s'élève,
 Et voile à ma douleur le vaisseau qui t'enlève ;
 C'en est fait, et mes pieds sont déjà chez les morts ;
 Va, que Vénus du moins t'épargne les remords !
 Lie un nouvel hymen ! va, pour moi, je succombe.
 Un jour, d'un pied ingrat tu fouleras ma tombe,
 Si le destin vengeur te ramène en ces lieux
 Ornés du monument de tes cruels adieux. »

— Dans le port du Pirée, un jour fut entendue
 Cette plainte innocente, et cependant perdue ;
 Car la vierge enfantine, auprès des matelots,
 Admirait et la rame, et l'écume des flots ;
 Puis, sur la haute poupe accourue et couchée,
 Saluait, dans la mer, son image penchée,
 Et lui jetait des fleurs et des rameaux flottants,
 Et riait de leur chute et les suivait longtemps ;
 Ou, tout à coup rêveuse, écoutait le Zéphire,
 Qui, d'une aile invisible, avait ému sa lyre.

Ecrit en 1815.

LE BAIN

D'UNE DAME ROMAINE

Une Esclave d'Egypte, au teint luisant et noir,
Lu présente, à genoux, l'acier pur du miroir ;
Pour nouer ses cheveux une Vierge de Grèce
Dans le compas d'Isis unit leur double tresse ;
Sa tunique est livrée aux femmes de Milet,
Et ses pieds sont lavés dans un verre de lait.
Dans l'ovale d'un marbre aux veines purpurines
L'eau rose la reçoit ; puis les filles latines,
Sur ses bras indolents versant de doux parfums,
Voilent d'un jour trop vif les rayons importuns,
Et sous les plis épais de la robe onctueuse
La lumière descend molle et voluptueuse :
Quelques-unes, brisant des couronnes de fleurs,
D'une hâtive main dispersent leurs couleurs,
Et, les jetant en pluie aux eaux de la fontaine,
De débris embaumés couvrent leur souveraine,
Qui, de ses doigts distraits touchant la lyre d'or,
Pense au jeune Consul, et, rêveuse, s'endort.

Le 20 mai 1817.

LIVRE MODERNE

DOLORIDA

POÈME

*Yo amo mas a tu amor que a tu
vida.* (Prov. espagnol.)

J'aime mieux ton amour que ta vie.

Est-ce la Volupté qui, pour ses doux mystères,
Furtive a rallumé ces lampes solitaires?
La gaze et le cristal sont leur pâle prison.
Aux souffles purs d'un soir de l'ardente saison
S'ouvre sur le balcon la moresque fenêtre;
Une aurore imprévue à minuit semble naître,
Quand la lune apparaît, quand ses gerbes d'argent
Font pâlir les lueurs du feu rose et changeant;
Les deux clartés à l'œil offrent partout leurs pièges,
Caressent mollement le velours bleu des sièges,
La soyeuse ottomane où le livre est encor,
La pendule mobile entre deux vases d'or,
La Madone d'argent, sous deux roses cachée,
Et sur un lit d'azur une beauté couchée.

*
* *

Oh ! jamais dans Madrid un noble cavalier
Ne verra tant de grâce à plus d'art s'allier ;
Jamais pour plus d'attraits, lorsque la nuit commence,
N'a frémi la guitare et languï la romance ;
Jamais dans nulle église on ne vit plus beaux yeux
Des grains du chapelet se tourner vers les cieux ;
Sur les mille degrés du vaste amphithéâtre
On n'admira jamais plus belles mains d'albâtre
Sous la mantille noire et ses paillettes d'or,
Applaudissant, de loin, l'adroit toréador.

Mais, ô vous ! qu'en secret nulle ceillade attentive
 Dans ses rayons brillants ne chercha pour captive,
 Jeune foule d'amants, Espagnols à l'œil noir,
 Si sous la perle et l'or vous l'adoriez le soir.
 Qui de vous ne voudrait (dût la dague andalouse
 Le frapper au retour de sa pointe jalouse)
 Prosterner ses baisers sur ses pieds découverts,
 Ce col, ce sein d'albâtre, à l'air nocturne ouverts.
 Et ces longs cheveux noirs tombant sur son épaule,
 Comme tombe à ses pieds le vêtement du saule ?

* *

Dolorida n'a plus que ce voile incertain,
 Le premier que revêt le pudique matin
 Et le dernier rempart que dans sa nuit folâtre,
 L'amour ose enlever d'une main idolâtre.
 Ses bras nus à sa tête offrent un mol appui,
 Mais ses yeux sont ouverts, et bien du temps a fui
 Depuis que, sur l'émail, dans ses douze demeures,
 Ils suivent ce compas qui tourne avec les heures.
 Que fait-il donc, celui que sa douleur attend ?
 Sans doute il n'aime pas celui qu'elle aime tant.
 A peine chaque jour l'épouse délaissée
 Voit un baiser distrair sur sa lèvre empressée
 Tomber seul, sans l'amour ; son amour cependant
 S'accroît par les dédains et souffre plus ardent.

Près d'un constant époux, peut-être, ô jeune femme !
 Quelque infidèle espoir eût égaré ton âme ;
 Car l'amour d'une femme est semblable à l'enfant
 Qui, las de ses jouets, les brise triomphant,
 Foule d'un pied volage une rose immobile,
 Et suit l'insecte ailé qui fuit sa main débile.

Pourquoi Dolorida seule en ce grand palais,
 Où l'on n'entend, ce soir, ni le pied des valets,

Ni, dans la galerie et les corridors tristes,
 Les enfantines voix des vives caméristes ?

* *

Trois heures cependant ont lentement sonné ;
 La voix du temps est triste au cœur abandonné ;
 Ses coups y réveillaient la douleur de l'absence,
 Et la lampe luttait ; sa flamme sans puissance
 Décroissait inégale, et semblait un mourant
 Qui sur la vie encor jette un regard errant.
 A ses yeux fatigués tout se montre plus sombre,
 Le crucifix penché semble agiter son ombre ;
 Un grand froid la saisit ; mais les fortes douleurs
 Ignorent les sanglots, les soupirs et les pleurs.
 Elle reste immobile, et, sous un air paisible,
 Mord, d'une dent jalouse, une main insensible.

* *

Que le silence est long ! Mais on entend des pas !
 La porte s'ouvre, il entre : elle ne tremble pas !
 Elle ne tremble pas, à sa pâle figure
 Qui de quelque malheur semble traîner l'augure ;
 Elle voit sans effroi son jeune époux, si beau,
 Marcher jusqu'à son lit comme on marche au tombeau.
 Sous les plis du manteau se courbe sa faiblesse ;
 Même sa longue épée est un poids qui le blesse.
 Tombé sur ses genoux, il parle à demi-voix :

* *

« — Je viens te dire adieu ; je me meurs ; tu le vois,
 Dolorida, je meurs ! une flamme inconnue,
 Errante, est dans mon sang jusqu'au cœur parvenue.
 Mes pieds sont froids et lourds, mon œil est obscurci ;
 Je suis tombé trois fois en revenant ici.

Mais je voulais te voir ; mais, quand l'ardente fièvre
 Par des frissons brûlants a fait trembler ma lèvre,
 J'ai dit : « Je vais mourir ; que la fin de mes jours
 « Lui fasse au moins savoir qu'absent j'aimais toujours. »
 Alors je suis parti, ne demandant qu'une heure
 Et qu'un peu de soutien pour trouver ta demeure.
 Je me sens plus vivant à genoux devant toi.

— Pourquoi mourir ici, quand vous viviez sans moi ?

— O cœur inexorable ! oui, tu fus offensée !
 Mais écoute mon souffle, et sens ma main glacée ;
 Viens toucher sur mon front cette froide sueur ;
 Du trépas dans mes yeux vois la terne lueur.
 Donne, oh ! donne une main ; dis mon nom. Fais entendre
 Quelque mot consolant, s'il ne peut être tendre.
 Des jours qui m'étaient dus je n'ai pas la moitié ;
 Laisse en aller mon âme en rêvant ta pitié !
 Hélas ! devant la mort montre un peu d'indulgence !

— La mort n'est que la mort et n'est pas la vengeance.

— O Dieux ! si jeune encor ! tout son cœur endurci !
 Qu'il t'a fallu souffrir pour devenir ainsi !
 Tout mon crime est empreint au fond de ton langage,
 Faible amie, et ta force horrible est mon ouvrage.
 Mais viens, écoute-moi, viens, je mérite et veux
 Que ton âme apaisée entende mes aveux.
 Je jure, et tu le vois, en expirant, ma bouche
 Jure devant ce Christ qui domine ta couche,
 Et, si par leur faiblesse ils n'étaient pas liés,
 Je lèverais mes bras jusqu'au sang de ses pieds ;
 Je jure que jamais mon amour égaré
 N'oublia loin de toi ton image adorée ;
 L'infidélité même était pleine de toi,
 Je te voyais partout entre ma faute et moi,

Et sur un autre cœur mon cœur rêvait tes charmes,
 Plus touchants par mon crime et plus beaux par tes larmes.
 Séduit par ces plaisirs qui durent peu de temps,
 Je fus bien criminel ; mais, hélas ! j'ai vingt ans.

— T'a-t-elle vu pâlir ce soir dans tes souffrances ?

— J'ai vu son désespoir passer tes espérances.
 Oui, sois heureuse, elle a sa part de nos douleurs ;
 Quand j'ai crié ton nom, elle a versé des pleurs !
 Car je ne sais quel mal circule dans mes veines ;
 Mais je t'invoquais seule avec des plaintes vaines.
 J'ai cru d'abord mourir et n'avoir pas le temps
 D'appeler ton pardon sur mes derniers instants.
 Oh ! parle ; mon cœur fuit ; quitte ce dur langage ;
 Qu'un regard... Mais quel est ce blanchâtre breuvage
 Que tu bois à longs traits et d'un air insensé ?

— Le reste du poison qu'hier je t'ai versé. »

Ecrit en 1823, dans les Pyrénées.

LE MALHEUR

Suivi du Suicide impie,
 A travers les pâles cités,
 Le Malheur rôde, il nous épie,
 Près de nos seuils épouvantés.
 Alors il demande sa proie ;
 La jeunesse, au sein de la joie,
 L'entend, soupire et se flétrit ;
 Comme au temps où la feuille tombe,
 Le vieillard descend dans la tombe,
 Privé du feu qui le nourrit.

Où fuir ? Sur le seuil de ma porte
 Le Malheur, un jour, s'est assis ;
 Et depuis ce jour je l'emporte
 A travers mes jours obscurcis.
 Au soleil, et dans les ténèbres,
 En tous lieux ses ailes funèbres
 Me couvrent comme un noir manteau ;
 De mes douleurs ses bras avides
 M'enlacent ; et ses mains livides
 Sur mon cœur tiennent le couteau.

J'ai jeté ma vie aux délices,
 Je souris à la volupté ;
 Et les insensés, mes complices,
 Admirent ma félicité.
 Moi-même, crédule à ma joie,

J'enivre mon cœur, je me noie
 Aux torrents d'un riant orgueil ;
 Mais le Malheur devant ma face
 A passé : le rire s'efface,
 Et mon front a repris son deuil.

En vain je redemande aux fêtes
 Leurs premiers éblouissements,
 De mon cœur les molles défaites
 Et les vagues enchantements :
 Le spectre se mêle à la danse ;
 Retombant avec la cadence,
 Il tache le sol de ses pleurs,
 Et de mes yeux trompant l'attente,
 Passe sa tête dégoûtante
 Parmi les fronts ornés de fleurs.

Il me parle dans le silence,
 Et mes nuits entendent sa voix ;
 Dans les arbres il se balance
 Quand je cherche la paix des bois,
 Près de mon oreille il soupire ;
 On dirait qu'un mortel expire :
 Mon cœur se serre épouvanté.
 Vers les astres mon œil se lève,
 Mais il y voit pendre le glaive
 De l'antique fatalité.

Sur mes mains ma tête penchée
 Croit trouver l'innocent sommeil.
 Mais, hélas ! elle m'est cachée,
 Sa fleur au calice vermeil.
 Pour toujours elle m'est ravie,
 La douce absence de la vie ;
 Ce bain qui rafraîchit les jours,

Cette mort de l'âme affligée,
Chaque nuit à tous partagée,
Le sommeil m'a fui pour toujours.

« Ah ! puisqu'une éternelle veille
Brûle mes yeux toujours ouverts,
Viens, ô Gloire ! ai-je dit ; réveille
Ma sombre vie au bruit des vers.
Fais qu'au moins mon pied périssable
Laisse une empreinte sur le sable. »
La Gloire a dit : « Fils de douleur,
Où veux-tu que je te conduise ?
Tremble ; si je t'immortalise,
J'immortalise le Malheur. »

Malheur ! oh ! quel jour favorable
De ta rage sera vainqueur ?
Quelle main forte et secourable
Pourra t'arracher de mon cœur,
Et dans cette fournaise ardente,
Pour moi noblement imprudente,
N'hésitant pas à se plonger,
Osera chercher dans la flamme,
Avec force y saisir mon âme,
Et l'emporter loin du danger ?

Écrit en 1820.

LA PRISON

POÈME

XVII^e SIÈCLE

« Oh ! ne vous jouez plus d'un vieillard et d'un prêtre !
» Étranger dans ces lieux, comment les reconnaître ?
» Depuis une heure au moins, cet importun bandeau
» Presse mes yeux souffrants de son épais fardeau.
» Soin stérile et cruel ! car de ces édifices
» Ils n'ont jamais tenté les sombres artifices.
» Soldats ! vous outragez le ministre et le Dieu,
» Dieu même que mes mains apportent dans ce lieu. »
Il parle ; mais en vain sa crainte les prononce :
Ces mots et d'autres cris se taisent sans réponse.
On l'entraîne toujours en des détours savants.
Tantôt crie à ses pieds le bois des ponts mouvants,
Tantôt sa voix s'éteint à de courts intervalles,
Tantôt fait retentir l'écho des vastes salles ;
Dans l'escalier tournant on dirige ses pas ;
Il monte à la prison que lui seul ne voit pas,
Et, les bras étendus, le vieux prêtre timide
Tâte les murs épais du corridor humide.
On s'arrête ; il entend le bruit des pas mourir,
Sous de bruyantes clés des gonds de fer s'ouvrir ;
Il descend trois degrés sur la pierre glissante,
Et, privé du secours de sa vue impuissante,
La chaleur l'avertit qu'on éclaire ces lieux ;

Enfin, de leur bandeau l'on délivre ses yeux.
 Dans un étroit cachot dont les torches funèbres
 Ont peine à dissiper les épaisses ténèbres,
 Un vieillard expirant attendait ses secours :
 Du moins ce fut ainsi qu'en un brusque discours
 Ses sombres conducteurs le lui firent entendre.
 Un instant, en silence, on le pria d'attendre.
 « Mon prince, dit quelqu'un, le saint homme est venu.
 — Eh ! que m'importe, à moi ! » soupira l'inconnu.
 Cependant, vers le lit que deux lourdes tentures
 Voilent du luxe ancien de leurs pâles peintures,
 Le prêtre s'avança lentement, et, sans voir
 Le malade caché, se mit à son devoir.

LE PRÊTRE

Écoutez-moi, mon fils.

LE MOURANT

Hélas ! malgré ma haine,
 J'écoute votre voix, c'est une voix humaine.
 J'étais né pour l'entendre et je ne sais pourquoi
 Ceux qui m'ont fait du mal ont tant d'attrait pour moi.
 Jamais je ne connus cette rare parole
 Qu'on appelle amitié, qui, dit-on, vous console ;
 Et les chants maternels qui charment vos berceaux
 N'ont jamais résonné sous mes tristes arceaux ;
 Et pourtant, lorsqu'un mot arriva moins sévère,
 Il ne fut pas perdu pour mon cœur solitaire.
 Mais, puisque vous m'aimez, ô vieillard inconnu,
 Pourquoi jusqu'à ce jour n'êtes-vous pas venu ?

LE PRÊTRE

O, qui que vous soyez ! vous que tant de mystère,
 Avant le temps prescrit, sépara de la terre,
 Vous n'aurez plus de fers dans l'asile des morts :
 Si vous avez failli, rappelez les remords,

Versez-les dans le sein du Dieu qui vous écoute ;
 Ma main du repentir vous montrera la route.
 Entrevoiez le Ciel par vos maux acheté :
 Je suis prêtre, et vous porte ici la liberté.
 De la confession j'accomplis l'œuvre sainte ;
 Le tribunal divin siège dans cette enceinte.
 Répondez, le pardon déjà vous est offert ;
 Dieu même...

LE MOURANT

Il est un Dieu ? J'ai pourtant bien souffert !

LE PRÊTRE

Vous avez moins souffert qu'il ne l'a fait lui-même.
 Votre dernier soupir sera-t-il un blasphème ?
 Et quel droit avez-vous de plaindre vos malheurs,
 Lorsque le sang du Christ tomba dans les douleurs ?
 O mon fils, c'est pour nous, tout ingrats que nous sommes,
 Qu'il a daigné descendre aux misères des hommes ;
 A la vie, en son nom, dites un mâle adieu.

LE MOURANT

J'étais peut-être Roi.

LE PRÊTRE

Le sauveur était Dieu ;
 Mais, sans nous élever jusqu'à ce divin Maître,
 Si j'osais, après lui, nommer encor le prêtre,
 Je vous dirais : Et moi, pour combattre l'enfer,
 J'ai resserré mon sein dans un corset de fer ;
 Mon corps a revêtu l'inflexible cilice,
 Où chacun de mes pas trouve un nouveau supplice,

Au cloître est un pavé que, durant quarante ans,
 Ont usé chaque jour mes genoux pénitents,
 Et c'est encor trop peu que de tant de souffrance
 Pour acheter du Ciel l'ineffable espérance.
 Au creuset douloureux il faut être épuré
 Pour conquérir son rang dans le séjour sacré.
 Le temps nous presse ; au nom de nos douleurs passées,
 Dites-moi vos erreurs pour les voir effacées ;
 Et devant cette croix où Dieu monta pour nous,
 Souhaitez avec moi de tomber à genoux.
 — Sur le front du vieux moine, une rougeur légère
 Fit renaître une ardeur à son âge étrangère ;
 Les pleurs qu'il retenait coulèrent un moment ;
 Au chevet du captif il tomba pesamment ;
 Et ses mains présentaient le crucifix d'ébène,
 Et tremblaient en l'offrant, et le tenaient à peine.
 Pour le cœur du Chrétien demandant des remords,
 Il murmurait tout bas la prière des morts,
 Et, sur le lit, sa tête, avec douleur penchée,
 Cherchait du prisonnier la figure cachée.
 Un flambeau la révèle entière : ce n'est pas
 Un front décoloré par un prochain trépas,
 Ce n'est pas l'agonie et son dernier ravage ;
 Ce qu'il voit est sans traits, et sans vie, et sans âge :
 Un fantôme immobile à ses yeux est offert,
 Et les feux ont relui sur un masque de fer...

* *

Plein d'horreur à l'aspect de ce sombre mystère,
 Le prêtre se souvient que, dans le monastère,
 Une fois, en tremblant, on se parla tout bas
 D'un prisonnier d'État que l'on ne nommait pas ;
 Qu'on racontait de lui des choses merveilleuses,
 De berceau dérobé, de craintes orgueilleuses,

De royale naissance, et de droits arrachés,
 Et de ses jours captifs sous un masque cachés.
 Quelques pères disaient qu'à sa descente en France,
 De secouer ses fers il conçut l'espérance ;
 Qu'aux geôliers un instant il s'était dérobé,
 Et, quoique entre leurs mains aisément retombé,
 L'on avait vu ses traits ; et qu'une Provençale,
 Arrivée au couvent de Saint-François de Sale
 Pour y prendre le voile, avait dit, en pleurant,
 Qu'elle prenait la Vierge et son Fils pour garant
 Que le Masque de fer avait vécu sans crime,
 Et que son jugement était illégitime ;
 Qu'il tenait des discours pleins de grâce et de foi,
 Qu'il était jeune et beau, qu'il ressemblait au Roi,
 Qu'il avait dans la voix une douceur étrange,
 Et que c'était un prince ou que c'était un ange.
 Il se souvint encor qu'un vieux Bénédictin,
 S'étant acheminé vers la tour, un matin,
 Pour rendre un vase d'or tombé sur son passage,
 N'était pas revenu de ce triste voyage ;
 Sur quoi, l'abbé du lieu pour toujours défendit
 Les entretiens touchant le prisonnier maudit :
 « Nul ne devait sonder la récente aventure ;
 « Le Ciel avait puni la coupable lecture
 « Des mystères gravés sur ce vase indiscret. »
 Le temps fit oublier ce dangereux secret.

* * *

Le prêtre regardait le malheureux célèbre ;
 Mais ce cachot tout plein d'un appareil funèbre,
 Et cette mort voilée, et ces longs cheveux blancs,
 Nés captifs et jetés sur des membres tremblants,
 L'arrêtèrent longtemps en un sombre silence.
 Il va parler enfin ; mais, tandis qu'il balance,
 L'agonisant du lit se soulève et lui dit :
 « Vieillard, vous abaissez votre front interdit ;

Je n'entends plus le bruit de vos conseils frivoles ;
 L'aspect de mon malheur arrête vos paroles.
 Oui, regardez-moi bien, et puis dites après
 Qu'un Dieu de l'innocent défend les intérêts ;
 Des péchés tant proscrits, où toujours l'on succombe,
 Aucun n'a séparé mon berceau de ma tombe ;
 Seul, toujours seul, par l'âge et la douleur vaincu,
 Je meurs tout chargé d'ans, et je n'ai pas vécu.
 Du récit de mes maux vous êtes bien avide :
 Pourquoi venir fouiller dans ma mémoire vide,
 Où, stérile de jours, le temps dort effacé ?
 Je n'eus point d'avenir et n'ai point de passé ;
 J'ai tenté d'en avoir ; dans mes longues journées,
 Je traçais sur les murs mes lugubres années ;
 Mais je ne pus les suivre en leur douloureux cours,
 Les murs étaient remplis, et je vivais toujours.
 Tout me devint alors obscurité profonde ;
 Je n'étais rien pour lui, qu'était pour moi le monde ?
 Que m'importaient des temps où je ne comptais pas ?
 L'heure que j'invoquais, c'est l'heure du trépas.
 Écoutez, écoutez : quand je tiendrais la vie
 De l'homme qui toujours tint la mienne asservie,
 L'hésiterais, je crois, à le frapper des maux
 Qui rongèrent mes jours, brûlèrent mon repos ;
 Quand le règne inconnu d'une impuissante ivresse
 Saisit mon cœur oisif d'une vague tendresse,
 J'appelais le bonheur, et ces êtres amis
 Qu'à mon âge brûlant un songe avait promis.
 Mes larmes ont rouillé mon masque de torture ;
 J'arrosais de mes pleurs ma noire nourriture ;
 Je déchirais mon sein par mes gémissements ;
 L'effrayais mes géoliers de mes longs hurlements ;
 Des nuits, par mes soupirs, je mesurais l'espace ;
 Aux hiboux des créneaux je disputais leur place,
 Et, pendant aux barreaux où s'arrêtaient mes pas,
 Je vivais hors des murs d'où je ne sortais pas, »

Ici tomba sa voix. Comme après le tonnerre
 De tristes sons encore épouvantent la terre,
 Et, dans l'ancre sauvage où l'effroi l'a placé,
 Retiennent en grondant le voyageur glacé,
 Longtemps on entendit ses larmes retenues
 Suivre encore une fois des routes bien connues ;
 Les sanglots murmuraient dans ce cœur expirant.
 Le vieux prêtre toujours priait en soupirant,
 Lorsqu'un des noirs géoliers se pencha pour lui dire
 Qu'il fallait se hâter, qu'il craignait le délire.
 Un nouveau zèle alors ralluma ses discours.
 « O mon fils ! criait-il, votre vie eut son cours ;
 » Heureux, trois fois heureux, celui que Dieu corrige !
 » Gardons de repousser les peines qu'il inflige :
 » Voici l'heure où vos maux vous seront précieux,
 » Il vous a préparé lui-même pour les cieus.
 » Oubliez votre corps, ne pensez qu'à votre âme ;
 » Dieu lui-même l'a dit : « L'homme né de la femme
 » Ne vit que peu de temps, et c'est dans les douleurs (1). »
 » Ce monde n'est que vide et ne vaut pas des pleurs.
 Qu'aisément de ses biens notre âme est assouvie !
 » Me voilà, comme vous, au bout de cette vie :
 » J'ai passé bien des jours, et ma mémoire en deuil
 » De leur peu de bonheur n'est plus que le cercueil.
 » C'est à moi d'envier votre longue souffrance,
 » Qui d'un monde plus beau vous donne l'espérance ;
 » Les anges à vos pas ouvriront le saint lieu :
 » Pourvu que vous disiez un mot à votre Dieu,
 » Il sera satisfait. » Ainsi, dans sa parole,
 Mélant les saints propos du livre qui console,
 Le vieux prêtre engageait le mourant à prier,
 Mais en vain : tout à coup on l'entendit crier,
 D'une voix qu'animait la fièvre du délire,
 Ces rêves du passé : « Mais enfin je respire !

(1) Job ch. XIV, v. 1.

O bords de la Provence ! ô lointain horizon !
 Sable jaune où des eaux murmure le doux son !
 Ma prison s'est ouverte. Oh ! que la mer est grande !
 Est-il vrai qu'un vaisseau jusque là-bas se rende ?
 Dieu ! qu'on doit être heureux parmi les matelots !
 Que je voudrais nager dans la fraîcheur des flots !
 La terre vient, nos pieds à marcher se disposent,
 Sur nos mâts arrêtés les voiles se reposent.
 Ah ! j'ai fui les soldats ; en vain ils m'ont cherché ;
 Je suis libre, je cours, le masque est arraché ;
 De l'air dans mes cheveux j'ai senti le passage,
 Et le soleil un jour éclaira mon visage.
 — « Oh ! pourquoi fuyez-vous ? restez sur vos gazons,
 Vierges ! continuez vos pas et vos chansons ;
 Pourquoi vous retirer aux cabanes prochaines ?
 Le monde autant que moi déteste donc les chaînes ?
 Une seule s'arrête et m'attend sans terreur :
 Quoi ! du Masque de fer elle n'a pas horreur !
 Non, j'ai vu la pitié sur ses lèvres si belles,
 Et de ses yeux en pleurs les douces étincelles.
 Soldats ! que voulez-vous ? quel lugubre appareil !
 J'ai mes droits à l'amour et ma part au soleil ;
 Laissez-nous fuir ensemble. Oh ! voyez-la ! c'est elle
 Avec qui je veux vivre, elle est là qui m'appelle
 Je ne fais pas le mal ; allez, dites au Roi
 Qu'aucun homme jamais ne se plaindra de moi ;
 Que je serai content si, près de ma compagne,
 Je puis errer longtemps de montagne en montagne,
 Sans jamais arrêter nos loisirs voyageurs !
 Que je ne chercherai ni parents ni vengeurs ;
 Et, si l'on me demande où j'ai passé ma vie,
 Je saurai déguiser ma liberté ravie ;
 Votre crime est bien grand, mais je le cacherai.
 Ah ! laissez-moi le Ciel, je vous pardonnerai.
 Non... toujours des cachots... Je suis né votre proie...
 Mais je vois mon tombeau, je m'y couche avec joie.

Car vous ne m'aurez plus, et je n'entendrai plus
 Les verrous se fermer sur l'éternel reclus.
 Que me veut donc cet homme avec ses habits sombres ?
 Captifs morts dans ces murs, est-ce une de vos ombres ?
 Il pleure. Ah ! malheureux, est-ce ta liberté ?

LE PRÊTRE

Non, mon fils, c'est sur vous : voici l'éternité.

LE MOURANT

A moi ? je n'en veux pas ; j'y trouverais des chaînes.

LE PRÊTRE

Non, vous n'y trouverez que des faveurs prochaines.
 Un mot de repentir, un mot de votre foi,
 Le Seigneur vous pardonne.

LE MOURANT

O prêtre ! laissez-moi !

LE PRÊTRE

Dites : « Je crois en Dieu. » La mort vous est ravie.

LE MOURANT

Laissez en paix ma mort, on y laissa ma vie.

— Et d'un dernier effort l'esclave délirant
 Au mur de la prison brise son bras mourant.
 « Mon Dieu ! venez vous-même au secours de cette âme ! »
 Dit le prêtre, animé d'une pieuse flamme.
 Au fond d'un vase d'or, ses doigts saints ont cherché
 Le pain mystérieux où Dieu même est caché :

Tout se prosterné alors en un morne silence.
La clarté d'un flambeau sur le lit se balance ;
Le chevet sur deux bras s'avance supporté,
Mais en vain : le captif était en liberté.

*
**

Resté seul au cachot, durant la nuit entière,
Le vieux religieux récita la prière ;
Auprès du lit funèbre il fut toujours assis.
Quelques larmes souvent, de ses yeux obscurcis,
Interrompant sa voix, tombaient sur le saint livre ;
Et, lorsque la douleur l'empêchait de poursuivre,
Sa main jetait alors l'eau du rameau béni
Sur celui qui du Ciel peut-être était banni.
Et puis, sans se lasser, il reprenait encore,
De sa voix qui tremblait dans la prison sonore,
Le dernier chant de paix ; il disait : « O Seigneur !
» Ne brisez pas mon âme avec votre fureur ;
» Ne m'enveloppez pas dans la mort de l'impie. »
Il ajoutait aussi : « Quand le méchant m'épie,
» Me ferez-vous tomber, Seigneur, entre ses mains ?
» C'est lui qui sous mes pas a rompu vos chemins ;
» Ne me châtiez point, car mon crime est son crime.
» J'ai crié vers le Ciel du plus profond abîme.
» O mon Dieu ! tirez-moi du milieu des méchants ! »
Lorsqu'un rayon du jour eut mis fin à ses chants,
Il entendit monter vers les noires retraites,
Et des voix résonner sous les voûtes secrètes.
Un moment lui restait, il eût voulu du moins
Voir le mort qu'il pleurait sans ces cruels témoins ;
Il s'approche, en tremblant, de ce fils de mystère
Qui vivait et mourait étranger à la terre ;
Mais le Masque de fer soulevait le linceul,
Et la captivité le suivit au cercueil.

Écrit en 1821 à Vincennes (du 1^{er} au 8 avril.)

MADAME DE SOUBISE

POÈME DU XVI^e SIÈCLE.

A M. ANTONY DESCHAMPS

« Le 24 du mesme mois s'exploita
l'exécution tant souhaitée, qui deliura la chrestienté d'un nombre de pestes, au moyen desquelles le diable se faisoit fort de la destruire, attendu que deux ou trois qui en reschappèrent font encore autant de mal. Ce jour apporta merveilleux allegement et soulas à l'Eglise. »

*La vraye et entière histoire destrou-
bles, par le Frère de LAVAL.*

I

« Arquebusiers ! chargez ma coulevrine !
Les lansquenets passent ! sur leur poitrine
Je vois enfin la croix rouge, la croix
Double, et tracée avec du sang, je crois !
Il est trop tard ; le bourdon Notre-Dame
Ne m'avait donc éveillé qu'à demi ?
Nous avons bu trop longtemps, sur mon âme !
Mais nous buvions à saint Barthélemi.

II

« Donnez une épée,
Et la mieux trempée,
Et mes pistolets,
Et mes chapelets.

Déjà le jour brille
 Sur le Louvre noir ;
 On va tout savoir :
 — Dites à ma fille
 De venir tout voir. »

III

Le Baron parle ainsi par la fenêtre ;
 C'est bien sa voix qu'on ne peut méconnaître ;
 Courez, Varlets, Échansons, Écuyers,
 Suisses, Piqueux, Page, Arbalétriers !
 Voici venir madame Marie-Anne ;
 Elle descend l'escalier de la tour,
 Jusqu'aux pavés baissez la pertuisane,
 Et que chacun la salue à son tour.

IV

Une haquenée
 Elle seule amenée,
 Tant elle a d'effroi
 Du noir palefroi.
 Mais son père monte
 Le beau destrier,
 Ferme à l'étrier :
 — « N'avez-vous pas honte,
 Dit-il, de crier !

V

« Vous descendez des hauts barons, ma mie ;
 Dans ma lignée, on note d'infamie

Femme qui pleure, et ce, par la raison
 Qu'il en peut naître un lâche en ma maison.
 Levez la tête et baissez votre voile :
 Partons. Varlets, faites sonner le cor.
 Sous ce brouillard la Seine me dévoile
 Ses flots rougis.... Je veux voir plus encor.

VI

« La voyez-vous croître
 La tour du vieux cloître ?
 Et le grand mur noir
 Du royal manoir ?
 Entrons dans le Louvre.
 Vous tremblez, je croi,
 Au son du beffroi ?
 La fenêtre s'ouvre,
 Saluez le Roi. »

VII

Le vieux Baron, en signant sa poitrine,
 Va visiter la reine Catherine ;
 Sa fille reste, et dans la cour s'assied ;
 Mais sur un corps elle heurte son pied :
 — « Je vis encor, je vis encor, madame ;
 Arrêtez-vous et donnez-moi la main ;
 En me sauvant, vous sauverez mon âme ;
 Car j'entendrai la messe dès demain. »

VIII

— « Huguenot profane,
 Lui dit Marie-Anne,

Sur ton corselet
Mets mon chapelet.
Tu prieras la Vierge,
Je prierai le Roi :
Prends ce palefroi.
Surtout prends un cierge,
Et viens avec moi. »

IX

Marie ordonne à tout son équipage
De l'emporter dans le manteau d'un page,
Lui fait ôter ses baudriers trop lourds,
Jette sur lui sa cape de velours,
Attache un voile avec une relique
Sur sa blessure, et dit, sans s'émouvoir :
« Ce gentilhomme est un bon catholique,
Et dans l'église il vous le fera voir. »

X

Murs de Saint-Eustache !
Quel peuple s'attache
A vos escaliers,
A vos noirs piliers,
Traînant sur la claie
Des morts sans cercueil,
La fureur dans l'œil
Et formant la haie
De l'autel au seuil ?

XI

Dieu fasse grâce à l'année où nous sommes !
Ce sont vraiment des femmes et des hommes ;

Leur foule entonne un *Te Deum* en chœur,
Et dans le sang trempe et dévoue un cœur,
Cœur d'Amiral arraché dans la rue,
Cœur gangrené du schisme de Calvin.
On boit, on mange, on rit ; la foule accrue
Se l'offre et dit : « C'est le Pain et le Vin. »

XII

Un moine qui masque
Son front sous un casque
Lit au maître-autel
Le livre immortel ;
Il chante au pupitre,
Et sa main trois fois,
En faisant la croix,
Jette sur l'épître
Le sang de ses doigts.

XIII

« Place ! dit-il ; tenons notre promesse
D'épargner ceux qui viennent à la messe.
Place ! je vois arriver deux enfants :
Ne tuez pas encor, je le défends !
Tant qu'ils sont là, je les ai sous ma garde.
Saint Paul a dit : Le temple est fait pour tous ;
Chacun son lot, le dedans me regarde ;
Mais, une fois dehors, ils sont à vous. »

XIV

— « Je viens sans mon père,
Mais en vous j'espère
(Dit Anne deux fois,
D'une faible voix) ;
Il est chez la Reine ;

Moi, j'accours ici
Demander merci
Pour ce capitaine
Qui vous prie aussi. »

XV

Le blessé dit : « Il n'est plus temps, madame ;
Mon corps n'est pas sauvé, mais bien mon âme ;
Si vous voulez, donnez-moi votre main,
Et je mourrai catholique et romain ;
Épousez-moi, je suis duc de Soubise ;
Vous n'aurez pas à vous en repentir :
C'est pour un jour. Hélas ! dans votre église
Je suis entré, mais pour n'en plus sortir.

XVI

« Je sens fuir mon âme !
Êtes-vous ma femme ? »
— « Hélas ! dit-elle, oui, »
Se baissant vers lui.
Un mot les marie.
Ses yeux, par l'effort
D'un dernier transport,
Regardent Marie,
Puis il tombe mort.

XVII

Ce fut ainsi qu'Anne devint duchesse ;
Elle donna le fief et sa richesse
A l'ordre saint des frères de Jésus,
Et leur légua ses propres biens en sus.
Un faible corps qu'un esprit troublé ronge
Résiste peu, mais ne vit pas longtemps :
Dans le couvent des Nonnes, en Saintonge,
Elle mourut vierge et veuve à vingt ans.

Écrit à la Briche, en Beauce. Mai 1828.

LA NEIGE

POÈME

I

Qu'il est doux, qu'il est doux d'écouter des histoires,
Des histoires du temps passé,
Quand les branches d'arbre sont noires,
Quand la neige est épaisse et charge un sol glacé !

Quand seul dans un ciel pâle un peuplier s'élance,
Quand sous le manteau blanc qui vient de le cacher
L'immobile corbeau sur l'arbre se balance,
Comme la girouette au bout du long clocher !

Ils sont petits et seuls, ces deux pieds dans la neige.
Derrière les vitraux dont l'azur le protège,
Le Roi pourtant regarde et voudrait ne pas voir,
Car il craint sa colère et surtout son pouvoir.

De cheveux longs et gris son front brun s'environne,
Et porte en se ridant le fer de la couronne ;
Sur l'habit dont la pourpre a peint l'ample velours,
L'empereur a jeté la lourde peau d'un ours.

Avidement courbé, sur le sombre vitrage
Ses soupirs inquiets impriment un nuage.
Contre un marbre frappé d'un pied appesanti,
La sandale romaine a vingt fois retenti.

Est-ce vous, blanche Emma, princesse de la Gaule ?
 Quel amoureux fardeau pèse à sa jeune épaule ?
 C'est le page Éginard, qu'à ses genoux le jour
 Surprit, ne dormant pas, dans la secrète tour.

Doucement son bras droit étreint un cou d'ivoire,
 Doucement son baiser suit une tresse noire,
 Et la joue inclinée, et ce dos où les lis
 De l'hermine entourés sont plus blancs que ses plis.

Il retient dans son cœur une craintive haleine,
 Et de sa dame ainsi pense alléger la peine,
 Et gémit de son poids, et plaint ses faibles pieds
 Qui, dans ses mains, ce soir, dormiront essuyés ;

Lorsque arrêtée Emma vante sa marche sûre,
 Lève un front caressant, sourit et le rassure,
 D'un baiser mutuel implore le secours,
 Puis repart chancelante et traverse les cours.

Mais les voix des soldats résonnent sous les voûtes,
 Les hommes d'armes noirs en ont fermé les routes ;
 Éginard, échappant à ses jeunes liens,
 Descend des bras d'Emma, qui tombe dans les siens.

II

Un grand trône ombragé des drapeaux d'Allemagne
 De son dossier de pourpre entoure Charlemagne.
 Les douze pairs, debout sur ses larges degrés,
 Y font luire l'orgueil des lourds manteaux dorés.

Tous posent un bras fort sur une longue épée.
 Dans le sang des Saxons neuf fois par eux trempée ;
 Par trois vives couleurs se peint sur leurs écus
 La gothique devise autour des rois vaincus.

Sous les triples piliers des colonnes moresques,
 En cercle sont placés des soldats gigantesques,
 Dont le casque fermé, chargé de cimiers blancs,
 Laisse à peine entrevoir les yeux étincelants.

Tous deux joignent les mains, à genoux sur la pierre,
 L'un pour l'autre en leur cœur cherchant une prière,
 Les beaux enfants tremblaient, en abaissant leur front
 Tantôt pâle de crainte ou rouge de l'affront.

D'un silence glacé régnait la paix profonde.
 Bénissant en secret sa chevelure blonde,
 Avec un lent effort, sous ce voile, Éginard
 Tente vers sa maîtresse un timide regard.

Sous l'abri de ses mains Emma cache sa tête,
 Et, pleurant, elle attend l'orage qui s'apprête :
 Comme on se tait encore, elle donne à ses yeux
 A travers ses beaux doigts un jour audacieux.

L'Empereur souriait en versant une larme,
 Qu donnait à ses traits un ineffable charme ;
 Il appela Turpin, l'évêque du palais,
 Et d'une voix très douce il dit : « Bénissez-les. »

Qu'il est doux, qu'il est doux d'écouter des histoires,
 Des histoires du temps passé,
 Quand les branches d'arbre sont noires,
 Quand la neige est épaisse et charge un sol glacé !

LE COR

POÈME

I

J'aime le son du cor, le soir, au fond des bois,
Soit qu'il chante les pleurs de la biche aux abois,
Ou l'adieu du chasseur que l'écho faible accueille,
Et que le vent du nord porte de feuille en feuille.

Que de fois, seul, dans l'ombre à minuit demeuré,
J'ai souri de l'entendre et plus souvent pleuré !
Car je croyais ouïr de ces bruits prophétiques
Qui précédaient la mort des Paladins antiques.

O montagne d'azur ! ô pays adoré !
Rocs de la Frazona, cirque du Marboré,
Cascades qui tombez des neiges entraînées,
Sources, gaves, ruisseaux, torrents des Pyrénées ;

Monts gelés et fleuris, trône des deux saisons,
Dont le front est de glace et le pied de gazon !
C'est là qu'il faut s'asseoir, c'est là qu'il faut entendre
Les airs lointains d'un cor mélancolique et tendre.

Souvent un voyageur, lorsque l'air est sans bruit,
De cette voix d'airain fait retentir la nuit ;
A ses chants cadencés autour de lui se mêle
L'harmonieux grelot du jeune agneau qui bêle.

Une biche attentive, au lieu de se cacher,
Se suspend immobile au sommet du rocher,
Et la cascade unit, dans une chute immense,
Son éternelle plainte aux chants de la romance.

Ames des Chevaliers, revenez-vous encor ?
Est-ce vous qui parlez avec la voix du cor ?
Roncevaux ! Roncevaux ! dans ta sombre vallée
L'ombre du grand Roland n'est donc pas consolée !

II

Tous les preux étaient morts, mais aucun n'avait fui.
Il reste seul debout, Olivier près de lui ;
L'Afrique sur le mont l'entoure et tremble encore.
« Roland, tu vas mourir, rends-toi, criait le More ;

« Tous tes pairs sont couchés dans les eaux des torrents. »
Il rugit comme un tigre, et dit : « Si je me rends,
» Africain, ce sera lorsque les Pyrénées
» Sur l'onde avec leurs corps rouleront entraînées. »

— « Rends-toi donc, répond-il, ou meurs, car les voilà. »
Et du plus haut des monts un grand rocher roula.
Il bondit, il roula jusqu'au fond de l'abîme,
Et de ses pins, dans l'onde, il vint briser la cime.

— « Merci, cria Roland ; tu m'as fait un chemin. »
Et jusqu'au pied des monts le roulant d'une main,
Sur le roc affermi comme un géant s'élance,
Et, prête à fuir, l'armée à ce seul pas balance.

III

Tranquilles cependant, Charlemagne et ses preux
Descendaient la montagne et se parlaient entre eux.

A l'horizon déjà, par leurs eaux signalées,
De Luz et d'Argelès se montraient les vallées.

L'armée applaudissait. Le luth du troubadour
S'accordait pour chanter les saules de l'Adour ;
Le vin français coulait dans la coupe étrangère ;
Le soldat, en riant, parlait à la bergère.

Roland gardait les monts ; tous passaient sans effroi
Assis nonchalamment sur un noir palefroi
Qui marchait revêtu de housses violettes,
Turpin disait, tenant les saintes amulettes :

« Sire, on voit dans le ciel des nuages de feu :
» Suspendez votre marche : il ne faut tenter Dieu.
» Par monsieur saint Denis, certes ce sont des âmes
» Qui passent dans les airs sur ces vapeurs de flammes.

» Deux éclairs ont relui, puis deux autres encor. »
Ici l'on entendit le son lointain du cor, —
L'Empereur étonné, se jetant en arrière,
Suspend du destrier la marche aventurière.

« Entendez-vous ? dit-il. — Oui, ce sont des pasteurs
» Rappelant les troupeaux épars sur les hauteurs,
» Répondit l'archevêque, ou la voix étouffée
» Du nain vert Obéron, qui parle avec sa Fée. »

Et l'Empereur poursuit ; mais son front soucieux
Est plus sombre et plus noir que l'orage des cieux.
Il craint la trahison, et, tandis qu'il y songe,
Le cor éclate et meurt, renaît et se prolonge.

« Malheur ! c'est mon neveu ! malheur ! car, si Roland
» Appelle à son secours, ce doit être en mourant.
» Arrière, chevaliers, repassons la montagne !
» Tremble encor sous nos pieds, sol trompeur de l'Es-
pagne ! »

IV

Sur le plus haut des monts s'arrêtent les chevaux ;
L'écume les blanchit ; sous leurs pieds, Roncevaux
Des feux mourants du jour à peine se colore.
A l'horizon lointain fuit l'étendard du More.

— « Turpin, n'as-tu rien vu dans le fond du torrent ?
— « J'y vois deux chevaliers : l'un mort, l'autre expirant.
» Tous deux sont écrasés sous une roche noire ;
» Le plus fort, dans sa main, élève un cor d'ivoire,
» Son âme en s'exhalant nous appela deux fois. »

Dieu ! que le son du cor est triste au fond des bois !

Écrit à Pau, en 1825.

LE BAL

POÈME

La harpe tremble encore et la flûte soupire,
 Car la valse bondit dans son sphérique empire ;
 Des couples passagers éblouissent les yeux,
 Volent entrelacés en cercles gracieux,
 Suspendent des repos balancés en mesure,
 Aux reflets d'une glace admirent leur parure,
 Repartent ; puis, troublés par leur groupe riant,
 Dans leurs tours moins adroits se heurtent en criant.
 La danseuse, enivrée aux transports de la fête,
 Sème et foule en passant les bouquets de sa tête,
 Au bras qui la soutient se livre, et, pâlisant,
 Tourne, les yeux baissés sur un sein frémissant.

* *

Courez, jeunes beautés, formez la double danse.
 Entendez-vous l'archet du bal joyeux,
 Jeunes beautés ? Bientôt la légère cadence
 Toutes va, tout à coup, vous mêler à mes yeux.

* *

Dancez et couronnez de fleurs vos fronts d'albâtre ;
 Liez au blanc muguet l'hyacinthe bleuâtre.
 Et que vos pas moelleux, délices d'un amant,
 Sur le chêne poli glissent légèrement ;

Dancez, car dès demain vos mères exigeantes
 A vos jeunes travaux vous diront négligentes ;
 L'aiguille détestée aura fui de vos doigts,
 Ou, de la mélodie interrompant les lois,
 Sur l'instrument mobile, harmonieux ivoire,
 Vos mains auront perdu la touche blanche et noire ;
 Demain, sous l'humble habit du jour laborieux,
 Un livre, sans plaisir, fatiguera vos yeux... ;
 Ils chercheront en vain, sur la feuille indocile,
 De ses simples discours le sens clair et facile ;
 Loin du papier noirci, notre esprit égaré,
 Partant, seul et léger, vers le Bal adoré,
 Laissera de vos yeux l'indécise prunelle
 Recommencer vingt fois une page éternelle.
 Prolongez, s'il se peut, oh ! prolongez la nuit,
 Qui d'un pas diligent plus que vos pas s'enfuit !

* *

Le signal est donné, l'archet frémit encore :
 Élancez-vous, liez ces pas nouveaux
 Que l'Anglais inventa, nœuds chers à Terpsichore,
 Qui d'une molle chaîne imitent les anneaux.

* *

Dancez, un soir encore usez de votre vie :
 L'étincelante nuit d'un long jour est suivie ;
 A l'orchestre brillant le silence fatal
 Succède, et les dégoûts aux doux propos du bal.
 Ah ! reculez le jour où, surveillantes mères,
 Vous saurez du berceau les angoisses amères :
 Car, dès que de l'enfant le cri s'est élevé,
 Adieu, plaisir, long voile à demi relevé,
 Et parure éclatante, et beaux bijoux des fêtes,
 Et le soir, en passant, les riantes conquêtes
 Sous les ormes, le soir, aux heures de l'amour,
 Quand les feux suspendus ont rallumé le jour.

Mais, aux yeux maternels, les veilles inquiètes
 Ne manquèrent jamais, ni les peines muettes
 Que dédaigne l'époux, que l'enfant méconnaît,
 Et dont le souvenir dans les songes renaît.
 Ainsi, toute au berceau qui la tient asservie,
 La mère avec ses pleurs voit s'écouler sa vie.
 Rappelez les plaisirs, ils fuiront votre voix,
 Et leurs chaînes de fleurs se rompront sous vos doigts.

* *

Ensemble, à pas légers, traversez la carrière ;
 Que votre main touche une heureuse main,
 Et que vos pieds savants à leur place première
 Reviennent, balancés dans leur double chemin.

* *

Dancez : un jour, hélas ! ô reines éphémères !
 De votre jeune empire auront fui les chimères.
 Rien n'occupera plus vos cœurs désenchantés,
 Que des rêves d'amour bien vite épouvantés,
 Et le regret lointain de ces fraîches années
 Qu'un souffle a fait mourir, en moins de temps fanées
 Que la rose et l'œillet, l'honneur de votre front ;
 Et du temps indompté lorsque viendra l'affront,
 Quelles seront alors vos tardives alarmes ?
 Un teint, déjà flétri, pâlera sous les larmes,
 Les larmes à présent, doux trésors des amours,
 Les larmes, contre l'âge inutile secours :
 Car les ans maladifs, avec un doigt de glace,
 Des chagrins dans vos cœurs auront marqué la place
 La morose vieillesse... O légères beautés !
 Dansez, multipliez vos pas précipités,
 Et dans les blanches mains les mains entrelacées,
 Et les regards de feu, les guirlandes froissées,
 Et le rire éclatant, cri des joyeux loisirs,
 Et que la salle au loin tremble de vos plaisirs.

Paris, 1818.

LE TRAPPISTE (1)

POÈME

C'était une des nuits qui des feux de l'Espagne
 Par des froids bienfaisants consolent la campagne ;
 L'ombre était transparente, et le lac argenté
 Brillait à l'horizon sous un voile enchanté ;
 Une lune immobile éclairait les vallées
 Où des citronniers verts serpentent les allées ;
 Des milliers de soleils, sans offenser les yeux,
 Tels qu'une poudre d'or, semaient l'azur des cieux,
 Et les monts inclinés, verdoyante ceinture
 Qu'en cercles inégaux enchaina la nature,
 De leurs dômes en fleurs étalaient la beauté,
 Revêtus d'un manteau bleuâtre et velouté.

(1) « On a proposé au roi de profiter du temps pour quitter Madrid avec une escorte sûre ; mais l'infortuné prince n'a pu se résoudre à suivre ce conseil.

« Le bruit s'étant répandu parmi les gardes que le roi était emmené hors du palais, prisonnier des Cortés, l'ardeur de cette troupe fidèle ne pouvait plus se contenir. Elle résolut de pénétrer jusqu'au palais et de mettre le roi en liberté. Après une charge meurtrière, ils parvinrent sur la place du palais. Ils attendaient impatiemment des ordres ; nul ordre ne fut donné de l'intérieur ! Figurez-vous le palais du roi entouré de ses malheureux gardes, dix pièces de canon braquées contre les portes et les fenêtres, et dix mille personnes, tant miliciens que bandits, poussant des cris épouvantables... Ils ont combattu... Le nombre des gardes échappés (vers l'armée de la Foi) est d'environ trois cents... Le roi a paru au balcon et a salué le peuple. »

Moniteur, 15 juillet 1822.

Mais aucun n'égalait, dans sa magnificence,
 Le Mont Serrat, paré de toute sa puissance :
 Quand les nuages blancs sur son dos arrondi
 Roulaient leurs flots chassés par le vent du midi,
 Les brisant de son front, comme un nageur habile,
 Le géant semblait fuir sous ce rideau mobile ;
 Tantôt un piton noir, seul dans le firmament,
 Tel qu'un fantôme énorme, arrivait lentement ;
 Tantôt un bois riant, sur une roche agreste,
 S'éclairait, suspendu comme une île céleste.
 Puis enfin, des vapeurs délivrant ses contours,
 Comme une forteresse au milieu de ses tours,
 Sortait le pic immense : il semblait à ses plaines
 Des vents frais de la nuit partager les haleines ;
 Et l'orage indécis, murmurant à ses pieds,
 Pendait encor d'en haut sur les monts effrayés.

* * *

En spectacles pompeux la nature est féconde ;
 Mais l'homme a des pensers bien plus grands que le
 [monde.

Quelquefois tout un peuple endormi dans ses maux
 S'éveille, et, saisissant le glaive des hameaux,
 Maudissant la révolte impure et tortueuse,
 Élève tout à coup sa voix majestueuse :
 Il redemande à Dieu ses autels profanés,
 Il appelle à grands cris ses Rois emprisonnés ;
 Comme un tigre, il arrache, il emporte sa chaîne ;
 Il s'élève, il grandit, il s'étend comme un chêne,
 Et de ses mille bras il couvre en liberté
 Les sillons paternels du sol qui l'a porté.
 Ainsi, terre indocile, à ton Roi seul constante,
 Vendée, où la chaumière est encore une tente,
 Ainsi de ton Bocage aux détours meurtriers
 Sortirent en priant les paysans guerriers :

Ainsi, se relevant, l'infatigable Espagne
 Fait sortir des héros du creux de la montagne.

* * *

Sur des rochers, non loin de ces antres sacrés,
 Où Pélagé appela les Goths désespérés,
 D'où sort toujours la gloire, et qui gardent encore,
 Hélas ! les os français mêlés à ceux du More,
 Au-dessus de la nue, au-dessus des torrents,
 Viennent de s'assembler les montagnards errants.
 La pourpre de réseau dont leur front s'environne
 Forme autour des cheveux une mâle couronne,
 Et la corde légère, avec des nœuds puissants,
 S'est tressée en sandale à leurs pieds bondissants.
 Le silence est profond dans la foule attentive ;
 Car la hache pesante, avec la flamme active,
 D'un chêne que cent ans n'ont pas su protéger
 On fait pour leur prière un autel passager.

* * *

Là ce chef dont le nom sème au loin l'épouvante
 Dépose devant Dieu son oraison fervente ;
 Triomphateur sans pompe, il va d'une humble voix
 Chanter le TE DEUM sous le dôme des bois.
 Est-ce un guerrier farouche ? est-ce un pieux apôtre ?
 Sous la robe de l'un il a les traits de l'autre :
 Il est prêtre, et, pourtant, promptement irrité,
 Il est soldat aussi, mais plein d'austérité ;
 Son front est triste et pâle, et son œil intrépide :
 Son bras frappe et bénit, son langage est rapide ;
 Il passe dans la foule et ne s'y mêle pas ;
 Un pain noir et grossier compose ses repas ;
 Il parle, on obéit ; on tremble s'il commande,
 Et nul sur son destin ne tente une demande.

Le Trappiste est son nom : ce terrible inconnu,
 Sorti jadis du monde, au monde est revenu ;
 Car, soulevant l'oubli dont ces couvents funèbres
 A leurs moines muets imposent les ténèbres,
 Il reparut au jour, dans une main la croix,
 Dans l'autre, secouant, au nom des anciens Rois,
 Ce fouet dont Jésus-Christ, de son bras pacifique,
 Du haut des longs degrés du Temple magnifique,
 Renversa les vendeurs qui souillaient le saint mur,
 Dans les débris épars de leur trafic impur.
 Soit que la main de Dieu le couvre ou se retire,
 Le condamne à la gloire ou l'élève au martyre,
 S'il vit, il reviendra sans plainte et sans orgueil,
 D'un bras sanglant encore achever son cercueil,
 Et reprendre, courbé, l'agriculture austère
 Dont il s'est trop longtemps reposé dans la guerre.
 Tel un mort, évoqué par de magiques voix,
 Envoyé du sépulcre, apparaît pour les Rois,
 Marche, prédit, menacé, et retourne à sa tombe,
 Dont la pierre éternelle en gémissant retombe.

*
*
*

Parmi les montagnards, ces robustes bergers,
 Aventuriers hardis, chasseurs aux pieds légers,
 Qui rangent sous sa loi leur troupe volontaire,
 Nul n'a voulu savoir ce qu'il a voulu taire.
 Dieu l'inspire et l'envoie, il le dit : c'est assez,
 Pourvu que leurs combats leur soient toujours laissés,
 Joyeux, ils voyaient donc, sanctifiant leur gloire,
 Ce prêtre offrir à Dieu leur première victoire.
 Pour lui, couvert de l'aube et de l'étole orné,
 Devant l'autel agreste il s'était retourné.
 Déjà, soldat du Christ, près d'entrer dans la lice,
 Il remplissait son cœur des baumes du calice.
 Mais des soupirs, des bruits s'élèvent ; un grand cri
 L'interrompt ; il s'étonne, et, lui-même attendri,

Voit un jeune inconnu, dont la tête est sanglante,
 Trainant jusqu'à l'autel sa marche faible et lente,
 Montrant un fer brisé qui soutenait sa main,
 Qui défendit sa fuite et fraya son chemin.
 C'est un de ces guerriers dont la constante veille
 Fait qu'en ses palais d'or la royauté sommeille.
 Il tombe ; mais il parle, et sa tremblante voix
 S'efforce à ce discours entrecoupé trois fois :
 « Pour qui donc cet autel au milieu des ténèbres ?
 N'y chantez pas, ou bien dites des chants funèbres.
 Quel Espagnol ne sait les hymnes du trépas ?
 Les nouveaux noms des morts ne vous manqueront pas :
 J'apporte sur vos monts de sanglantes nouvelles.
 — Quoi ! le Roi n'est-il plus ? disaient les voix fidèles.
 — Pleurez ! — Il est donc mort ? — Pleurez, il est vivant ! »
 Et le jeune martyr, sur un bras se levant,
 Tel qu'un gladiateur dont la paupière errante
 Cherche le sol qui tourne, et fuit sa main mourante :
 « Nos combats sont finis, dit-il, en un seul jour ;
 Nos taureaux ont quitté le cirque, et sans retour,
 Puisque le spectateur à qui s'offrait la lutte
 N'a pas daigné lui-même applaudir à leur chute.
 Pour vous, si vous savez les secrets du devoir,
 Partez, je vais mourir avant de les savoir.
 Mais, si vous rencontrez, non loin de ces montagnes,
 Des soldats qui vont vite à travers les campagnes,
 Qui portent sous leurs bras des fusils renversés,
 Et passent en silence et leurs fronts abaissés.
 Ne les engagez pas à cesser leur retraite ;
 Ils vous refuseraient en secouant la tête :
 Car ils ont tous besoin, mon père, ainsi que moi,
 De retremper leur âme aux sources de la foi.
 Nul ne sait s'il succombe ou fidèle ou parjure,
 Et si le dévouement ne fut pas une injure.
 Vous, habitant sacré du mont silencieux,
 Instruit des saintes morts que préfèrent les Cieux,

Jugez-nous et parlez... Vous savez quelle proie
 Le peuple osa vouloir dans sa féroce joie ?
 Vous le savez, un Roi ne porte pas des fers
 Sans que leur bruit s'entende au bout de l'univers.
 Nous qui pensions encore, avant l'heure où nous sommes,
 Qu'un serment prononcé devait lier les hommes,
 Partant avec le jour, qui se levait sur nous
 Brillant, mais dont le soir n'est pas venu pour tous,
 Au palais, dont le peuple envahissait les portes,
 En silence, à grands pas, marchaient nos trois cohortes
 Quand le balcon royal à nos yeux vint s'offrir,
 Nous l'avons salué, car nous venions mourir.
 Mais, comme à notre voix il n'y paraît personne,
 Aux cris des révoltés, à leur tocsin qui sonne,
 A leur joie insultante, à leur nombre croissant,
 Nous croyons le Roi mort parce qu'il est absent ;
 Et, gémissant alors sur de fausses alarmes,
 Accusant nos retards, nous répandions des larmes.
 Mais un bruit les arrête, et, passé dans nos rangs,
 Fait presque de leur mort repentir nos mourants.
 Nous n'osons plus frapper, de peur qu'un plomb fidèle
 N'aille blesser le Roi dans la foule rebelle.
 Déjà, le fer levé, s'avancent ses amis,
 Par nos bourreaux sanglants à nous tuer admis.
 Nous recevons leurs coups longtemps avant d'y croire,
 Et notre étonnement nous ôte la victoire.
 En retirant vers vous nos rangs irrésolus,
 Nous combattons toujours, mais nous ne pleurons plus. »

*
 *

Il se tut. Il régna, de montagne en montagne,
 Un bruit sourd qui semblait un soupir de l'Espagne.
 Le Trappiste incliné mit sa main sur ses yeux.
 On ne sait s'il pleura ; car, tranquille et pieux,
 Levant son front creusé par les rides antiques,
 Sa voix grave apaisa les bataillons rustiques :

Comme au vent du midi la neige au loin se fond,
 La rumeur s'éteignit dans un calme profond.
 La lune alors plus belle écartait un nuage,
 Et du moine héroïque éclairait le visage ;
 Troublé sur ses sommets et dans sa profondeur,
 Le mont de tous ses bruits déployait la grandeur ;
 Aux mots entrecoupés du vainqueur catholique,
 Se mêlait d'un torrent la voix mélancolique,
 Le froissement léger des mélèzes touffus,
 D'un combat éloigné les coups longs et confus,
 Et des loups affamés les hurlements funèbres,
 Et le cri des vautours volant dans les ténèbres :

*
 *

« Frères, il faut mourir ; qu'importe le moment ?
 Et si de notre mort le fatal instrument
 Est cette main des Rois qui, jadis salutaire,
 Touchait pour les guérir les peuples de la terre ;
 Quand même, nous brisant sous notre propre effort,
 L'arche que nous portons nous donnerait la mort ;
 Quand même par nous seuls la couronne sauvée
 Ecraserait un jour ceux qui l'ont relevée,
 Seriez-vous étonnés, et vos fidèles bras
 Seraient-ils moins ardents à servir des ingrats ?
 Vous seriez-vous flattés qu'on trouvât sur la terre
 La palme réservée au martyr volontaire ?
 Hommes toujours déçus, j'en appelle à vous tous
 Interrogez vos cœurs, voyez autour de vous ;
 Rappelez vos liens, vos premières années,
 Et d'un juste coup d'œil sondez vos destinées.
 Amis, frères, amants, qui vous a donc appris
 Qu'un dévouement jamais dût recevoir son prix
 Beaucoup semaient le bien d'une main vigilante,
 Qui n'ont pu récolter qu'une moisson sanglante.

Si la couche est trompeuse et le foyer pervers,
 Qu'avez-vous attendu des Rois de l'univers ?
 O faiblesse mortelle, ô misère des hommes !
 Plaignons notre nature et le siècle où nous sommes :
 Gémissons en secret sur les fronts couronnés ;
 Mais servons-les pour Dieu qui nous les a donnés.
 Notre cause est sacrée, et dans les cœurs subsiste.
 En vain les Rois s'en vont : la Royauté résiste ;
 Son principe est en haut, en haut est son appui ;
 Car tout vient du Seigneur, et tout retourne à lui.
 Dieu seul est juste, enfants ; sans lui tout est mensonge,
 Sans lui le mourant dit : « La vertu n'est qu'un songe. »
 Nous allons le prier, et pour le Prince absent,
 Et pour tous les martyrs dont coule encor le sang.
 Je donne cette nuit à vos dernières larmes :
 Demain, nous chercherons, à la pointe des armes,
 Pour le Roi la couronne, et des tombeaux pour nous. »

*
 * *

AMEN ! dit l'Assemblée en tombant à genoux.

En 1822, à Courbevoie.

LA FRÉGATE LA SÉRIEUSE

OU

LA PLAINTÉ DU CAPITAINE

POÈME

I

Qu'elle était belle, ma Frégate,
 Lorsqu'elle voguait dans le vent !
 Elle avait, au soleil levant,
 Toutes les couleurs de l'agate ;
 Ses voiles luisaient le matin
 Comme des ballons de satin ;
 Sa quille mince, longue et plate,
 Portait deux bandes d'écarlate
 Sur vingt-quatre canons cachés ;
 Ses mâts, en arrière penchés,
 Paraissaient à demi couchés.
 Dix fois plus vive qu'un pirate,
 En cent jours du Havre à Surate
 Elle nous apportait souvent.
 — Qu'elle était belle, ma Frégate,
 Lorsqu'elle voguait dans le vent !

II

BREST vante son beau port et cette rade insigne
 Où peuvent manœuvrer trois cents vaisseaux de ligne ;

BOULOGNE, sa cité haute et double, et CALAIS,
 Sa citadelle assise en mer comme un palais ;
 DIEPPE a son vieux château soutenu par la dune,
 Ses baigneuses cherchant la vague au clair de lune,
 Et ses deux monts en vain par la mer insultés,
 CHERBOURG a ses fanaux de bien loin consultés,
 Et gronde en menaçant Guernsey la sentinelle
 Debout près de Jersey, presque en France ainsi qu'elle.
 LORIENT, dans sa rade au mouillage inégal,
 Reçoit la poudre d'or des noirs du Sénégal ;
 SAINT-MALO dans son port tranquillement regarde
 Mille rochers debout qui lui servent de garde ;
 LE HAVRE a pour parure ensemble et pour appui
 Notre-Dame-de-Grâce et HONFLEUR devant lui ;
 BORDEAUX, de ses longs quais parés de maisons neuves,
 Porte jusqu'à la mer ses vins sur deux grands fleuves ;
 Toute ville à MARSEILLE aurait droit d'envier
 Sa ceinture de fruits, d'orange et d'olivier ;
 D'or et de fer BAYONNE en tout temps fut prodigue ;
 Du grand Cardinal-Duc LA ROCHELLE a la digue ;
 Tous nos ports ont leur gloire ou leur luxe à nommer ;
 Mais Toulon a lancé la *Sérieuse* en mer.

LA TRAVERSÉE

III

Quand la belle *Sérieuse*
 Pour l'Égypte appareilla,
 Sa figure gracieuse
 Avant le jour s'éveilla ;
 A la lueur des étoiles
 Elle déploya ses voiles,
 Leurs cordages et leurs toiles,

Comme de larges réseaux,
 Avec ce long bruit qui tremble,
 Qui se prolonge et ressemble
 Au bruit des ailes qu'ensemble
 Ouvre une troupe d'oiseaux.

IV

Dès que l'ancre dégagée
 Revient par son câble à bord,
 La proue alors est changée,
 Selon l'aiguille et le Nord.
 La *Sérieuse* l'observe,
 Elle passe la réserve,
 Et puis marche de conserve
 Avec le grand *Orient* :
 Sa voilure toute blanche
 Comme un sein gonflé se penche ;
 Chaque mât, comme une branche
 Touche la vague en pliant.

V

Avec sa démarche leste,
 Elle glisse et prend le vent,
 Laisse à l'arrière l'*Alceste*,
 Et marche seule à l'avant.
 Par son pavillon conduite,
 L'escadre n'est à sa suite
 Que lorsque, arrêtant sa fuite,
 Elle veut l'attendre enfin :
 Mais, de bons marins pourvue,
 Aussitôt qu'elle est en vue,
 Par sa manœuvre imprévue,
 Elle part comme un dauphin.

VI

Comme un dauphin elle saute,
 Elle plonge comme lui
 Dans la mer profonde et haute,
 Où le feu Saint-Elme a lui.
 Le feu serpente avec grâce ;
 Du gouvernail qu'il embrasse
 Il marque longtemps la trace,
 Et l'on dirait un éclair
 Qui, n'ayant pu nous atteindre,
 Dans les vagues va s'éteindre,
 Mais ne cesse de les teindre
 Du prisme enflammé de l'air.

VII

Ainsi qu'une forêt sombre
 La flotte venait après,
 Et de loin s'étendait l'ombre
 De ses immenses agrès.
 En voyant le *Spartiate*,
 Le *Franklin* et sa frégate,
 Le bleu, le blanc, l'écarlate,
 De cents mâts nationaux,
 L'armée, en convoi, remise
 Comme en garde à l'*Artémise*,
 Nous nous dîmes : « C'est Venise
 Qui s'avance sur les eaux. »

VIII

Quel plaisir d'aller si vite,
 Et de voir son pavillon,

Loin des terres qu'il évite,
 Tracer un noble sillon !
 Au large on voit mieux le monde,
 Et sa tête énorme et ronde
 Qui se balance et qui gronde
 Comme éprouvant un affront,
 Parce que l'homme se joue
 De sa force, et que la proue,
 Ainsi qu'une lourde roue,
 Fend sa route sur son front.

IX

Quel plaisir ! et quel spectacle
 Que l'élément triste et froid
 Ouvert ainsi sans obstacle
 Par un bois de chêne étroit !
 Sur la plaine humide et sombre,
 La nuit, reluisaient dans l'ombre
 Des insectes en grand nombre,
 De merveilleux vermisseaux.
 Troupe brillante et frivole,
 Comme un feu follet qui vole,
 Ornant chaque banderole
 Et chaque mât des vaisseaux !

X

Et surtout la *Sérieuse*
 Était belle nuit et jour ;
 La mer, douce et curieuse,
 La portait avec amour,
 Comme un vieux lion abaisse
 Sa longue crinière épaisse,
 Et, sans l'agiter, y laisse

Se jouer le lionceau ;
Comme sur sa tête agile
Une femme tient l'argile,
Ou le jonc souple et fragile
D'un mystérieux berceau.

XI

Moi, de sa poupe hautaine
Je ne m'absentais jamais,
Car, étant son capitaine,
Comme un enfant je l'aimais :
J'aurais moins aimé peut-être
L'enfant que j'aurais vu naître :
De son cœur on n'est pas maître,
Moi, je suis un vrai marin ;
Ma naissance est un mystère ;
Sans famille, et solitaire,
Je ne connais pas la terre,
Et la vois avec chagrin.

XII

Mon banc de quart est mon trône,
J'y règne plus que les Rois ;
Sainte Barbe est ma patronne ;
Mon sceptre est mon porte-voix ;
Ma couronne est ma cocarde ;
Mes officiers sont ma garde ;
A tous les vents je hasarde
Mon peuple de matelots,
Sans que personne demande
A quel bord je veux qu'il tende,
Et pourquoi je lui commande
D'être plus fort que les flots.

XIII

Voilà toute la famille
Qu'en mon temps il me fallait ;
Ma frégate était ma fille.
« Va ! » lui disais-je. — Elle allait,
S'élançait dans la carrière,
Laissant l'écueil en arrière,
Comme un cheval sa barrière ;
Et l'on m'a dit qu'une fois
(Quand je pris terre en Sicile)
Sa marche fut moins facile :
Elle parut indocile
Aux ordres d'une autre voix.

XIV

On l'aurait crue animée !
Toute l'Égypte l'a prit,
Si blanche et si bien formée,
Pour un gracieux Esprit.
Des Français compatriote,
Lorsqu'en avant de la flotte,
Dont elle était le pilote,
Doublant une vieille tour (1),
Elle entra, sans avarie
Aux cris : « Vive la patrie ! »
Dans le port d'Alexandrie,
Qu'on appelle Abou-Madour.

(1) La tour des Arabes, près d'Alexandrie.

LE REPOS

XV

Une fois, par malheur, si vous avez pris terre,
 Peut-être qu'un de vous sur un lac solitaire,
 Aura vu, comme moi, quelque cygne endormi,
 Qui se laissait au vent balancer à demi.
 Sa tête nonchalante, en arrière appuyée,
 Se cache dans la plume au soleil essuyée :
 Son poitrail est lavé par le flot transparent,
 Comme un écueil où l'eau se joue en expirant ;
 Le duvet qu'en passant l'air dérobe à sa plume
 Autour de lui s'envole et se mêle à l'écume ;
 Une aile est son coussin, l'autre est son éventail ;
 Il dort, et de son pied le large gouvernail
 Trouble encore, en ramant, l'eau tournoyante et douce,
 Tandis que sur ses flancs se forme un lit de mousse,
 De feuilles et de joncs, et d'herbages errants
 Qu'apportent près de lui d'invisibles courants.

LE COMBAT

XVI

Ainsi près d'Aboukir reposait ma Frégate ;
 A l'ancre dans la rade, en avant des vaisseaux,
 On voyait de bien loin son corset d'écarlate
 Se mirer dans les eaux.

Ses canots l'entouraient, à leur place assignée.
 Pas une voile ouverte, on était sans dangers.
 Ses cordages semblaient des filets d'araignée,
 Tant ils étaient légers.

Nous étions tous marins. Plus de soldats timides
 Qui chancelaient à bord ainsi que des enfants ;
 Ils marchaient sur leur sol, prenant des Pyramides,
 Montant des éléphants.

Il faisait beau. — La mer, de sable environnée,
 Brillait comme un bassin d'argent entouré d'or ;
 Un vaste soleil rouge annonça la journée
 Du quinze Thermidor.

La *Sérieuse* alors s'ébranla sur sa quille :
 Quand venait un combat, c'était toujours ainsi ;
 Je le reconnus bien, et je lui dis : « Ma fille,
 Je te comprends, merci ! »

J'avais une lunette exercée aux étoiles ;
 Je la pris, et la tins ferme sur l'horizon.
 — Une, deux, trois, — je vis treize et quatorze voiles :
 Enfin, c'était Nelson.

Il courait contre nous en avant de la brise ;
 La *Sérieuse* à l'ancre, immobile, s'offrant,
 Reçut le rude abord sans en être surprise,
 Comme un roc un torrent.

Tous passèrent près d'elle en lâchant leur bordée ;
 Fièvre, elle répondit aussi quatorze fois,
 Et par tous les vaisseaux elle fut débordée,
 Mais il en resta trois.

Trois vaisseaux de haut bord — combattre une frégate !
 Est-ce l'art d'un marin ? le trait d'un amiral ?
 Un écumeur de mer, un forban, un pirate,
 N'eût pas agi si mal !

N'importe ! elle bondit, dans son repos troublée,
 Elle tourna trois fois jetant vingt-quatre éclairs,
 Et rendit tous les coups dont elle était criblée,
 Feux pour feux, fers pour fers.

Ses boulets enchaînés fauchaient des mâts énormes,
Faisaient voler le sang, la poudre et le goudron,
S'enfonçaient dans le bois, comme au cœur des grands
Le coin du bûcheron. [ormes

Un brouillard de fumée où la flamme étincelle
L'entourait ; mais le corps brûlé, noir, écharpé,
Elle tournait, roulait, et se tordait sous elle,
Comme un serpent coupé.

Le soleil s'éclipsa dans l'air plein de bitume.
Ce jour entier passa dans le feu, dans le bruit ;
Et, lorsque la nuit vint, sous cette ardente brume
On ne vit pas la nuit.

Nous étions enfermés comme dans un orage :
Des deux flottes au loin le canon s'y mêlait ;
On tirait en aveugle à travers le nuage :
Toute la mer brûlait.

Mais, quand le jour revint, chacun connut son œuvre.
Les trois vaisseaux flottaient démâtés, et si las,
Qu'ils n'avaient plus de force assez pour la manœuvre ;
Mais ma Frégate, hélas !

Elle ne voulait plus obéir à son maître :
Mutilée, impuissante, elle allait au hasard ;
Sans gouvernail, sans mât, on n'eût pu reconnaître,
La merveille de l'art !

Engloutie à demi, son large pont à peine,
S'affaissant par degrés, se montrait sur les flots ;
Et là ne restaient plus, avec moi capitaine,
Que douze matelots.

Je les fis mettre en mer à bord d'une chaloupe,
Hors de notre eau tournante et de son tourbillon ;
Et je revins tout seul me coucher sur la poupe
Au pied du pavillon.

J'aperçus des Anglais les figures livides,
Faisant pour s'approcher un inutile effort
Sur leurs vaisseaux flottants comme des tonneaux vides,
Vaincus par notre mort.

La *Sérieuse* alors semblait à l'agonie :
L'eau dans ses cavités bouillonnait sourdement ;
Elle, comme voyant sa carrière finie,
Gémit profondément.

Je me sentis pleurer, et ce fut un prodige,
Un mouvement honteux ; mais bientôt l'étouffant ;
« Nous nous sommes conduits comme il fallait, lui dis-je ;
Adieu donc, mon enfant ! »

Elle plonge d'abord sa poupe, et puis sa proue ;
Mon pavillon noyé se montrait en dessous ;
Puis elle s'enfonça, tourna comme une roue,
Et la mer vint sur nous.

XVII

Hélas ! deux mousses d'Angleterre
Me sauvèrent alors, dit-on,
Et me voici sur un ponton ; —
J'aimerais presque autant la terre !
Cependant je respire ici
L'odeur de la vague et des brises.
Vous êtes marins, Dieu merci !
Nous causons de combats, de prises,
Nous fumons, et nous prenons l'air
Qui vient aux sabords de la mer.
Votre voix m'anime et me flatte,
Aussi je vous dirai souvent :
— « Qu'elle était belle, ma frégate,
Lorsqu'elle voguait dans le vent ! »

A Dieppe, 1828.

LES AMANTS DE MONTMORENCY

ÉLEVATION

I

Étaient-ils malheureux, Esprits qui le savez !
Dans les trois derniers jours qu'ils s'étaient réservés,
Vous les vîtes partir tous deux, l'un jeune et grave,
L'autre joyeuse et jeune. Insouciant esclave,
Suspendue au bras droit de son rêveur amant,
Comme à l'autel un vase attaché mollement,
Balancée en marchant sur sa flexible épaule
Comme la harpe juive à la branche du saule ;
Riant, les yeux en l'air, et la main dans sa main,
Elle allait en comptant les arbres du chemin,
Pour cueillir une fleur demeurait en arrière,
Puis revenait à lui, courant dans la poussière,
L'arrêtait par l'habit pour l'embrasser, posait
Un œillet sur sa tête, et chantait, et jasait
Sur les passants nombreux, sur la riche vallée
Comme un large tapis à ses pieds étalée ;
Beau tapis de velours chatoyant et changeant,
Semé de clochers d'or et de maisons d'argent,
Tout pareils aux jouets qu'aux enfants on achète
Et qu'au hasard pour eux par la chambre l'on jette.
Ainsi, pour lui complaire, on avait sous ses pieds
Répandu des bijoux brillants, multipliés,

POÉSIES

131

En forme de troupeaux, de village aux toits roses
Ou bleus, d'arbres rangés, de fleurs sous l'onde écloses,
De murs blancs, de bosquets bien noirs, de lacs bien verts,
Et de chênes tordus, par la poitrine ouverts ;
Elle voyait ainsi tout préparé pour elle :
Enfant, elle jouait, en marchant, toute belle,
Toute blonde, amoureuse et fière ; et c'est ainsi
Qu'ils allèrent à pied jusqu'à Montmorency.

II

Ils passèrent deux jours d'amour et d'harmonie,
De chants et de baisers, de voix, de lèvres unies,
De regards confondus, de soupirs bienheureux,
Qui furent deux moments et deux siècles pour eux.
La nuit, on entendait leurs chants ; dans la journée,
Leur sommeil ; tant leur âme était abandonnée
Aux caprices divins du désir ! Leurs repas
Étaient rares, distraits ; ils ne les voyaient pas.
Ils allaient, ils allaient au hasard et sans heures,
Passant des champs aux bois, et des bois aux demeures,
Se regardant toujours, laissant les airs chantés
Mourir, et tout à coup restaient comme enchantés.
L'extase avait fini par éblouir leur âme,
Comme seraient nos yeux éblouis par la flamme.
Troublés, ils chancelaient, et, le troisième soir,
Ils étaient enivrés jusques à ne rien voir
Que les feux mutuels de leurs yeux. La nature
Étalait vainement sa confuse peinture
Autour du front aimé, derrière les cheveux
Que leurs yeux noirs voyaient tracés dans leurs yeux bleus.
Ils tombèrent assis sous des arbres ; peut-être...
Ils ne le savaient pas. Le soleil allait naître
Ou s'éteindre... Ils voyaient seulement que le jour
Était pâle, et l'air doux, et le monde en amour...

Un bourdonnement faible emplissait leur oreille
 D'une musique vague au bruit des mers pareille,
 Et formant des propos tendres, légers, confus,
 Que tous deux entendaient, et qu'on n'entendra plus.
 Le vent léger disait de la voix la plus douce :
 » Quand l'amour m'a troublé, je gémissais sous la mousse. »
 Les mélèzes touffus s'agitaient en disant :
 « Secouons dans les airs le parfum séduisant
 » Du soir, car le parfum est le secret langage
 » Que l'amour enflammé fait sortir du feuillage. »
 Le soleil incliné sur les monts dit encor :
 « Par mes flots de lumière et par mes gerbes d'or,
 » Je réponds en élans aux élans de votre âme ;
 » Pour exprimer l'amour mon langage est la flamme. »
 Et les fleurs exhalaient de suaves odeurs,
 Autant que les rayons de suaves ardeurs ;
 Et l'on eût dit des voix timides et flûtées
 Qui sortaient à la fois des feuilles veloutées ;
 Et, comme un seul accord d'accents harmonieux,
 Tout semblait s'élever en chœur jusques aux cieux ;
 Et ces voix s'éloignaient, en rasant les campagnes ;
 Dans les enfoncements magiques des montagnes ;
 Et la terre sous eux palpitait mollement,
 Comme le flot des mers ou le cœur d'un amant ;
 Et tout ce qui vivait, par un hymne suprême,
 Accompagnait leurs voix qui se disaient : « Je t'aime ! ».

III

Or, c'était pour mourir qu'ils étaient venus là.
 Lequel des deux enfants le premier en parla ?
 Comment dans leurs baisers vint la mort ? Quelle balle
 Traversa les deux cœurs d'une atteinte inégale
 Mais sûre ? Quels adieux leurs lèvres s'unissant
 Laissèrent s'écouler avec l'âme et le sang ?

Qui le saurait ? Heureux celui dont l'agonie
 Fut dans les bras chéris avant l'autre finie !
 Heureux si nul des deux ne s'est plaint de souffrir !
 Si nul des deux n'a dit : « *Qu'on a peine à mourir !* »
 Si nul des deux n'a fait, pour se lever et vivre,
 Quelque effort en fuyant celui qu'il devait suivre ;
 Et, reniant sa mort, par le mal égaré,
 N'a repoussé du bras l'homicide adoré ?
 Heureux l'homme surtout s'il a rendu son âme,
 Sans avoir entendu ces angoisses de femme,
 Ces longs pleurs, ces sanglots, ces cris perçants et doux
 Qu'on apaise en ses bras ou sur ses deux genoux,
 Pour un chagrin ; mais qui, si la mort les arrache,
 Font que l'on tord ses bras, qu'on blasphème, qu'on cache
 Dans ses mains son front pâle et son cœur plein de fiel,
 Et qu'on se prend du sang pour le jeter au ciel. —
 Mais qui saura leur fin ? —

Sur les pauvres murailles
 D'une auberge où depuis l'on fit leurs funérailles,
 Auberge où pour une heure ils vinrent se poser,
 Ployant l'aile à l'abri pour toujours reposer,
 Sur un vieux papier jaune, ordinaire tenture,
 Nous avons lu des vers d'une double écriture,
 Des vers de fou, sans rime et sans mesure. — Un mot
 Qui n'avait pas de suite était tout seul en haut ;
 Demande sans réponse, énigme inextricable,
 Question sur la mort. — Trois noms sur une table,
 Profondément gravés au couteau. — C'était d'eux
 Tout ce qui demeurerait... et le récit joyeux
 D'une fille au bras rouge. « Il n'avaient, disait-elle,
 Rien oublié. » La bonne eut quelque bagatelle
 Qu'elle montre en suivant leurs traces, pas à pas.
 — Et Dieu ? — Tel est le siècle, ils n'y pensèrent pas.

Écrit à Montmorency, 27 avril 1830.

PARIS

ÉLÉVATION

« Prends ma main, Voyageur, et montons sur la tour. —
Regarde tout en bas, et regarde à l'entour.
Regarde jusqu'au bout de l'horizon, regarde
Du nord au sud. Partout où ton œil se hasarde,
Qu'il s'attache avec feu, comme l'œil du serpent
Qui pompe du regard ce qu'il suit en rampant,
Tourne sur le donjon qu'un parapet prolonge,
D'où la vue à loisir sur tous les points se plonge
Et règne, du zénith, sur un monde mouvant
Comme l'éclair, l'oiseau, le nuage et le vent.
Que vois-tu dans la nuit, à nos pieds, dans l'espace,
Et partout où mon doigt tourne, passe et repasse ?

*
**

— Je vois un cercle noir si large et si profond,
» Que je n'en aperçois ni le bout ni le fond.
» Des collines, au loin, me semblent sa ceinture,
» Et pourtant je ne vois nulle part la nature,
» Mais partout la main d'homme et l'angle que sa main
» Impose à la matière en tout travail humain.
» Je vois ces angles noirs et luisants qui, dans l'ombre,
» L'un sur l'autre entassés, et sans ordre et sans nombre,
» Coupent des murs blanchis pareils à des tombeaux.
» — Je vois fumer, brûler, éclater des flambeaux,
» Brillant sur cet abîme où l'air pénètre à peine
» Comme des diamants incrustés dans l'ébène,

POÉSIES

135

» — Un fleuve y dort sans bruit, replié dans son cours,
» Comme dans un buisson la couleuvre aux cent tours.
» Des ombres de palais, de dômes et d'aiguilles,
» De tours et de donjons, de clochers, de bastilles,
» De châteaux forts, de kiosks et d'aigus minarets ;
» De formes de remparts, de jardins, de forêts,
» De spirales, d'arceaux, de parcs, de colonnades,
» D'obélisques, de ponts, de portes et d'arcades,
» Tout fourmille et grandit, se cramponne en montant,
» Se courbe, se replie, ou se creuse ou s'étend.
» — Dans un brouillard de feu je crois voir ce grand
[rêve.

» La tour où nous voilà dans le cercle s'élève.
» En le traçant jadis, c'est ici, n'est-ce pas,
» Que Dieu même a posé le centre du compas ?
» Le vertige m'enivre, et sur mes yeux il pèse.
» Vois-je une Roue ardente, ou bien une Fournaise ? »

*
**

— Oui, c'est bien une Roue ; et c'est la main de Dieu
Qui tient et fait mouvoir son invisible essieu.
Vers le but inconnu sans cesse elle s'avance.
On la nomme PARIS, le pivot de la France.
Quand la vivante Roue hésite dans ses tours,
Tout hésite et s'étonne, et recule à son cours.
Les rayons effarés disent au cercle : « Arrête. »
Il le dit à son tour aux cercles dont la crête
S'enchâsse dans la sienne et tourne sous sa loi.
L'un le redit à l'autre ; et l'impassible roi,
Paris, l'axe immortel, Paris, l'axe du monde,
Puisse ses mouvements dans sa vigueur profonde,
Les communique à tous, les imprime à chacun,
Les impose de force, et n'en reçoit aucun.
Il se meut : tout s'ébranle, et tournoie et circule ;
Le cœur du ressort bat, et pousse la bascule ;

L'aiguille tremble et court à grands pas ; le levier
 Monte et baisse en sa ligne, et n'ose dévier.
 Tous marchent leur chemin, et chacun d'eux écoute
 Le pas régulateur qui leur creuse la route.
 Il leur faut écouter et suivre ; il le faut bien :
 Car lorsqu'il arriva, dans un temps plus ancien,
 Qu'un rouage isola son mouvement diurne,
 Dans le bruit du travail demeura taciturne,
 Et brisa, par orgueil, sa chaîne et son ressort,
 Comme un bras que l'on coupe, il fut frappé de mort.
 Car Paris l'éternel de leurs efforts se joue,
 Et le moyeu divin tournerait sans la Roue ;
 Quand même tout voudrait revenir sur ses pas,
 Seul il irait ; lui seul ne s'arrêterait pas,
 Et tu verrais la force et l'union ravie
 Aux rayons qui partaient de son centre de vie.
 — C'est donc bien, Voyageur, une Roue en effet.
 Le vertige parfois est prophétique. — Il fait
 Qu'une Fournaise ardente éblouit ta paupière.
 C'est la Fournaise aussi que tu vois. — Sa lumière
 Teint de rouge les bords du ciel noir et profond ;
 C'est un feu sous un dôme obscur, large et sans fond ;
 Là, dans les nuits d'hiver et d'été, quand les heures
 Font du bruit en sonnant sur le toit des demeures,
 Parce que l'homme y dort, là veillent des Esprits,
 Grands ouvriers d'une œuvre et sans nom et sans prix.
 La nuit, leur lampe brûle, et, le jour elle fume ;
 Le jour, elle a fumé : le soir, elle s'allume,
 Et toujours et sans cesse alimente les feux
 De la Fournaise d'or que nous voyons tous deux,
 Et qui, se reflétant sur la sainte coupole,
 Est du globe endormi la céleste auréole.
 Chacun d'eux courbe un front pâle, il prie, il écrit,
 Il désespère, il pleure ; il espère, il sourit ;
 Il arrache son sein et ses cheveux, s'enfonce
 Dans l'énigme sans fin dont Dieu sait la réponse,

Et dont l'humanité, demandant son décret,
 Tous les mille ans rejette et cherche le secret.
 Chacun d'eux pousse un cri d'amour vers une idée.
 L'un (1) soutient en pleurant la croix dépossédée,
 S'assied près d'un sépulcre et seul, comme un banni,
 Il se frappe en disant : *Lamma Sabacthani* ;
 Dans son sang, dans ses pleurs, il baigne, il noie, il plonge
 La couronne d'épine et la lance et l'éponge,
 Baise le corps du Christ, le soulève, et lui dit :
 « Reparais, Roi des Juifs, ainsi qu'il est prédit :
 Viens, ressuscite encore aux yeux du seul apôtre.
 L'Église meurt : renaiss dans sa cendre et la nôtre,
 Règne, et sur les débris des schismes expiés,
 Renverse tes gardiens des lueurs de tes pieds. »
 — Rien. Le corps du Dieu ploie aux mains du dernier
 [homme.]

Prêtre pauvre et puissant pour Rome et malgré Rome,
 Le cadavre adoré de ses clous immortels
 Ne laisse plus tomber de sang pour ses autels ;
 — Rien. Il n'ouvrira pas son oreille endormie
 Aux lamentations du nouveau Jérémie,
 Et le laissera seul, mais d'une habile main,
 Retremper la tiare en l'alliage humain.
 — Liberté (2) ! crie un autre, et soudain la tristesse
 Comme un taureau le tue aux pieds de sa déesse,
 Parce qu'ayant en vain quarante ans combattu,
 Il ne peut rien construire où tout est abattu.
 N'importe ! Autour de lui des travailleurs sans nombre,
 Aveugles inquiets, cherchent à travers l'ombre
 Je ne sais quels chemins qu'ils ne connaissent pas,
 Régplant et mesurant, sans règle et sans compas,
 L'un sur l'autre semant des arbres sans racines,
 Et mettant au hasard l'ordre dans les ruines.

(1) M. l'abbé de Lamennais.

(2) Benjamin Constant.

Et, comme il est écrit que chacun porte en soi
 Le mal qui le tuera, regarde en bas, et voi.
 Derrière eux s'est groupée une famille forte (1)
 Qui les ronge et du pied pile leur œuvre morte,
 Écrase les débris qu'a faits la Liberté,
 Y roule le niveau qu'on nomme Égalité,
 Et veut les mettre en cendre, afin que pour sa tête
 L'homme n'ait d'autre abri que celui qu'elle apprête :
 Et c'est un Temple, un Temple immense, universel,
 Où l'homme n'offrira ni l'encens, ni le sel,
 Ni le sang, ni le pain, ni le vin, ni l'hostie,
 Mais son temps et sa vie en œuvre convertie,
 Mais son amour de tous, son abnégation
 De lui, de l'héritage et de la nation ;
 Seul, sans père et sans fils, soumis à la parole,
 L'union est sans but et le travail sans rôle,
 Et, selon celui-là qui parle après Jésus,
Tous seront appelés et tous seront élus.
 — Ainsi tout est osé ! Tu vois, pas de statue
 D'homme, de roi, de Dieu, qui ne soit abattue,
 Mutilée à la pierre et rayée au couteau,
 Démembrée à la hache et broyée au marteau !
 Or ou plomb, tout métal est plongé dans la braise,
 Et jeté pour refondre en l'ardente fournaise.
 Tout brûle, craque, fume et coule : tout cela
 Se tord, s'unit, se fend, tombe là, sort de là ;
 Cela siffle et murmure ou gémit ; cela crie,
 Cela chante, cela sonne, se parle et prie ;
 Cela reluit, cela flambe et glisse dans l'air,
 Éclate en pluie ardente ou serpente en éclair.
 Œuvre, ouvriers, tout brûle ; au feu tout se féconde :
 Salamandres partout ! — Enfer ! Éden du monde !
 Paris ! principe et fin ! Paris ! ombre et flambeau !
 — Je ne sais si c'est mal, tout cela ; mais c'est beau !

(1) L'école Saint-Simonienne.

Mais c'est grand ! mais on sent jusqu'au fond de son âme
 Qu'un monde tout nouveau se forge à cette flamme.
 Ou soleil, ou comète, on sent bien qu'il sera ;
 Qu'il brûle ou qu'il éclaire, on sent qu'il tournera,
 Qu'il surgira brillant à travers la fumée,
 Qu'il vêtira pour tous quelque forme animée,
 Symbolique, imprévue et pure, on ne sait quoi,
 Qui sera pour chacun le signe d'une foi,
 Couvrira, devant Dieu, la terre comme un voile,
 Ou de son avenir sera comme l'étoile,
 Et, dans des flots d'amour et d'union, enfin
 Guidera la famille humaine vers sa fin ;
 Mais que peut-être aussi, brûlant, pareil au glaive
 Dont le feu dessécha les pleurs dans les yeux d'Eve,
 Il ira labourant le globe comme un champ,
 Et semant la douleur du levant au couchant :
 Rasant l'œuvre de l'homme et des temps comme l'herbe
 Dont un vaste incendie emporte chaque gerbe,
 En laissant le désert, qui suit son large cours
 Comme un géant vainqueur, s'étendre pour toujours.
 Peut-être que, partout où se verra sa flamme,
 Dans tout corps s'éteindra le cœur, dans tout cœur l'âme,
 Que rois et nations, se jetant à genoux,
 Aux rochers ébranlés crieront : « Écrasez-nous !
 » Car voilà que Paris encore nous envoie
 » Une perdition qui brise notre voie ! »
 — Que fais-tu donc, Paris, dans ton ardent foyer ?
 Que jetteras-tu donc dans ton moule d'acier ?
 Ton ouvrage est sans forme, et se pétrit encore
 Sous la main ouvrière et le marteau sonore ;
 Il s'étend, se resserre, et s'engloutit souvent
 Dans le jeu des ressorts et du travail savant,
 Et voilà que déjà l'impatient esclave
 Se meut dans la Fournaise, et sous les flots de lave,
 Il nous montre une tête énorme, et des regards
 Portant l'ombre et le jour dans leurs rayons hagards,

*
**

Je cessai de parler, car, dans le grand silence,
Le sourd mugissement du centre de la France
Monta jusqu'à la tour où nous étions placés,
Apporté par le vent des nuages glacés.

— Comme l'illusion de la raison se joue !
Je crus sentir mes pieds tourner avec la roue,
Et le feu du brasier qui montait vers les cieux
M'éblouit tellement que je fermai les yeux.

*
**

— « Ah ! dit le Voyageur, la hauteur où nous sommes
» De corps et d'âme est trop pour la force des hommes.
» La tête a ses faux pas comme le pied les siens ;
» Vous m'avez soutenu, c'est moi qui vous soutiens,
» Et je chancelle encor, n'osant plus sur la terre
» Contempler votre ville et son double mystère.
» Mais je crains bien pour elle et pour vous, car voilà
» Quelque chose de noir, de lourd, de vaste, là,
» Au plus haut point du ciel, où ne sauraient atteindre
» Les feux dont l'horizon ne cesse de se teindre ;
» Et je crois entrevoir ce rocher ténébreux
» Qu'annoncèrent jadis les prophètes hébreux.
» *Lorsqu'une meule énorme, ont-ils dit... — Il me semble*
» *La voir —... apparaîtra sur la cité... Je tremble*
» *Que ce ne soit Paris —... dont les enfants auront*
» *Effacé Jésus-Christ du cœur comme du front...*
» Vous l'avez fait —... alors que la ville enivrée
» D'elle-même, au plaisir du sang sera livrée... —
» Qu'en pensez-vous ? —... alors l'Ange la rayera
» Du monde, et le rocher du ciel l'écrasera. »

*
**

Je souris tristement : — « Il se peut bien, lui dis-je,
Que cela nous arrive avec ou sans prodige ;

Le ciel est noir sur nous ; mais il faudrait alors
Qu'ailleurs, pour l'avenir, il fût d'autres trésors,
Et je n'en connais pas. Si la force divine
Est en ceux dont l'esprit sent, prévoit et devine,
Elle est ici. — Le Ciel la révère. — Et sur nous
L'ange exterminateur frapperait à genoux,
Et sa main, à la fois flamboyante et timide,
Tremblerait de commettre un second déicide.
Mais abaïssons nos yeux, et n'allons pas chercher
Si ce que nous voyons est nuage ou rocher.
Descendons et quittons cette imposante cime
D'où l'esprit voit un rêve et le corps un abîme.
— Je ne sais d'assurés, dans le chaos du sort,
Que deux points seulement, LA SOUFFRANCE ET LA MORT.
Tous les hommes y vont avec toutes les villes.
Mais les cendres, je crois, ne sont jamais stériles.
Si celles de Paris un jour sur ton chemin
Se trouvent, pèse-les, et prends-nous dans ta main,
Et, voyant à la place une rase campagne,
Dis : « Le volcan a fait éclater sa montagne ! »
Pense au triple labeur que je t'ai révélé,
Et songe qu'au-dessus de ceux dont j'ai parlé
Il en fut de meilleurs et de plus purs encore,
Rares parmi tous ceux dont leur temps se décore,
Que la foule admirait et blâmait à moitié,
Des hommes pleins d'amour, de doute et de pitié,
Qui disaient : *Je ne sais*, des choses de la vie,
Dont le pouvoir ou l'or ne fut jamais l'envie,
Et qui, par dévouement, sans détourner les yeux,
Burent jusqu'à la lie un calice odieux.
— Ensuite, Voyageur, tu quitteras l'enceinte,
Tu jetteras au vent cette poussière éteinte,
Puis, levant seul ta voix dans le désert sans bruit,
Tu crieras : « *Pour longtemps le monde est dans la*
[*nuît !* »

Écrit le 16 janvier 1831, à Paris.

HÉLÉNA

HÉLÉNA

Dans quelques instants de loisir j'ai fait des vers inutiles ; on les lira peut-être, mais on n'en retirera aucune leçon pour nos temps. Tous plaignent des infortunes qui tiennent aux peines du cœur, et peu d'entre mes ouvrages se rattacheront à des intérêts politiques. Puisse du moins le premier de ces Poèmes n'être pas sorti infructueusement de ma plume ! Je serai content s'il échauffe un cœur de plus pour une cause sacrée. Défenseur de toute légitimité, je nie et je combats celle du pouvoir Ottoman.

CHANT PREMIER

L'AUTEL

Ils ont, Seigneur, afflige votre peuple, ils ont opprimé votre héritage.

Ils ont mis à mort la veuve et l'étranger, ils ont tué les orphelins.

(Psaumes.)

Le téorbe et le luth fils de l'antique lyre
Ne font plus palpiter l'Archipel en délire ;

Son flot, triste et rêveur, lui seul émeut les airs,
 Et a blanche Cyclade a fini ses concerts.
 On n'entend plus le soir les vierges de Morée,
 Sur le frêle caïque à la poupe dorée,
 Unir en double chœur des sons mélodieux.
 Elles savaient chanter non les profanes dieux,
 Apollon, ou Latone à Délos enfermée,
 Minerve aux yeux d'azur, Flore ou Vénus armée,
 Alliés de la Grèce et de la liberté;
 Mais la Vierge et son fils entre ses bras porté,
 Qui calment la tempête et donnent du courage
 A ceux que les méchants tiennent en esclavage :
 Ainsi l'hymne nocturne à l'étoile des mers
 Couronnait de repos le soir des jours amers.
 Sitôt que de Zéa, de Corinthe et d'Alcime,
 La lune large et blanche avait touché la cime,
 Et douce aux yeux mortels, de ce ciel tiède et pur
 Comme une lampe pâle illuminait l'azur,
 Il s'élevait souvent une brise embaumée,
 Qui, telle qu'un soupir de l'onde ranimée,
 Aux rives de chaque île apportait à la fois
 Et l'encens de ses sœurs et leurs lointaines voix.
 Tout s'éveillait alors : on eût dit que la Grèce
 Venait de retrouver son antique allégresse,
 Mais que la belle esclave, inquiète du bruit,
 N'osait plus confier ses fêtes qu'à la nuit.
 Les barques abordaient en des rades secrètes,
 Puis, des vallons fleuris choisissant les retraites,
 Des danseurs, agitant le triangle d'airain,
 Oublaient le sommeil au son du tambourin,
 Oublaient l'esclavage auprès de leurs maîtresses
 Qui de leurs blonds cheveux nouaient les longues tresses
 Avec le laurier-rose, et de moelleux filets,
 Et des médailles d'or, et de saints chapelets.
 On voyait, dans leurs jeux, Ariane abusée
 Conduire en des détours quelque jeune Thésée,

Un Grec, ainsi que l'autre, en ce joyeux moment,
 Tendre, et bientôt peut-être aussi perfide amant.

Ainsi de l'Archipel souriait l'esclavage ;
 Tel sous un pâle front que la fièvre ravage,
 D'une Vierge qui meurt, l'amour vient ranimer
 Les lèvres que bientôt la mort doit refermer.
 Mais depuis peu de iours, loin des fêtes nocturnes,
 On a vu s'écarter, graves et taciturnes,
 Sous les verts oliviers qui ceignent les vallons,
 Des Grecs dont les discours étaient secrets et longs.
 Ils regrettaient, dit-on, la liberté chérie,
 Car on surprit souvent le mot seul de patrie
 Sortir avec éclat du sein de leurs propos,
 Comme un beau son des nuits enchante le repos.
 On a dit que surtout un de ces jeunes hommes,
 Voyageant d'île en île, allant voir sous les chaumes,
 Dans les antres des monts, sous l'abri des vieux bois,
 Quels Grecs il trouverait à ranger sous ses lois :
 Leur faisait entrevoir une nouvelle vie
 Libre et fière ; il parlait d'Athènes asservie,
 D'Athènes, son berceau qu'il voulait secourir,
 Qu'il y fut fiancé, qu'il y voulait mourir,
 Qu'il fallait y trainer tout, la faiblesse et l'âge,
 Armer leurs bras chrétiens du glaive du Pélage,
 Et, faisant un faisceau de haines de leurs cœurs,
 Aux yeux des nations ressusciter vainqueurs.

Écoutez, écoutez cette cloche isolée,
 Elle tinte au sommet de Scio désolée ;
 A ses bourdonnements, pleins d'un sombre transport,
 Des montagnards armés descendent vers le port,
 Car les vents sont levés enfin pour la vengeance,
 Et la nuit, avec eux, monte d'intelligence.
 L'écarlate des Grecs sur leur front s'arrondit :
 Tels, quand la sainte messe à nos autels se dit,

Tous les enfants du chœur, d'une pourpre innocent
 Ont coutume d'orner leur tête adolescente.
 Mais à des fronts guerriers ce signe est attaché.
 Lequel osera fuir ou demeurer caché ?
 Une cire enflammée en leurs mains brille et fume ;
 Comme d'un incendie au loin l'air s'en allume ;
 Le sable de la mer montre son flanc doré,
 Et sur le haut des monts le cèdre est éclairé,
 Le flot rougit lui-même, et ses glissantes lames
 Ont répété de l'île et balancé les flammes.
 La foule est sur les bords, son espoir curieux
 Sur la vague agitée en vain jetait les yeux,
 Quand, sous un souffle ami poursuivant son vol sombre,
 Un navire insurgé tout à coup sort de l'ombre.
 Un étendard de sang claqué à ses légers mâts.
 D'armes et de guerriers un éclatant amas
 Surchargent ses trois ponts ; l'airain qu'emplit la poudre
 Par les sabords béants fait retentir sa foudre.
 Des cris l'ont accueilli, des cris ont répondu ;
 De Riga, massacré, l'hymne s'est entendu,
 Et le tocsin hâtif, d'une corde rebelle,
 Sonne la liberté du haut de la chapelle ;
 On s'assemble, on s'excite, on s'arme, on est armé,
 Et des rocs, à ce bruit, l'aigle part alarmé.

« Mais avant de quitter vos antiques murailles,
 » Il convient de prier l'arbitre des batailles, »
 Disaient les caloyers. « Dieu, qui tient dans ses mains
 » Les peuples, pourra seul éclairer nos chemins
 » Et si dans ce grand jour sa faveur nous pardonne,
 » De Moïse à nos pas rallumer la colonne. »
 Ils parlaient, et leur voix par de sages propos,
 Dans cette foule émue amena le repos.
 L'un s'arrache des bras de son épouse en larmes,
 L'autre a quitté les soins du départ et des armes,

Les cris retentissants, le bruit sourd des adieux,
 S'éteignent et font place au silence pieux ;
 Celui de qui les pieds ont déjà fui la rive
 Revenu lentement, près de l'autel arrive ;
 L'agile matelot aux voiles suspendu
 S'arrête, et son regard est vers l'île tendu.
 Tous ont pour la prière une oreille docile,
 Et de quelques vieillards c'était l'œuvre facile :
 Tels, lorsque après neuf ans d'inutiles assauts,
 Impatients d'Argos, couraient à leurs vaisseaux
 Les Grecs, des traits d'un dieu redoutant le supplice,
 On vit le vieux Nestor et le prudent Ulysse,
 Du sceptre et du langage unissant le pouvoir,
 Les rattacher soumis au saint joug du devoir.

C'était sur le débris d'un vieux autel d'Homère
 Où depuis trois mille ans se brise l'onde amère,
 Qu'un moine, par des Turcs chassé du saint couvent,
 Offrait, au nom des Grecs, l'hostie au Dieu vivant.
 Désertant de l'Athos les cimes profanées,
 Et courbé sous le poids de ses blanches années,
 Révoltant l'île, au jour par ses desseins marqué
 Il avait reparu tel qu'un siècle évoqué.
 Les peuples l'écoutaient comme un antique oracle,
 De son centième hiver admirant le miracle,
 Ils le croyaient béni parmi tous les humains,
 Deux prêtres inclinés soutenaient ses deux mains,
 Et sa barbe tombante en long fleuve d'ivoire
 De sa robe, en parlant, frappait la bure noire.
 « Le voici, votre Dieu, Dieu qui vous a sauvés »,
 S'écriait en pleurant et les bras élevés
 Le patriarche saint : « Il descend, tout s'efface ;
 » Ses ennemis troublés fuiront devant sa face,
 » Vous les chasserez tous, comme l'effort du vent
 » Chasse la frêle paille et le sable mouvant,

» Leurs os, jetés aux mers, quitteront nos campagnes,
 » Et l'ombre du Seigneur couvrira nos montagnes.
 » Le sang Grec répandu, les sueurs de nos fronts,
 » Les soupirs qu'ont poussés quatre siècles d'affronts,
 » De la sainte vengeance ont formé le nuage ;
 » Et le souffle de Dieu conduira cet orage.
 » Qu'il ne détourne pas son œil saint et puissant
 » Quand nos pieds irrités marcheront dans le sang ;
 » Hélas ! s'il eût permis qu'un prince ou qu'une reine
 » Rallumant Constantin ou notre grande Irène,
 » D'un règne légitime eût reposé les droits
 » Sous les bras protecteurs de l'éternelle Croix,
 » Jamais de la Morée et de nos belles îles
 » Le tocsin n'eût troublé les rivages tranquilles.
 » Libres du janissaire, inconnus au bazar,
 » Notre main eût porté son tribut à César.
 » Mais quel enfant déchu d'une race héroïque
 » Ne saura pas briser son joug asiatique ?
 » Qui, sans mourir de honte, eût plus longtemps souffert
 » De voir ses jours tremblants mesurés par le fer ;
 » Chez des juges bourreaux, l'or marchander sa tête,
 » Pour son toit paternel la flamme toujours prête,
 » De meurtres et de sang son air empoisonné ;
 » Au geste dédaigneux d'un soldat couronné,
 » Les fils noyés au sang des mères massacrées,
 » Et, sur les frères morts, les sœurs déshonorées ?
 » Oublierez-vous, Seigneur, qu'ils ont tous profané
 » Votre héritage pur, comme un gazon fané ?
 » Qu'ils ont porté le fer sur votre image sainte ?
 » Que des temples bénis ils ont souillé l'enceinte,
 » Placé sur vos enfants leurs prêtres endurcis,
 » Et que sur votre autel leurs dieux se sont assis ?
 » Ils ont dit dans leurs cœurs despotes et serviles :
 » Exterminons-les tous, et détruisons leurs villes.
 » Leurs jours nous sont vendus, nous réglerons leur temps
 » Comme celui des Turcs cesse au gré des sultans ;

» Sur les terres du Christ, nations passagères,
 » Que nous fait l'avenir des cités étrangères ?
 » Passons, mais que nos bras, dans leurs larmes trempés,
 » Ne laissent rien aux bords où nous étions campés.
 » Et vous délaisseriez nos îles alarmées ?
 » Non, partez avec nous, Dieu fort, Dieu des armées ;
 » Avancez de ce pas qui trouble les tyrans ;
 » Cherchez dans les trésors la force de nos rangs ;
 » Doublez à nos vaisseaux la splendeur des étoiles,
 » Et que vos chérubins viennent gonfler nos voiles ! »

Il disait, et les Grecs, à ces accents vainqueurs
 Crurent sentir un Dieu s'enflammer dans leurs cœurs ;
 Tous, les bras étendus vers la patrie antique,
 Ils maudirent trois fois la horde asiatique ;
 Trois fois la vaste mer à leur voix répondit ;
 L'Alcyon soupira longuement, et l'on dit
 Qu'au-dessus de leur tête un fugitif orage
 En grondant, par trois fois, roula son noir nuage,
 Où, parmi les feux blancs des rapides éclairs,
 La Croix de Constantin reparut dans les airs.

FIN DU CHANT PREMIER.

CHANT SECOND

LE NAVIRE

O terre de Cécrops, terre où règnent un sou
 divin et des génies amis des hommes !
 (Les Martyrs, CHATEAUBRIAND.)

Au cœur privé d'amour, c'est bien peu que la gloire.
 Si de quelque bonheur rayonne la victoire,

Soit pour les grands guerriers, soit à ceux dont la voix
 Eclaire les mortels ou leur dicte des lois,
 N'est-ce point qu'en secret, chaque pas de leur vie
 Retentit dans une âme invisible et ravie
 Comme au sein d'un écho qui des sons éclatants
 S'empare en sa retraite et les redit longtemps ?
 Ainsi des chevaliers la race simple et brave
 Au servage d'amour rangeait sa gloire esclave ;
 Ainsi de la beauté les secrètes faveurs
 Élevèrent aux Cieux les poètes rêveurs ;
 Ainsi souvent, dit-on, le bonheur d'un empire
 Aux peuples, par les rois, descendit d'un sourire.

Il s'est trouvé parfois, comme pour faire voir
 Que du bonheur en nous est encor le pouvoir,
 Deux âmes, s'élevant sur les plaines du monde,
 Toujours l'une pour l'autre existence féconde,
 Puissantes à sentir avec un feu pareil,
 Double et brûlant rayon né d'un même soleil,
 Vivant comme un seul être, intime et pur mélange,
 Semblables dans leur vol aux deux ailes d'un ange,
 Ou telles que des nuits les jumeaux radieux
 D'un fraternel éclat illuminent les cieux.
 Si l'homme a séparé leur ardeur mutuelle,
 C'est alors que l'on voit et rapide et fidèle
 Chacune, de la foule écartant l'épaisseur,
 Traverser l'Univers et voler à sa sœur.

Belle Scio, la nuit cache ta blanche ville,
 De tout corsaire Grec mystérieux asile ;
 Mais il faut se hâter, de peur que le matin
 Ne montre tes apprêts au Musulman lointain.
 Tandis qu'au saint discours de leur vieux Patriarche,
 Comme Israël jadis à l'approche de l'Arche,
 Ainsi qu'un homme seul ce peuple se levait,
 Solitaire au rivage un des Grecs se trouvait,

Triste, et cherchant au loin sur cette mer connue,
 Si d'Athènes à ces bords quelque voile est venue
 Parmi tous ces vaisseaux qui d'un furtif abord
 Du flot bleu de la rade avaient touché le bord.
 Chaque nef y trouvait ses compagnes fidèles :
 C'est ainsi qu'en hiver, les noires hirondelles
 Au bord d'un lac choisi par le léger conseil,
 Prêtes à s'élancer pour suivre leur soleil,
 Et saluant de loin la rive hospitalière,
 Préparent à grands cris leur aile aventurière.
 Mais rien ne paraît plus, que la lune qui dort
 Sur des flots mélangés et de saphir et d'or :
 Il n'y voit s'élever que les montagnes sombres,
 Les colonnes de marbre et les lointaines ombres
 Des îles du couchant, dont l'aspect sérieux
 S'oppose au doux sourire et des eaux et des cieux.
 « O faites-moi mourir ou donnez-moi des ailes !
 » Criait-il, aux dangers nous serons infidèles :
 » Le sang versé peut-être accuse ce retard,
 » L'ancre de nos vaisseaux se lèvera trop tard. »
 Ainsi disait sa voix ; mais une voix sacrée
 Ajoutait dans son cœur : « Attends, vierge adorée,
 « Hélène, mon espoir, avant que le soleil
 » Des portiques d'Athènes ait doré le réveil ;
 » Avant qu'au Minaret, des profanes prières,
 » L'Iman ait par trois fois annoncé les dernières,
 » Ma main qui sur ta main ressaisira ses droits
 » Sur le seuil de ta porte aura planté la Croix.
 » Suspends de tes beaux yeux les larmes répandues
 » Et tes dévotes nuits à prier assidues :
 » C'est à moi de veiller sur tes jours précieux,
 » De conquérir ta main et la faveur des Cieux.
 » Bientôt lorsque la paix couronnant notre épée
 » Rajeunira les champs de la Grèce usurpée,
 » Quand nos bras affranchis sauront tous appuyer
 » La sainteté des mœurs et l'honneur du foyer,

» Alors on nous verra tous deux, ma fiancée,
 » Traverser lentement une foule empressée,
 » Devant nous les danseurs et le flambeau sacré ;
 » Puis du voile de feu son front sera paré,
 » Et les Grecs s'écrieront : « Voyez, c'est la plus belle,
 » C'est la belle Hélène qui, pieuse et fidèle,
 » Pour sa patrie et Dieu, sacrifiant son cœur.
 » Devait périr, ou vivre avec Mora vainqueur !
 » Et le voici : c'est lui dont la main vengeresse
 » Brisa le premier nœud des chaînes de la Grèce.
 » Et pliant sous sa loi les corsaires domptés,
 » Apprit à leurs vaisseaux des flots inusités. »
 Ainsi loin de la foule émue et turbulente,
 Auprès de cette mer à la vague indolente,
 Rêvait le jeune Grec, et son front incliné
 De cheveux blonds flottants pâlisait couronné.
 Tel, loin des pins noircis qu'ébranle un sombre orage,
 Sur une onde voisine où tremble son image,
 Un saule retiré courbant ses longs rameaux,
 Pleure et du fleuve ami trouble les belles eaux.

Mais le cri du départ succède à la prière ;
 D'innombrables flambeaux que voile la poussière,
 Retourneront aux vaisseaux, il y marche à grands pas ;
 Changeant sa rêverie en l'espoir des combats,
 Tandis que l'ancre lourde en criant se retire,
 Sur le pont balancé du plus léger navire,
 Il s'élance joyeux comme le cerf des bois,
 Qui de sa blanche biche entend bramer la voix,
 Et prompt au cri plaintif de sa timide amante
 Saute d'un large bond la cascade écumante.
 La voile est déployée à recevoir le vent,
 Et les regards d'adieu vers le mont s'élevant,
 Ont vu près d'un feu blanc dont l'île se décort,
 Le vieux moine, et sa Croix qui les bénit encore,

On partait, on voguait, lorsqu'un timide esquil,
 Comme aux bras de sa mère accourt l'enfant craintif,
 Au milieu de la flotte en silence se glisse.
 — « Êtes-vous Grecs ? Venez, que l'Ottoman périsse ! »
 — « On se bat dans Athènes. Une femme est ici
 » Qui vous demande asile, et pleure. La voici. »
 On voit deux matelots puis une jeune fille ;
 Ils montent sur le bord, une lumière y brille,
 Un cri part : « Hélène ! » Mais les yeux d'un amant
 Pouvaient seuls le savoir ; pâle d'étonnement
 Lui-même a reculé, croyant voir lui sourire
 Le fantôme égaré d'une jeune martyre.
 Il semblait que la mort eût déjà disposé
 De ce teint de seize ans par les pleurs arrosé :
 Sa bouche était bleuâtre, entr'ouverte et tremblante ;
 Son sein, sous une robe en désordre et sanglante,
 Se gonflait de soupirs et battait agité
 Comme un flot blanc des mers par le vent tourmenté.
 Un voile déchiré tombant de tresses blondes
 Qu'entraînait à ses pieds l'humide poids des ondes,
 Ne savait pas cacher dans ses mobiles plis
 Le sang qui rougissait ses épaules de lis.
 Serrant un crucifix dans ses mains réunies,
 Comme un dernier trésor pour les vierges bannies,
 Sur ses traits n'était pas la crainte ou l'amitié ;
 Elle n'implorait point une indigne pitié,
 Mais, fière, elle semblait chercher dans sa pensée
 Ce qui vengerait mieux une femme offensée,
 Et demander au Dieu d'amour et de douleur
 Des forces pour lutter contre elle et le malheur.
 Le jeune Grec disait : « Parlez, ma bien-aimée,
 » Votre voix à ma voix est-elle inanimée ?
 » Vous repoussez ce bras, ce cœur où pour toujours
 » Se doivent confier et s'appuyer vos jours ?
 » Vous le voulez ? et bien ! je le veux, que ma bouche
 » S'éloigne de vos mains, et jamais ne les touche ;

» Non, ne m'approchez pas, s'il le faut ; mais du moins,
 » Hélène, parlez-moi, nous sommes sans témoins ;
 » Voyez, tous les soldats ont connu ma pensée,
 » Ils n'ont fait que vous voir, la poupe est délaissée.
 » Ce voyage et la nuit auront un même cours,
 » Usons d'un temps sacré propice à nos discours,
 » C'est le dernier peut-être. O ! dites, mon amie ?
 Pourquoi pas dans Athènes à cette heure endormie ?
 » Et pourquoi dans ces lieux ? et comment ? et pourquoi
 » Ce désordre et vos yeux qui s'éloignent de moi ? »

Ainsi disait Mora ; mais la jeune exilée
 A des propos d'amour n'était point rappelée,
 Même de chaque mot semblait naître un chagrin ;
 Car, appuyant alors sa tête dans sa main,
 Elle pleura longtemps. On l'entendait dans l'ombre
 Comme on entend, le soir, dans le fond d'un bois sombre
 Murmurer une source en un lit inconnu.
 Cherchant quelque discours de son cœur bienvenu,
 Son ami, qui croyait dissiper sa tristesse,
 Regarda vers la mer, et parla de la Grèce.
 Lorsque tombe la feuille et s'abrège le jour,
 Et qu'un jeune homme éteint se meurt, et meurt d'amour,
 Il ne goûte plus rien des choses de la terre :
 Son œil découragé, que la faiblesse altère,
 Se tourne lentement vers le Ciel déjà gris,
 Et sur la feuille jaune et le gazon flétris ;
 Il rit d'un rire amer au denil de la nature,
 Et sous chaque arbrisseau place sa sépulture ;
 Sa mère alors toujours sur le lit douloureux
 Courbée, et s'efforçant à des regards heureux,
 Lui dit sa santé belle, et vante l'espérance
 Qui n'est pas dans son cœur, lui dit les jeux d'enfance.
 Et la gloire, et l'étude, et les fleurs du beau temps,
 Et ce soleil ami qui revient au printemps.

Les navires penchés volaient sur l'eau dorée
 Comme de cygnes blancs une troupe égarée
 Qui cherche l'air natal et le lac paternel.
 Le spectacle des mers est grand et solennel ;
 Ce mobile désert, bruyant et monotone,
 Attriste la pensée encor plus qu'il n'étonne ;
 Et l'homme, entre le Ciel et les ondes jeté,
 Se plaint d'être si peu devant l'immensité.
 Ce fut surtout alors que cette mer antique
 Aux Grecs silencieux apparut magnifique.
 La nuit, cachant les bords, ne montrait à leurs yeux
 Que les tombeaux épars et les temples des dieux,
 Qui brillant tour à tour au sein des îles sombres,
 Escortaient les vaisseaux, comme de blanches ombres,
 En leur parlant toujours et de la liberté,
 Et d'amour et de gloire, et d'immortalité.
 Alors Mora, semblable aux antiques Rapsodes
 Qui chantaient sur les flots d'harmonieuses odes,
 Enflamma ses discours de ce feu précieux
 Que conservent aux Grecs l'amour et leurs beaux cieux :
 « O regarde, Hélène ! que ta tête affligée
 » Se soulève un moment pour voir la mer Égée ;
 » O respirons cet air ! c'est l'air de nos aïeux,
 » L'air de la liberté qui fait les demi-dieux ;
 » La rose et le laurier qui l'embaument sans cesse,
 » De victoire et de paix lui portent la promesse,
 » Et ces beaux champs captifs qui nous sont destinés
 » Ont encor dans leur sein des germes fortunés ;
 » Le soleil affranchi va tous les faire éclore.
 » Vois ces îles : c'étaient les corbeilles de Flore ;
 » Rien n'y fut sérieux, pas même les malheurs ;
 » Les villes de ces bords avaient des noms de fleurs ;
 » Et, comme le parfum qui survit à la rose,
 » Autour des murs tombés leur souvenir repose.
 » Là, sous ces oliviers au feuillage tremblant,
 » Un autel de Vénus lavait son marbre blanc ;

» Vois cet astre si pur dont la nuit se décore
 » Dans ce ciel amoureux, c'est Cythérée encore ;
 » Par nos rians aïeux ce ciel est enchanté,
 » Son plus beau feu reçut le nom de la beauté,
 » La beauté leur déesse. Ame de la nature,
 » Disaient-ils, l'univers roule dans sa ceinture ;
 » Elle vient, le vent tombe et la terre fleurit ;
 » La mer sous ses pieds blancs s'apaise et lui sourit.
 » Mensonges gracieux, religion charmante
 » Que rêve encor l'amant auprès de son amante ! »
 Quand un lis parfumé qu'arrose l'Illissus
 De son beau vêtement courbe les blancs tissus,
 Sous l'injure des vents et de la lourde pluie,
 S'il advient qu'un rayon pour un moment l'essuie,
 Son front alors s'élève, et, fier dans son réveil,
 Entr'ouvre un sein humide et cherche son soleil ;
 Mais l'eau qui l'a flétri, prolongeant son supplice,
 Tombe encor lentement des bords de son calice.
 Hélène releva son front et ses beaux yeux,
 Les égara longtemps sur la mer et les cieux ;
 Ses pleurs avaient cessé, mais non pas sa tristesse.
 D'un rire dédaigneux : « C'est donc une autre Grèce,
 » Dit-elle, où vous voyez des temples et des fleurs ?
 » Moi, je vois des tombeaux brisés par des malheurs.
 — « Eh quoi ! derrière nous, vois-tu pas, mon amie,
 » Telle qu'une sirène en ses flots endormie,
 » Lesbos au blanc rivage, où l'on dit qu'autrefois
 » Les premiers chants humains mesurèrent les voix ?
 » Une vague y jeta comme un divin trophée
 » La tête harmonieuse et la lyre d'Orphée ;
 » Avec le même flot, la Mélodie alors
 » Aborda : tous les sons connurent les accords ;
 » Philomèle en ces lieux gémissait plus savante.
 » Fièr de ses enfants, cette île encor se vante
 » Des pleurs mélodieux et des tristes concerts
 » Qu'à leur mort soupiraient les Muses dans les airs. »

Mais Hélène disait, en secouant sa tête
 Et ses cheveux flottants : « Votre bouche s'arrête ;
 » Vous craignez ma tristesse et ne me dites pas
 » Sapho, son abandon, sa lyre et son trépas.
 » Elle était comme moi, jeune, faible, amoureuse ;
 » Je vais mourir aussi, mais bien plus malheureuse !
 — « Tu ne peux pas mourir, puisque je combattrai.
 — « Oui, vous serez vainqueur, et pourtant je mourrai.
 » Que les vents sont tardifs ! Quel est donc ce rivage ? »
 — « Hélène, détournons un lugubre présage.
 » Bientôt nous abordons : ne vois-tu pas déjà
 » La flottante Délos, qu'Apollon protégea ?
 » Paros au marbre pur, sous le ciseau docile ?
 » Scyros où bel enfant se travestit Achille ?
 » Vers le nord c'est Zéa qui s'élève à nos yeux,
 » Vois l'Attique ; à présent reconnais-tu tes cieux ? »

Hélène se leva : « Lune mélancolique,
 » Dit-elle, ô montre-moi les rives de l'Attique !
 » Que tes chastes rayons dorant ses bois anciens,
 » L'éclairent à mes yeux sans m'éclairer aux siens !
 » O Grèce, je t'aimais comme on aime sa mère !
 » Que ce vent conducteur qui rase l'onde amère,
 » Emporte mon adieu que tu n'entendras pas,
 » Jusqu'aux lauriers amis de mes plus jeunes pas,
 » De mes pas curieux. Lorsque seule, égarée,
 » Sous un pudique voile, aux rives du Pirée
 » J'allais, de Thémistocle invoquant le tombeau,
 » Rêver un jeune époux, fidèle, illustre et beau,
 » Couple fier et joyeux, de nos temples antiques
 » Nous aurions d'un pas libre admiré les portiques ;
 » Mes destins bienheureux ne seraient plus rêvés,
 » Et sur les murs deux noms auraient été gravés ;
 » Mon sein aurait connu les douceurs maternelles,
 » Et, comme sur l'oiseau sa mère étend ses ailes,

» J'eusse élevé les jours d'un jeune Athénien,
 » Libre dès le berceau, dès le berceau chrétien.
 » Mais d'où me vient encor ce regret de la vie ?
 » Ma part dans ces trésors m'est à jamais ravie :
 » Comment autour de moi se viennent-ils offrir ?
 » Devrait-elle y penser, celle qui va mourir ?
 » Hélas ! je suis semblable à la jeune novice
 » Qui change au voile noir et les fleurs, son délice,
 » Et les bijoux du monde, et, prête à les quitter,
 » Les touche et les admire avant de les jeter.
 » Des maux non mérités je me suis étonnée,
 » Et je n'ai pas compris d'abord ma destinée :
 » Car j'ai des ennemis, je demande le sang,
 » Je pleure, et cependant mon cœur est innocent,
 » Mon cœur est innocent, et je suis criminelle. »
 Et puis sa voix s'éteint, et sa lèvres décèle
 Ce murmure sans bruit par le vent emporté :
 « Et j'unis l'infamie avec la pureté ! »
 D'abord le jeune Grec, d'une oreille ravie,
 Écoutait ces accents de bonheur et de vie.
 A genoux devant elle, il admirait ses yeux,
 Humides, languissants et tournés vers les Cieux ;
 Immobile, attentif, il laissait fuir à peine
 De sa bouche entr'ouverte une brûlante haleine ;
 Il la voyait renaître : oubliant de souffrir,
 Dans son heureuse extase il eût voulu mourir.
 Mais lorsqu'il entendit sa mobile pensée
 Redescendre à se plaindre, il la dit insensée :
 Prenant ses blanches mains qu'il arrosait de pleurs,
 Habile à détourner le cours de ses douleurs,
 Il dit : « Hélas ! ton âme est comme la colombe
 » Qui monte vers le Ciel, puis gémit et retombe.
 » Que n'as-tu poursuivi tes discours gracieux ?
 » Je voyais l'avenir passer devant mes yeux.
 » Chasse le repentir, l'inquiétude amère,
 » L'époux fait pardonner d'avoir quitté la mère,

» Qu'as-tu fait, dis-le-moi, de la noble fierté
 » Qui soulevait ton cœur au nom de liberté ?
 » Tu t'endors aux chagrins de quelque vain scrupule,
 » Quand mon vaisseau t'emporte à la terre d'Hercule ! »
 Des longs pleurs d'Hélène par torrents échappés,
 Il sentit ses cheveux longtemps encor trempés ;
 Mais honteuse, bientôt elle éleva la tête,
 Et l'on revit briller sur sa bouche muette,
 Au travers de ses pleurs, un sourire vermeil,
 Comme à travers la pluie un rayon de soleil.
 Son regard s'allumait comme une double étoile :
 Sa main rapide enlève et jette aux flots son voile ;
 Elle tremble et rougit : va-t-elle raconter
 Les secrets de son cœur qu'elle ne peut dompter ?
 » J'avais baissé les yeux en implorant le glaive ;
 » J'ai trouvé le vengeur, ma tête se relève,
 » Dit-elle : ô donnez-moi ce luth ionien,
 » Nul amour pour les chants ne fut égal au mien.
 » Se mesurant en chœur, que vos voix cadencées
 » Suivent le mouvement des poupes balancées.
 » O jeunes Grecs ! chantons ; que la nuit et ces bords
 » Retentissent émus de nos derniers accords :
 » Les accords précédaient les combats de nos pères ;
 » Et nous, n'avons-nous pas nos trois Muses sévères,
 » La Douleur et la Mort toujours devant nos yeux,
 » Et la Vengeance aussi, la volupté des Dieux ? »

LE CHŒUR DES GRECS

O jeune fiancée ! ô belle fugitive !
 Les guerriers vont répondre à la vierge plaintive ;
 Le dur marin sourit à la faible beauté,
 Et son bras est vainqueur quand sa voix a chanté.

HÉLÈNE.

Regardez, c'est la Grèce ; ô regardez ! c'est elle !
 Salut, reine des Arts ! Salut, Grèce immortelle !

Le monde est amoureux de ta pourpre en lambeaux,
Et l'or des nations s'arrache tes tombeaux.

O fille du Soleil ! la Force et le Génie
Ont couronné ton front de gloire et d'harmonie.
Les générations avec ton souvenir
Grandissent ; ton passé règle leur avenir.

Les peuples froids du Nord, souvent pleins de ta gloire.
De leurs propres aïeux ont perdu la mémoire ;
Et quand, las d'un triomphe, il dort dans son repos,
Le cœur des Francs palpite au nom de tes héros.

O terre de Pallas ! contrée au doux langage !
Ton front ouvert sept fois sept fois fit naître un sage.
Leur génie en grands mots dans les temps s'est inscrit ;
Et Socrate mourant devina Jésus-Christ.

LE CHŒUR.

O vous, de qui la voile est proche de nos voiles,
Vaisseaux helléniens, oubliez les étoiles !
Approchez, écoutez la Vierge aux sons touchants :
La Grèce, notre mère, est belle dans ses chants.

HÉLÉNA.

O fils des héros d'Homère !
Des temps vous êtes exclus ;
Telle n'est plus votre mère,
Et vos pères ne sont plus.
Chez nous l'Asie indolente
S'endort superbe et sanglante,
Et, tranquilles sous ses yeux,
Les esclaves de l'esclave
Regardent la mer qui lave
L'urne vide des aïeux.

LE CHŒUR.

Mais la nuit aura vu ces eaux moins malheureuses
Laver avec amour nos poupes généreuses ;
Et ces tombes sans morts, veuves de nos parents,
Regorgeront demain des os de nos tyrans.

HÉLÉNA.

Non, des Ajax et des Achilles
Vous n'avez gardé que le nom :
Vos vaisseaux se cachent aux îles
Que cachaient ceux d'Agamemnon ;
Mahomet règne dans nos villes,
Se baigne dans les Thermopyles,
Chaudes encor d'un sang pieux ;
Son croissant dans l'air se balance...
Diomède a brisé sa lance :
On n'ose plus frapper les dieux.

LE CHŒUR.

L'aube de sang viendra, vous verrez qui nous sommes ;
Vos chants n'oseront plus redemander des hommes.
Compagnon mutilé de la mort de Riga
Et pirate sans fers, fugitif de Parga.
Le marin, rude enfant de l'île,
Loin de ses bords chéris flotte sans l'oublier ;
Il sait combattre comme Achille,
Et son bras est sans bouclier.

HÉLÉNA.

O nous pourrions déjà les entendre crier !
Ces filles, ces enfants, innocentes victimes ;

Vos ennemis rians les foulent sous leurs pas,
Et leur dernier soupir s'étonne de ces crimes
Que leur âge ne savait pas.

Vous avez évité ces horribles trépas,
Vous, sœur de mon destin, plus heureuses compagnes.
Votre pudeur tremblante a fui dans les montagnes ;
Appelant de leurs mains et plaignant Héléna,
Leur troupe poursuivie arrive à Colona ;
Puis sur le cap vengeur, l'une à l'autre enlacée
Chanta d'une voix ferme, exempte de sanglots,
Et leur hymne de mort, sur le mont commencée,
S'éteignit dans les flots.

LE CHŒUR.

O tardive vengeance ! ô vengeance sacrée !
Par trois cents ans captifs sans espoir implorée,
As-tu rempli ta coupe avec ces flots de sang ?
Quand la verseras-tu sur eux ?

HÉLÉNA.

Elle descend.

Voyez-vous sur les monts ces feux patriotiques
S'agiter aux sommets de leurs croupes antiques ?
Et Colone, et l'Hymète, et le Pœcile altier,
Que l'olivier brûlant éclaire tout entier ?
Comme aux fils de Lédà la flamme est sur leur tête ;
Les Grecs les ont parés pour quelque grande fête ;
C'est celle de la Grèce et de la liberté ;
Le signal de nos feux à leurs yeux est porté.

Quittez vos trônes d'or, Nations de la terre,
Entourez-nous et dépouillez le deuil ;

Votre sœur soulève la pierre
Qui la couvrait dans son cercueil.
A la fois pâle, faible et fière,
Ses deux mains implorent vos mains ;
Ses yeux, que du sépulcre aveugle la poussière,
Vers ses anciens lauriers demandent leurs chemins ;
La victoire la rendra belle ;
Tendez-lui de vos bras le secours belliqueux,
Les dieux combattaient avec elle ;
Êtes-vous donc plus grandes qu'eux ?
Du moins contre la Grèce, ô n'ayez point de haine !
Encouragez-la dans l'arène ;
Par des cris fraternels secondez ses efforts ;
Et, comme autrefois Rome en leur sanglante lutte,
De ses gladiateurs jugeait de loin la chute,
Que vos oisives mains applaudissent nos morts.

Elle disait. Ses bras, sa tête prophétique
Se penchaient sur les eaux et tendaient vers l'Attique.
En foule rassemblés, remplis d'étonnement,
Quand pâle, enveloppée en son blanc vêtement,
Elle s'élevait seule au sein de l'ombre noire,
Les Grecs se rappelaient ces images d'ivoire
Qu'aux poupes des vaisseaux consacraient leurs aïeux,
Pour les mieux assurer de la faveur des dieux.

FIN DU CHANT SECOND.

CHANT TROISIÈME

L'URNE.

Cette urne que je tiens contient-elle sa cendre?
O vous, à ma douleur objet terrible et tendre,
Eternel entretien de haine et de pitié!

(CORNEILLE) (1).

« Aux armes, fils d'Ottman, car de sa voix roulante
» Le tambour vous rappelle à la tâche sanglante.
» Le canon gronde encor sur le fort de Phylé.
» Le cœur des Giaours à ce bruit a tremblé,
» Sous leurs tombeaux détruits ils ont caché leur tête ;
» Mais le sabre courbé va sortir, et s'apprête
» A confondre bientôt leurs crânes révoltés
» Aux cendres des aïeux qui les ont exaltés.
» Poursuivons des vils Grecs le misérable reste,
» Abandonnez ces vins que Mahomet déteste,
» Et ces femmes en pleurs qui meurent dans les cris,
» Indignes des guerriers qu'attendent les houris ! »
Ainsi criait l'Émir, et de sa main sanglante
S'agitait de Damas la lame étincelante ;
Son cheval bondissant écumait sous le mors,
Et ses fers indignés glissaient au sang des morts,
Quand le maître animait sa hennissante bouche,
Et d'un large étrier pressait le flanc farouche.
Eveillés à ses cris, ses soldats basanés
S'avancent d'un pas ivre et les yeux étonnés.

Quand le tigre indolent sorti de sa mollesse,
De ses flancs tachetés déployant la souplesse,

(1) *La Mort de Pompée*, acte V, sc. I.

A saisi dans ses bonds le chevreuil innocent,
Longtemps après sa mort il lèche encor son sang,
Il disperse sa chair d'un ongle plein de joie,
Roule en broyant les os et s'endort sur sa proie.
Non moins lâche et cruel, le Musulman trompeur
Se venge sur les morts d'avoir senti la peur ;
Il demande la paix, il l'obtient par la feinte ;
Puis, la tête ennemie, offerte à lui sans crainte,
Tombe, et lui sert de coupe à ce même festin
Qu'avait, pour le traité, préparé le matin.
En de telles horreurs Athènes était plongée,
Et tant de cris sortaient d'une foule égorgée,
Que, si j'osais conter d'une imprudente voix
Ces attentats, un jour le repentir des rois,
Le guerrier briserait son impuissante épée ;
Dans son élan vengeur par le devoir trompée,
La mère, des chrétiens accusant la lenteur,
Regardant vers le seuil, sur un sein protecteur
Presserait son enfant ; et la vierge innocente
Cacherait dans ses mains sa tête rougissante.
Au bruit de la timbale et des clairons d'airain
Les coursiers se cabrant font résonner le frein ;
Leurs fronts jettent l'écume et leurs pieds la poussière,
Du sultan de Stamboul élevant la bannière
Le Pacha vient, on part. Les Spahis en marchant
Règlent leur pas sonore aux mots sacrés du chant :

Allah prépare leur défaite ;
Priez, chantez : Dieu seul est Dieu,
Et Mahomet est son Prophète.
Le Koran gouverne ce lieu ;
Que le Giaour tombe et meure.
Dans la flamboyante demeure
Par Monkir (1) il sera jeté.

(1) Monkir, l'ange des Enfers. (*Alkoran*). [Note de Vigny.]

La terre brûlera l'impie,
Car sa tombe sera sans pluie
Sous les dards plombés de l'été.

Le Croyant superbe s'avance ;
Il est brave ; il sait que son sort
Avec lui marche, écrit d'avance
Sur l'invisible collier d'or (1) ;
Son front sous le dernier génie,
Dont le vol a de l'harmonie,
Se courbe sans être irrité.
La prévoyance est inhabile
A reculer l'heure immobile
Que marque la fatalité.

Si la mort frappe le fidèle,
Quittant son paradis vermeil
Et déployant l'or de son aile,
La Péri (2) viendra du soleil.
Ses chants le berceront de joie,
Ses doigts ont travaillé la soie
Où le brave doit reposer ;
L'entourant d'une écharpe verte,
Sa bouche de rose entr'ouverte
L'accueillera par un baiser.

Qui puisera les eaux sacrées
Dans la fontaine de Cafour (3),
Où les houris désaltérées
Chancellent et tombent d'amour ?
Leurs yeux doux, qu'un cil noir protège,

(1) (*Alkoran.*) [Note de Vigny.]

(2) Ange féminin chez les Mahométans : il vit dans le Soleil et parmi les Astres. (*Alkoran.*) [Note de Vigny.]

(3) Fontaine du Paradis turc : elle roule des pierreries. (*Alkoran.*) [Note de Vigny.]

Vous regardent : leurs bras de neige
Applaudiront au combattant ;
Et dans des coupes d'émeraude
Une liqueur vermeille et chaude
Coule de leurs doigts et l'attend.
Allah prépare leur défaite,
Il a pris le glaive de feu ;
Priez, chantez : Dieu seul est Dieu,
Et Mahomet est son Prophète.

Si de grands bœufs errants sur les bords d'un marais
Combattent le loup noir sorti de ses forêts,
Longtemps en cercle étroit leur foule ramassée
Présente à ses assauts une corne abaissée,
Et, reculant ainsi jusque dans les roseaux,
Cherche un abri fangeux sous les dormantes eaux.
Le loup rôde en hurlant autour du marécage :
Il arrache les joncs, seule proie à sa rage,
Car, au lieu du poil jaune et des flancs impuissants,
Il voit nager des fronts armés et mugissants.
Mais que les aboiements d'une meute lointaine
Rendent sûrs ses dangers et sa fuite incertaine,
Il s'éloigne à regret ; son œil menace et luit
Sur l'ennemi sauvé que lui rendra la nuit :
Tandis que, rassuré dans sa retraite humide,
Le troupeau laboureur, devenu moins timide,
Sortant des eaux ses pieds fourchus et limoneux,
Contemple le combat des limiers généreux.
Tels les Athéniens, du haut de leurs murailles,
Écoutaient, regardaient les poudreuses batailles.
« Quels pas ont soulevé ce nuage lointain ?
» Ces sables volent-ils sous le vent du matin ?
» Se disaient-ils : quittant l'Afrique dévorée,
» Le Semoun flamboyant souffle-t-il du Pyrée ?
» Il accourt vers Athènes, et renverse en courant
« L'Ottoman qui résiste, et le laisse mourant.

» Ce sont des Grecs; voyez, voyez notre bannière!
 » Elle est resplendissante à travers la poussière. »
 Mora la soutenait, et ses exploits errants
 Bien loin derrière lui laissaient les premiers rangs.
 Tenant sa main, paraît la belle et jeune fille,
 Pâle; un crucifix d'or au-dessus d'elle brille :
 Elle osait l'élever d'un bras ferme et pieux,
 Sans craindre d'appeler la mort avec les yeux,
 Marchait, et d'un œil sûr comme sachant leurs crimes,
 Au Grec avec sa croix désignait ses victimes.
 Lui, suspendait ses pas, et sa froide fureur
 Frappait, en souriant de dédain et d'horreur.
 Alors on entendit, du haut des édifices,
 Des femmes applaudir ces sanglants sacrifices;
 Elles criaient : « O Grèce! O Grèce! lève-toi!
 « L'ange exterminateur vient, guidé par la foi! »
 Et, la joie et les pleurs se mêlant aux prières,
 De leurs murs démolis précipitaient les pierres,
 Et l'huile bouillonnante, et le plomb ruisselant
 Jetés avec fracas en fleuve étincelant,
 Répandaient aux turbans que choisissaient leurs haines,
 Des maux avant-coureurs des éternelles peines;
 Tandis que, soulevant les pierres des tombeaux,
 Leurs pères, leurs enfants, leurs époux en lambeaux,
 Sortaient, pour le combat, de leurs retraites sombres,
 Et de leurs grands aïeux représentaient les ombres.

Les Turcs tombent alors vaincus; les deux amants
 D'un pied triomphateur foulaient ces corps fumants.
 Comme on voit d'un volcan le feu longtemps esclave
 Tonner, couler, descendre en une ardente lave,
 Et, confondant les rocs et les toits arrachés,
 Aux cadavres brûlants des chênes desséchés,
 Renouveler le Styx pour les tremblantes plaines,
 Tels marchaient après eux les rapides Hellènes.
 Leurs bras rassasiés, désœuvrés de martyrs,

Arrachaient en passant quelques derniers soupirs;
 Mais leurs yeux et leurs pas tendaient vers la fumée
 Qui roulait en flots noirs sur l'église enflammée.
 Là tombaient des chrétiens au pied de leur autel;
 On entendait le cri sans voir le coup mortel,
 Car l'incendie en vain éclairait tant de crimes :
 Les portes dérobaient et bourreaux et victimes.
 On les frappe à grand bruit. Calme comme un vainqueur,
 Mora pressait alors Hélène sur son cœur.
 « Viens, disait-il, viens voir la maison paternelle,
 » Puisque ses murs quittés te font si criminelle;
 » C'est là ta seule peine. Allons, viens avec moi,
 » Le vainqueur amoureux va supplier pour toi;
 » J'y vais trouver ensemble et ta main et ta grâce :
 » Qu'as-tu fait que la gloire et notre amour n'efface? »
 Mais elle s'avancait : « Ne parlez pas ainsi,
 » Vous allez m'affaiblir; Dieu m'a conduite ici! »
 Et le délire alors semblait troubler sa vue
 Vers le temple brûlant toujours, toujours tendue.
 « C'est Dieu qui me fait voir quel doit être mon sort!
 » Silence! taisons-nous; j'entends venir ma mort! »
 On entendait, au fond de l'église en tumulte,
 Des hurlements, des cris de femmes, et l'insulte,
 Et le bruit de la poudre et du fer. Cependant
 Un nuage de feu sortait du toit ardent.
 « Mon ami, disait-elle, ô soutenez mon âme!
 » Rendez-moi forte : hélas je ne suis qu'une femme;
 » Quand je vous vois, je sens que j'aime encor le jour;
 » Il ne me reste plus à vaincre que l'amour;
 » Pour l'autre sacrifice, il est fait. » Et ses larmes
 Qu'elle voulait cacher, l'ornaient de nouveaux charmes.
 Lui, la priait de vivre, et ne comprenait pas
 Quels chagrins l'appelaient à vouloir le trépas.
 Elle était sur son cœur; sa tête était penchée.
 On croyait qu'à ses cris elle serait touchée;
 Mais la porte du temple est ouverte, et l'on voit

Tous ceux que menaçait le poids brûlant du toit :
 Tous les Turcs étaient là ; mais, chacun d'eux s'arrête,
 Croise ses bras, jetant son fer, lève la tête,
 Et sur la mort qui tombe ose fixer les yeux.
 Un seul cri de terreur s'élève jusqu'aux Cieux ;
 Le dôme embrasé craque, et dans l'air se balance.
 « Je les reconnais tous ! » dit-elle. Elle s'élance,
 Et sur le seuil fumant monte. « Je meurs ici !
 « — Sans ton époux, dit-il. — Mes époux ? les voici !
 » Je meurs vengée ! Adieu, tombez, murs que j'implore ;
 « Les Cieux me sont ouverts, mon âme est vierge encore ! »
 Et le clocher, les murs, les marbres renversés,
 Les vitraux en éclats, les lambris dispersés,
 Et les portes de fer, et les châsses antiques,
 Et les lampes dont l'or surchargeait les portiques,
 Tombent ; et dans sa chute ardente, leur grand poids
 De cette foule écrase et la vie et la voix.
 Longtemps les flots épais d'une rouge poussière
 Du soleil et du ciel étouffent la lumière ;
 On espère qu'enfin ses voiles dissipés
 Montreront quelques Grecs au désastre échappés ;
 Mais la flamme bientôt, pure et belle, s'élance
 Et sur les morts cachés brille et monte en silence.
 Cependant, vers le soir, les combats apaisés
 Livrèrent toute Athène aux vainqueurs reposés.
 Après l'effroi d'un jour que la flamme et les armes
 Avaient rempli de sang et de bruit et d'alarmes,
 Sur les murs dévastés, sur les toits endormis,
 La lune promenait l'or de ses feux amis.
 Athène sommeillait ; mais des clartés errantes,
 Puis, dans l'ombre, des cris soudains, des voix mourantes
 De quelques fugitifs venaient glacer les cœurs ;
 Ils craignaient les vaincus non moins que les vainqueurs.
 Ils étaient Juifs. Surtout en haut de la colline
 Que du vieux Parthénon couronne la ruine,
 Dans ses piliers moussus, ses anguleux débris,

Ils avaient cru trouver de plus secrets abris.
 Comme l'humble araignée et la frêle tenture,
 Des lambris d'un palais dérobaient la sculpture,
 Une Mosquée, au coin du temple chancelant,
 Suspendait sa coupole et cachait son front blanc :
 C'est là qu'une famille, encor d'effroi troublée,
 En cercles ténébreux s'était toute assemblée ;
 Autour d'un candélabre aux autels dérobé,
 Ils comptaient l'amas d'or entre leurs mains tombé,
 Les sabres de Damas que le soldat admire,
 Et les habits moelleux tissus à Cachemire,
 Les calices chrétiens, les colliers, les croissants.
 Ces boucles, de l'oreille ornements innocents :
 Car aux fils de Judas toute chose est permise,
 Comme dans leurs trésors toute chose est admise.
 D'avance épouvantés d'images de trépas,
 Tous ces Juifs ont frémi ; l'on entendait des pas,
 Le pas d'un homme seul sous la voûte sonore :
 Il marchait, s'arrêtait, et puis marchait encore.
 Et l'écho des degrés, en bruits sourds et confus,
 Leur renvoya ces mots vingt fois interrompus :

« Le sang du fer vengeur s'essuiera dans la terre.
 Je veux qu'il creuse là ta fosse solitaire ;
 Dans l'urne inattendue où ne luit aucun nom,
 « Ta cendre va dormir au pied du Parthénon.
 Dans ce vase de mort, teint d'une antique rouille,
 On ne versa jamais plus lugubre dépouille,
 Tant de malheurs dedans, et tant de pleurs dehors,
 N'ont jamais affligé ses funéraires bords.
 Et certes cette gloire au moins nous est bien due,
 D'avoir de tout malheur dépassé l'étendue.
 — Ni l'homme d'aujourd'hui, ni la postérité
 N'oseront te sonder jusqu'à la vérité,
 Jeune cendre ; et des maux de ce jour de misères
 La moitié suffirait aux désespoirs vulgaires.

Quand un passant viendra chercher, en se courbant,
 Quelques vieux noms de morts dérobés au turban,
 Il trouvera cette urne, et, déterrante sa proie,
 Rassasiera de nous sa curieuse joie ;
 Il tournera longtemps ce bronze, et, pour jamais,
 Dispersera dans l'air la beauté que j'aimais.
 Et si son cœur tressaille à l'aspect de sa cendre,
 Si dans des maux passés il consent à descendre ;
 Que pourra sa pitié ? Ce que toujours on vit,
 Plaindre non l'être mort, mais l'être qui survit ;
 Moi-même j'ai bien cru que la mort d'une amante
 Était le plus grand mal dont l'enfer nous tourmente.
 Ah ! que ne puis-je en paix savourer ce malheur !
 Il serait peu de chose auprès de ma douleur.
 Dans son temps virginal que ne l'ai-je perdue ?
 A se la rappeler ma tristesse assidue
 La pleurerait sans tache, et distillant mon fiel,
 Je n'aurais qu'à gémir et maudire le Ciel !
 Je dirais : Hélène ! que n'es-tu sur la terre ?
 Tu laisses après toi ton ami solitaire,
 Renais ! Que ta beauté, belle de ta vertu,
 Vienne au jour, et le rende à mon cœur abattu.
 Mais de pareils regrets la douceur m'est ravie,
 Il faut pleurer sa mort sans regretter sa vie ;
 Et si ces restes froids cédaient à mon amour,
 J'hésiterais peut-être à lui rendre le jour.
 Malheur ! je ne puis rien vouloir en assurance,
 Et dédaigne le bien qui fut mon espérance !
 Hélène, nous n'aurions qu'un amour sans honneur :
 Va, j'aime mieux ta cendre encor qu'un tel bonheur.
 Descends, descends en paix ; attends ici ma gloire,
 En te la rapportant après notre victoire,
 Je la mépriserai pour te pleurer toujours,
 Et, ton urne à la main, je compterai mes jours. »

FRAGMENTS

CHANT DE SUZANNE AU BAIN

De l'époux bien-aimé n'entends-je pas la voix ?
Oui, pareil au chevreuil, le voici, je le vois.
Il reparait joyeux sur le haut des montagnes,
Bondit sur la colline et passe les campagnes.

Oh ! fortifiez-moi ! mêlez des fruits aux fleurs !
Car je languis d'amour et j'ai versé des pleurs.
J'ai cherché dans les nuits, à l'aide de la flamme,
Celui qui fait ma joie et que chérit mon âme.

Oh ! comment à ma couche est-il donc enlevé !
Je l'ai cherché partout et ne l'ai pas trouvé,
Mon époux est pour moi comme un collier de myrrhe.
Qu'il dorme sur mon sein, je l'aime et je l'admire.

Il est blanc entre mille et brille le premier ;
Ses cheveux sont pareils aux rameaux du palmier ;
A l'ombre du palmier je me suis reposée,
Et du nard précieux ma tête est arrosée.

Je préfère sa bouche aux grappes d'Engaddi,
Qui tempèrent, dans l'or, le soleil du midi.
Qu'à m'entourer d'amour son bras gauche s'apprête
Et que de sa main droite il soutienne ma tête !

Quand son cœur sur le mien bat dans un doux transport
 Je me meurs, car l'amour est fort comme la mort !
 Si mes cheveux sont noirs, moi je suis blanche et belle,
 Et jamais à sa voix mon âme n'est rebelle.

Je sais que la sagesse est plus que la beauté,
 Je sais que le sourire est plein de vanité,
 Je sais la femme forte et veux suivre sa voie :
 « Elle a cherché la laine, et le lin et la soie :

» Ses doigts ingénieux ont travaillé longtemps,
 » Elle partage à tous et l'ouvrage et le temps ;
 » Ses fuseaux ont tissé la toile d'Idumée ;
 » Le passant dans la nuit voit sa lampe allumée.

» Sa main est pleine d'or et s'ouvre à l'indigent ;
 » Elle a de la bonté le langage indulgent :
 » Ses fils l'ont dite heureuse et de force douée,
 » Ils se sont levés tous et tous l'ont embrassée.

» Sa bouche sourira lors de son dernier jour. »
 Lorsque j'ai dit ces mots, plein d'un nouvel amour,
 De ses bras parfumés mon époux m'environne,
 Il m'appelle sa sœur, sa gloire et sa couronne.

1821.

LA BEAUTÉ IDÉALE

AUX MANES DE GIRODET.

Où donc est la beauté que rêve le poète ?
 Aucun d'entre les arts n'est son digne interprète,
 Et souvent il voudrait, par son rêve égaré,
 Confondre ce que Dieu pour l'homme a séparé,
 Il voudrait ajouter les sens à la peinture.
 A son gré si la Muse imitait la Nature
 Les formes, la pensée et tous les bruits épars
 Viendraient se rencontrer dans le prisme des arts,
 Centre où de l'univers les beautés réunies
 Apporteraient au cœur toutes les harmonies,
 Les bruits et les couleurs, de la terre et des cieus,
 Le charme de l'oreille et le charme des yeux,
 Le réveil des oiseaux, la chanson virginale,
 La perle et les rayons de l'aube matinale,
 La gémissante voix des soupirs de la nuit,
 Le nuage égaré sur le torrent conduit,
 L'éclair tombant du ciel et sillonnant l'espace
 Comme un glaive de Dieu qui passe et qui repasse,
 Les cris du voyageur dans la forêt perdu,
 L'appel de la clochette en pleurant entendu,
 Les mots d'amour mêlés au vent sifflant sur l'onde,
 Et des chastes douleurs l'émotion profonde.
 On entendrait ensemble, on verrait d'un coup d'œil
 Dans les vapeurs du nord la faiblesse et l'orgueil,

L'orgueil farouche et noir des héros du nuage,
 Et les blondes beautés qui pleurent dans l'orage ;
 Leurs chants s'élèveraient dans les plaines de l'air,
 Le bouclier divin tinterait sous le fer,
 La harpe et les soupirs des vagues élégies
 Se mêleraient aux cris des sanglantes orgies,
 Et les hymnes plaintifs des filles du vainqueur
 Au rire du guerrier qui sent percer son cœur.
 La tragédie en pleurs parlerait dans la nue,
 L'homme entendrait les sons d'une langue inconnue,
 Semblable aux chants divins des astres de Platon,
 Belle plus que les voix d'Homère et de Milton,
 Les Dieux s'entretiendraient des malheurs de la terre.
 Dans la nuit des forêts le rayon solitaire
 Aux lèvres du chasseur en tremblant descendu....

.....
 Des mots qui nous diraient tout bas avec mollesse
 Ce qu'est l'amour de l'homme au cœur de la déesse.
 Devant l'autel ému d'un miracle nouveau,
 Sous le feu du génie échappé du ciseau
 Le marbre palpitant nous dirait si la vie
 Est un plus beau festin lorsqu'on nous y convie
 A l'âge qui rougit des pudeurs de l'amour,
 Qu'à l'âge qui gémit de ne pas voir le jour ;
 Et si pour aborder l'existence et sa flamme,
 Il vaut mieux en naissant avoir toute son âme.
 Mais quels vastes concerts, quels mots, quelles couleurs
 D'un monde châtié traceront les douleurs
 Et graveront pour nous sur le flot du déluge
 La grandeur du coupable et celle de son juge ?
 A ce dessin sublime et sur un mont jeté
 Manquent le mouvement, les bruits, l'immensité,
 Le concert où serait cette scène tracée
 Regretterait encor la forme et la pensée,
 Et si la poésie essayait des tableaux
 Pour suivre le ravage et la marche des eaux,

Seule et sans les couleurs, les voix mélodieuses,
 Elle demanderait ses sœurs harmonieuses.
 Descends donc, triple lyre, instrument inconnu,
 O toi ! qui parmi nous n'es pas encore venu
 Et qu'en se consumant invoque le génie,
 Sans toi point de beauté, sans toi point d'harmonie ;
 Musique, poésie, art pur de Raphaël,
 Vous deviendrez un Dieu...., mais sur un seul autel !
 Ainsi je lui parlais....

1824.

SUR LA MORT DE BYRON

Son génie était las des gloires de la lyre,
 Et déjà dédaignant cet impuissant délire,
 Quittant le luth divin qu'il vouait à l'enfer,
 Sa main impatiente avait saisi le fer.

Deux couronnes sont tout dans les fastes du monde :
 Orné de la première, il voulait la seconde ;
 Il allait la chercher au pays du laurier,
 Et le poète en lui faisait place au guerrier,
 Il tombe au premier pas, mais ce pas est immense ;
 Heureux celui qui tombe aussitôt qu'il commence !
 Heureux celui qui meurt et qui ferme des yeux
 Tout éblouis encor de rêves glorieux !
 Il n'a pas vu des siens la perte ou la défaite ;
 Il rend au milieu d'eux une âme satisfaite ;
 Et s'exhalant en paix dans son dernier adieu,
 Le feu qui l'anima retourne au sein de Dieu.
 A l'éternel foyer Dieu rappelle son âme ;
 Tu le sais à présent d'où venait cette flamme
 Qui, prenant dans ton cœur un essor trop puissant,
 A dévoré ton corps et brûlé tout ton sang.

.....
 Peut-être, parvenue à l'âge des douleurs,
 Vierge encore au berceau, née entre deux malheurs,

Connaissant tout son père et fuyant sa famille,
 Devant ce cœur brisé viendra tomber sa fille ;
 Et quand le luth muet et le fer paternel
 Auront reçu les pleurs de son deuil éternel,
 Sa voix douce, évoquant une mémoire amère,
 Y chantera l'adieu qu'il chanta pour sa mère.

.....
 Poète-conquérant, adieu pour cette vie !
 Je regarde ta mort et je te porte envie ;
 Car tu meurs à cet âge où le cœur jeune encor
 De ses illusions conserve le trésor.
 Tel aux yeux du marin, le soleil des tropiques
 Se plonge tout ardent sous les flots pacifiques,
 Et, sans pâlir, descend à son nouveau séjour
 Aussi fort qu'il était dans le milieu du jour.

1824.

NOTES ET COMMENTAIRES

NOTES ET COMMENTAIRES

MOÏSE, p. 9

Ce poème parut, en 1826, dans les *Poèmes antiques et modernes*, avec le *Déluge*, *Dolorida*, le *Trappiste*, la *Neige* et le *Cor*, chez Urbain Canel.

C'est à mon avis le chef-d'œuvre d'Alfred de Vigny, celui de ses premiers poèmes qui fut de tout temps le plus admiré et qu'il préférerait lui-même à tous les autres. Bien qu'il l'ait écrit à vingt-cinq ans, on le dirait détaché du livre des *Destinées*, dont il a déjà l'accent pessimiste.

« Ce grand nom de Moïse, écrivait Vigny, en 1838, à M^{lle} Camilla Maunoir, ne sert que de masque à un homme de tous les siècles et plus moderne qu'antique : un homme de génie, las de son éternel veuvage et désespéré de voir sa solitude plus vaste et plus aride à mesure qu'il grandit. Fatigué de sa grandeur, il demande le néant. »

Cette idée de la solitude de l'homme supérieur, qui fut celle de toute sa vie, il l'avait trouvée chez les romantiques de la première génération, notamment dans l'œuvre de Chateaubriand et de lord Byron ; mais personne ne l'a aussi puissamment exprimée que lui, parce que, par tempérament, par nature, il fut un solitaire dans toute l'acception du mot. Combien de fois n'a-t-il pas dit et répété que « la solitude est sainte ! »

Moïse semble avoir été écrit d'un seul jet ; en tout cas, c'est un des rares poèmes de la jeunesse de Vigny, qui, d'une édition à l'autre, n'offre pas de variantes. Il avait été dédié à Victor Hugo, mais cette dédicace disparut de l'édition de 1837 pour des raisons que je donne ailleurs (1), et ne reparut dans aucune édition suivante.

(1) Voir le tome I de mon livre sur *Alfred de Vigny*, chapitre *Hugo*.

ÉLOA, page 13.

Éloa, ou la Sœur des Anges, mystère, parut sans nom d'auteur, au mois d'avril 1824, chez Auguste Boulland, éditeur de la *Muse française*.

Alfred de Vigny avait d'abord pris pour titre : *l'Ange tombée* (au féminin) ; puis il biffa *tombée* pour mettre à la place : *des ténèbres* ; enfin il s'arrêta au titre d'*Éloa* qu'il avait trouvé soit dans la *Messiede*, soit dans un passage de ce poème cité par Chateaubriand.

Composé dans les Vosges et les Pyrénées, pendant ses marches et contremarches militaires, ce mystère (encore un sous-titre qu'il emprunta à Byron) fut terminé et écrit à Bordeaux en 1823. Cela résulte de deux documents : 1° d'une lettre datée du 3 octobre de cette année, par laquelle Alfred de Vigny, sur le point de partir pour la guerre d'Espagne, chargeait Victor Hugo de publier son poème de *Satan* (1) au cas où il serait tué ; — 2° de ce passage du *Journal d'un poète* : « Jamais l'art ne m'a enlevé dans une plus pure extase, si ce n'est lorsque, étant malade à Bordeaux, j'écrivais *Éloa*. »

Le sujet, au fond, n'était pas neuf. Il avait été traité par Klopstock et il avait tenté Byron, mais Vigny l'a renouvelé, car l'idée d'avoir fait naître Éloa d'une larme du Christ lui appartient en propre.

« Avez-vous remarqué, écrivait Aimé Martin à Lamartine, le 20 janvier 1831, cette dernière pensée du génie de Byron, vous qui croyez avec tant de raisons que le plus beau est toujours le plus vrai : « Toute punition qui est vengeance et non correction est moralement coupable : or, le monde fini, à quoi bon d'éternelles tortures ? » Tout le génie de Bossuet s'évanouit devant une pensée si vigoureusement exprimée. Ainsi la dernière pensée de Byron qui écrivait pour Satan a été pour nier Satan. Que d'espérances dans ces mots ! et quelle admirable affirmation de la justice divine (2) ! »

Ce thème passionnant de l'éternité des peines ne cessa de hanter l'imagination des poètes romantiques. Vigny avait

songé à donner une suite à *Éloa* sous le titre de *Satan sauvé*, mais il n'en a laissé que le plan et quelques fragments à l'état d'ébauche. C'est la même idée qui inspira plus tard à Lamartine *la Chute d'un ange* et à Victor Hugo *la Fin de Satan*. Il n'est pas jusqu'à Lecomte de Lisle qui ne l'ait traduite à sa manière dans son *Cain*.

En somme *Éloa* n'est pas autre chose que le poème de la Grâce. Mais nous savons que la grâce n'est pas toujours suffisante, et l'Ange de la Pitié, quoique né d'une larme du Christ, se voit entraîné dans l'abîme pour avoir voulu en tirer Lucifer, au mépris de la malédiction divine.

Sur ce canevas théologique, et sous l'influence directe des *Amours des anges* (1) de Thomas Moore, qui fit alors d'assez longs séjours à Paris, Alfred de Vigny a écrit, au dire de Théophile Gautier, le poème le plus parfait de la langue française. Les vers en sont effectivement d'une pureté toute séraphique ; cependant je suis persuadé que dix ans plus tard Vigny en aurait supprimé tout ce qui fait hors d'œuvre et certains détails dont l'élégance précieuse détonne et choque en un pareil sujet.

Il existe plusieurs copies manuscrites d'*Eloa*. M. Louis Barthou possède une copie du premier chant, et M^{me} la comtesse de Béarn une copie du second. Elles renferment toutes les deux un certain nombre de variantes plus ou moins heureuses, car, à l'encontre de Lamartine, Alfred de Vigny ne se corrigeait pas toujours bien. M. Henri de Régner, qui a eu communication du manuscrit de la comtesse de Béarn, a cité dans un feuillet du *Journal des Débats* quelques corrections fâcheuses (2).

Ainsi, dans le couplet fameux où Satan se révèle à Éloa, Vigny a remplacé l'admirable vers :

Pour lier tous ces nœuds j'ai des mains taciturnes.

par celui-ci qui lui est bien inférieur :

J'unis les cœurs, je romps les chaînes rigoureuses.

(1) Deux traductions du poème anglais parurent en 1823. La plus connue est celle de M^{me} Louise Belloc qui était liée avec le groupe de la *Muse française*.

(2) Numéro du 12 septembre 1911.

(1) C'est ainsi qu'il l'avait baptisé d'abord.

(2) *Lettres à Lamartine*, p. 126.

Par contre, M. Fernand Gregh a trouvé dans les papiers du poète, échus à Louis Ratisbonne, cette première version du passage de la perdrix (3^e chant) qui est loin de valoir la seconde :

Dans des prés inconnus l'alouette imprudente
Vient du miroir tournant voir la facette ardente,
Des mines de la terre élançé promptement
Le fer emprunte une âme aux ordres de l'aimant.
La tourterelle en vain dressant sa plume blanche,
Au regard du serpent tombe de branche en branche.
Telle elle descendait, l'habitante des cieux.
Ses yeux lourds de langueur regardèrent ses yeux.

.....
Le prince des esprits de la céleste belle
Entendait le discours; qui n'était plus rebelle.
Éloa se disait tout bas : Je suis à toi,
Et l'ange ténébreux dit tout haut : Sois à moi.

Nous devons également à M. Fernand Gregh la connaissance de ce fragment inédit d'*Éloa* que Vigny avait peut-être l'intention d'utiliser dans *Satan sauvé* :

RÉVÉLATION

Esprit venu du ciel, où portez-vous mon âme ?
Pour soutenir l'éclat de ces astres de flamme,
Qui suis-je ? Ai-je reçu comme un don précieux
L'œil de l'aigle inspiré que saint Jean vit au cieux ?
Dans les ravissements d'une extase imprévue
Pourrai-je voir le ciel sans mourir de sa vue ?
C'est en parlant à Dieu que Moïse autrefois
Sentit fuir de son cœur son âme avec sa voix.
Daignez, Esprit divin, soutenir mes paupières,
J'épurerais ma lèvre aux vases des prières !
Mais tout le firmament s'ouvre au bruit de vos ailes.
Esprit, je vous suivrai dans vos routes nouvelles,
Dussé-je retomber d'où je suis élançé.

Tel, suivant dans les airs son chemin commencé,
L'aéronaute aspire au trône des étoiles.
L'Ether monte en gonflant la rondeur de ses voiles,
Déjà le bruit du monde expire confondu,
L'orage à ses pieds passe et tourne inattendu,

La terre s'aperçoit sous les vapeurs profondes
Comme une tache obscure au sein des pâles ondes.
L'homme alors, seul au ciel, de nos destins vainqueur,
D'une joie insensée enorgueillit son cœur.

Mais, ô terreur, sorti de la sphère natale,
Il tente sans l'entendre une hymne triomphale,
L'air échappe à son cœur et l'espace à ses yeux ;
C'est le vide partout, ce ne sont plus les cieux ;
En vain un cri muet sort de sa voix mourante,
Il vole évanoui dans sa nacelle errante.

.....
Éloa a inspiré plusieurs artistes. En 1833, Ziégler composa une suite de 13 planches, dessinées et gravées au trait, pour une édition illustrée de ce poème qui ne parut jamais. — Et, en 1835, le sculpteur Carl Elshöech, de Dunkerque, élève de Bosio, fit une statue d'*Éloa* en marbre qui lui valut une 2^e médaille. Moi-même je possède une très belle esquisse d'un monument à Alfred de Vigny, projeté par le statuaire tourangeau Sicard, où le poète est assis et rêve à l'ombre des ailes grandes ouvertes d'*Éloa* séduite par Satan.

LE DÉLUGE, p. 39.

C'est encore un « mystère » de la même veine qu'*Éloa*. Vigny ne pouvait prendre son parti de la cruauté de Dieu. « Serait-il dit, lit-on dans la Genèse, que vous fassiez mourir le juste avec le méchant ? » Cette pensée a servi d'épigraphe au poème ; mais, comme je le dis plus haut (p. XXIV), il est probable que Vigny en conçut la première idée en regardant le beau tableau de Girodet représentant le Déluge. Il l'avait d'abord baptisé *la Terre punie*, s'il faut croire cette épigraphe d'Edmond Gérard, datée de 1823 :

Le comte de Vigny, cet immortel génie,
A dit : Pour l'univers j'écrivis *Eloa*,
Et quand toute la terre aura lu ces vers-là,
On verra la terre punie.

Là encore le poète s'est inspiré de Byron (*Heaven and Earth*), mais il est resté bien au-dessous de son modèle.

LA FILLE DE JEPHTÉ, p. 53.

Ce poème charmant, imité des *Mélodies hébraïques* de Byron, parut chez Pélicier au mois de mars 1822, à la suite d'*Hélène*, avec huit autres poèmes groupés en trois catégories :

POÈMES ANTIQUES : la *Dryade*, *Symétha*, le *Somnambule*]

POÈMES JUDAÏQUES : la *Fille de Jephté*, le *Bain*, la *Femme adultère*.

POÈMES MODERNES : la *Prison*, le *Bal* et le *Malheur*, ode. Le recueil était anonyme.

Le vrai sens de la *Fille de Jephté* est moins dans les versets de l'Écriture qui lui servent d'épigraphe que dans ces quatre vers de son texte :

Seigneur, vous êtes bien le Dieu de la vengeance.
En échange du crime il vous faut l'innocence.
C'est la vapeur du sang qui plaît au Dieu jaloux,
Je lui dois une hostie, ô ma fille, c'est vous !

C'est donc la première expression de l'idée philosophique que Vigny devait développer dans le *Déluge*. Visiblement cette idée l'obsédait.

Au point de vue de la forme, cette pièce est une des plus achevées du recueil. M. Edmond Estève dit que ses stances à rimes plates constituaient un rythme nouveau dans la poésie française. En apparence, oui, mais seulement en apparence, car la division du poème en quatrains est purement fantaisiste, comme le prouvent les stances 14 et 15 qui se commandent à la façon d'André Chénier, et je ne vois pas ce que le poème eût perdu à être écrit sans cette division qui ne charme que l'œil.

LA FEMME ADULTÈRE, p. 57.

Parlant de cette pièce dans son article de 1835, Sainte Beuve a dit qu'il regrettait les changements qui y avaient été faits dans l'édition de 1829. Encore si Vigny s'était contenté d'exercer sa critique sur certains vers dont le premier texte ne le satisfaisait pas ! mais il a retranché du § III tout ce passage qui ne méritait pas cette sévérité :

« Mais quelle est cette femme étendue à la porte ?
Dieu de Jacob ! c'est-elle ! accourez ! elle est morte ! »
Il dit, les serviteurs s'empressent. Sur son cœur,
Il l'enlève en ses bras : sa voix, avec douceur,
L'invite à la lumière, et par une eau glacée,
Veut voir de son beau front la pâleur effacée.
Mais son fils, d'une épouse ignorant le danger,
L'appelle et dans ses pleurs accuse l'étranger.
« L'étranger ! quel est-il ? Parcourons la demeure,
« Dit le maître irrité : que cet assassin meure ! »
Des suivantes alors le cortège appelé,
Se tait ; mais le désordre et leur trouble ont parlé.
Il revient, arrachant ses cheveux et sa robe ;
Sous la cendre du deuil sa honte se dérobe ;
Ses pieds sont nus ; il dit : « Malheur ! Malheur à vous !
« Venez, femme, à l'autel rassurer votre époux
« Ou, par le Dieu vivant qui déjà vous contemple !... »
Elle dit en tremblant : « Seigneur, allons au temple. »
On marche. De l'époux les amis empressés
L'entourent tristement, et, tous, les yeux baissés.
Se disaient : « Nous verrons si, dans la grande épreuve,
« Sa bouche de l'eau sainte impunément s'abreuve. »
On arrive en silence au pied des hauts degrés,
Où s'élève un autel. Couvert d'habits sacrés
Et croisant ses deux bras sur sa poitrine sainte,
Le prêtre monte seul dans la pieuse enceinte.
La poussière de l'orge, holocauste jaloux,
Est d'une main tremblante offerte par l'époux,
Le pontife la jette à la femme interdite,
Lui découvre la tête, et tenant l'eau bénite :
« Si l'étranger jamais n'a su vous approcher,
« Que l'eau, qui de ce vase en vous va s'épancher,
« Devienne d'heureux jours une source féconde ;
« Mais si, l'horreur du peuple et le mépris du monde,
« Par un profane amour votre cœur s'est souillé,
« Que flétri par ces eaux, votre front dépouillé
« Porte de son péché l'abominable signe,
« Et que, juste instrument d'une vengeance insigne,
« Leur poison poursuivant l'adultère larcin
« En dévore le fruit jusque dans votre sein. »
Il dit, écrit ces mots, les consume, et leur cendre
Paraît, avec la mort, au fond des eaux descendre ;
Puis, il offre la coupe : un bras mal assuré
La reçoit ; on se tait : « Par ce vase épuré,
« Dit l'épouse, mon cœur... » De poursuivre incapable

« Grâce dit-elle enfin, grâce ! je suis coupable. »
 La foule la saisit. Son époux furieux
 S'éloigne avec les siens, en détournant les yeux,
 Et du sang de l'amant sa colère altérée
 Laisse au peuple vengeur l'adultère livrée.

Et toute cette tirade qui faisait suite au vers 108 a été remplacée par ces deux vers :

Voilà ce qu'il disait, et de Sion la sainte
 Traversait à grands pas la tortueuse enceinte.

L'épigraphie de la *Femme adultère* est tirée du livre de *Job*, mais ce n'est pas la même que celle de l'édition de 1822. Celle-ci est beaucoup plus longue. En voici le texte :

« Qu'un tourbillon ténébreux règne dans cette nuit : qu'elle ne soit pas comptée dans les jours de l'année !

« Que cette nuit soit dans une affreuse solitude, que les cantiques de joie ne s'y fassent pas entendre !

« Que les étoiles de son crépuscule se voient de ténèbres ! qu'elle attende la lumière, et qu'il n'en vienne point ! et qu'elle ne voie pas les paupières de l'aurore ! (*Job*.)

LE BAIN, p. 63.

Cette pièce, qui porte en sous-titre : *Fragment d'un poëme de Suzanne*, n'a jamais été finie, et je me demande pourquoi. Vigny n'a pas retranché de ses œuvres les 36 vers dont elle se compose. *Le Chant de Suzanne au bain*, que nous donnons à la suite des *Poèmes*, devait en faire partie dans la pensée de l'auteur. Il parut dans la *Muse française* du 1^{er} avril 1824 ; il aurait donc pu figurer dans l'édition de 1826, mais Vigny, qui était devenu très sévère pour lui-même, le retrancha définitivement de ses œuvres, probablement parce qu'il s'était aperçu qu'il trahissait l'imitation de Millevoeye.

J'ai trouvé, en effet, dans les *Chants élégiaques* de Millevoeye, un petit poëme intitulé *la Sulamite* qui m'a frappé par son air de ressemblance avec *le Chant de Suzanne au bain*. Non seulement c'est le même thème, mais encore on y rencontre les mêmes mots, les mêmes images et, chose plus grave, vneurs ou deux presque identiques. Exemple :

LA SULAMITE.

O Vierges de Sion ! ô mes douces compagnes !
 Ne l'avez-vous pas vu descendre des montagnes ?

SUZANNE AU BAIN.

Il reparait joyeux sur le haut des montagnes,
 Bondit sur la colline et passe les campagnes.

LA SULAMITE.

Mon œil appesanti, lentement soulevé,
 A cherché mon amant et ne l'a point trouvé

SUZANNE AU BAIN.

Je l'ai cherché partout et ne l'ai point trouvé.

LA SULAMITE.

Que son haleine est douce, épouse de mon cœur !
 Au voyageur, errant depuis l'aube naissante,
 Moins douce est d'Engaddi la grappe jaunissante.

SUZANNE AU BAIN.

Je préfère sa bouche aux grappes d'Engaddi.

Si donc Alfred de Vigny avait recueilli, dans ses *Poèmes antiques et modernes*, le *Chant de Suzanne au bain*, les chercheurs de sources à qui rien n'échappe n'auraient pas manqué de dire un jour ou l'autre qu'il avait imité *la Sulamite* de Millevoeye, et c'est ce qu'il n'a pas voulu.

LE SOMNAMBULE, p. 65.

Imprimée quelquefois à tort sous le titre de *La Somnambule*, cette pièce est une des premières qu'ait écrites Alfred de Vigny. Datée par lui de 1819, elle doit être de cette époque, puisque Vigny la lut pour la première fois devant Soumet, à qui elle est dédiée, au commencement de l'année 1820. Il est même curieux qu'il ne l'ait pas publiée dans le *Conservateur littéraire* de Victor Hugo. Avec les pièces de *La Dryade* et de *Syméthra* elle forme le cycle néo-grec du recueil où se voit l'influence d'André Chénier.

Syméthra fut envoyée au concours des Jeux Floraux de Toulouse en 1820, mais ne fut pas couronnée.

DOLORIDA, p. 77.

C'était, aux yeux de Sainte-Beuve, l'un des trois plus beaux poèmes de la jeunesse de Vigny. Les deux autres étaient *Éloa* et *Moïse* que pour mon compte je lui préfère.

Avant de paraître en volume (1826) il avait paru dans le numéro d'avril 1824 de *la Muse Française*, et Vigny l'avait lu à Paris chez M^{me} Sophie Gay au commencement de 1823, si bien que lorsqu'il arriva à Bordeaux, tout le monde connaissait *Dolorida*. On trouvera dans le chapitre de mon livre sur Vigny que j'ai consacré à Delphine Gay tous les détails du séjour du poète à Bordeaux.

Mais le texte de l'édition de 1826 de *Dolorida* diffère beaucoup de celui de *la Muse française*, et celui de l'édition de 1837 davantage encore, Vigny n'ayant cessé pendant dix ans de remanier cette pièce, au risque de la défigurer.

Ayant donné toutes les variantes dans mon *Cénacle de la Muse Française*, je renvoie le lecteur à cet ouvrage (1).

Dolorida a eu l'honneur d'inspirer le *Don Paez* d'Alfred de Musset.

LE MALHEUR, p. 82.

Si cette ode a pris rang dans l'édition des *Poésies complètes* d'Alfred de Vigny parue chez Charpentier en 1841, nous le devons à Sainte-Beuve qui en avait blâmé la suppression dans l'édition de 1829. Sainte-Beuve prétendait que c'était la pièce la plus ancienne d'Alfred de Vigny, et qu'elle remontait à 1814 ou 1815, à l'époque où Vigny et Émile Deschamps, de qui il tenait ce détail, s'étaient retrouvés dans le monde. Pourtant Vigny l'a datée de 1820. Auquel croire? En 1814 le poète avait dix-sept ans. A cet âge, si doué que l'on soit, on n'est pas encore maître de son instrument. Or, l'*Ode au malheur* est d'un ouvrier qui n'a plus grand chose à apprendre : les strophes admirablement rythmées sont d'une richesse de rimes à rendre jaloux le poète des *Orientales*. Je crois donc qu'en la datant de 1820, Vigny ne nous a pas trompés.

(1) 1 vol. au *Mercure de France*, 1909.

LA PRISON, p. 85.

Ce poème avait une épigraphe que Vigny a supprimée dans les éditions postérieures. Comme celle de *la Femme adultère*, elle était tirée du livre de *Job*. La voici :

« C'est dans la tombe qu'on est à couvert du bruit qu'excitent les impies.

« C'est là que ceux qui étaient enchaînés ne souffrent plus, et qu'ils n'entendent plus la voix de l'exacteur. »

C'est une des pièces qui renferment le plus de variantes. La place nous fait défaut pour les relever ici. Je me contenterai de citer les vers que Vigny a supprimés dans l'édition de 1829.

Pourquoi jusqu'à ce jour n'êtes-vous pas venu ?

Après ce vers,

Le mourant disait au prêtre :

Vous m'appellez mon fils ? Si vous étiez mon père,
 Vos pas seraient tardifs en ces lieux. Et ma mère
 Ne viendra-t-elle pas me regarder mourir ?
 Aujourd'hui que leur fils va cesser de souffrir,
 Qu'ils viennent tous les deux voir ma reconnaissance.
 Mais ne les a-t-on pas punis de ma naissance ?
 Ils ont dû l'expier, car devant votre loi,
 Si je suis criminel ils le sont plus que moi.

MADAME DE SOUBISE, p. 95.

C'est une des trois pièces nouvelles qui figurent dans le recueil poétique de Vigny paru en 1829 sous le titre de *Poèmes*, avec la division suivante : ANTIQUITÉ BIBLIQUE (4 poèmes) ; ANTIQUITÉ HOMÉRIQUE (quatre poèmes) ; le LIVRE ANTIQUE (2 poèmes) ; le LIVRE MODERNE (huit pièces).

Madame de Soubise fait partie du LIVRE MODERNE avec la *Frégate la Sérieuse* et le *Bain d'une dame romaine*.

Ce conte du XVI^e siècle qui fut baptisé plus tard *poème* est plutôt une ballade dans le goût de celles de Victor Hugo. Si Vigny a voulu nous montrer qu'il était aussi capable qu'un autre de jongler avec les rimes, il a réussi, mais ses rimes, quoique tout aussi riches, n'ont pas la belle sonorité de celles de son rival.

LA NEIGE p. 101.

Quant elle parut en 1826 dans les *Poèmes antiques et modernes* cette pièce avait comme sous-titre : *Ballade*. En 1829 la ballade devint un conte et en 1837 un poème. Conte ou ballade, le nom ne fait rien à la chose. Cependant il n'est pas sans intérêt de chercher la raison de ces débaptisations successives. Quand on a la prétention d'être un novateur, et l'on sait que Vigny se flattait en 1829 d'avoir devancé en France toutes les compositions du genre de ses Poèmes, on doit se garder d'évoquer dans l'esprit du lecteur averti le souvenir de pièces similaires ou portant, chez un autre, la même étiquette.

Sainte-Beuve, en 1835, s'est servi de cette ballade pour caractériser la première manière de Vigny.

« Le début de cette pièce, disait-il, me représente à merveille le début de sa muse ; elle fit ses premiers pas aussi péniblement que la belle Emma, portant son amant sur la neige ; mais dans la pièce, Charlemagne regarde et pardonne ; et le public, qui n'est pas un Charlemagne, comprit peu, regarda peu, et ne se soucia guère ni de pardonner ni d'autre chose (1). »

Deux ans après, parlant du fabliau d'*Emma et Eginhard* de Millevoye, Sainte-Beuve disait encore :

« Il y a loin de là à la *Neige*, qui est le même sujet traité, par M. de Vigny, dans un tout autre style, dans un goût rare et, je crois, plus durable, mais qui a aussi sa teinte particulière de 1824, c'est-à-dire le précieux (2). »

La *Neige* parut pour la première fois dans les *Tablettes romantiques* de 1823. — Je rappelle ici, parce que la chose ne manque pas de piquant, que Victor Hugo, dans l'édition de 1826 de ses premières poésies, donna comme épigraphe au recueil de ses *Ballades* ces deux vers du début de la *Neige* :

Qu'il est doux, qu'il est doux d'écouter des histoires,
Des histoires du temps passé !

(1) *Portraits contemporains*, I, 65.

(2) *Portraits littéraires*, I, 476.

et qu'en 1828 il les remplaça par les deux vers fameux de Joachim du Bellay :

Renouvelons aussi
Toute vieille pensée.

LE COR, p. 104.

Cette autre *Ballade* devint encore un *Conte*, en 1829. Elle fut célèbre du jour au lendemain par la grâce du premier vers, qui se répète à la fin avec une heureuse variante.

J'aime le son du cor le soir au fond des bois.

« Ce n'est pas seulement une scène de bataille supérieurement décrite, un site des Pyrénées peint avec la touche de Michallon (1), écrivait Charles Magnin en 1829 ; c'est encore un effort musical des plus frappants et des plus mélancoliques. Il sera désormais impossible à qui aura lu cette pièce d'entendre, le soir, le son prolongé du cor répété de colline en colline, et glissant de feuille en feuille, sans se rappeler Roncevaux, les Maures, le dernier soupir de Roland et sans redire ce vers qui tinte, comme un glas funèbre, dans toute la ballade :

Dieu ! que le son du cor est triste au fond des bois !

Vigny composa cette admirable ballade en 1825, dans les Pyrénées, après avoir visité la *Brèche de Roland*, et la fit paraître en 1826 dans les *Annales romantiques*.

LE BAL, p. 108.

C'est par cette jolie pièce de vers que Vigny fit son entrée dans le monde littéraire. Comme je le dis plus haut, elle parut au mois de décembre 1820 dans le *Conservateur* de Victor Hugo. Mais entre la première version et la dernière il y a de notables différences.

Les douze premiers vers n'existaient pas dans l'édition originale. La pièce commençait par la strophe.

Courez, jeunes beautés, formez la double danse.

(1) Michallon qui mourut en 1822 exposa au Salon de 1819 un tableau représentant la *Mort de Roland*.

Et dans les papiers du poète que possédait Louis Ratisbonne, M. Fernand Gregh a trouvé ce court fragment inédit qui d'après lui, faisait suite au dixième vers.

Mais dans les airs émus, la musique a cessé :
La danseuse est assise en un cercle pressé ;
Tout se tait. Et pour quoi, graves, mais ingénues,
Ces trois jeunes beautés vers un homme venues ?
Cette douleur secrète, errante dans ses yeux
N'a pas déconcerté l'abord mystérieux ;
Elles ont supplié ; puis, s'aidant d'un sourire,
Elles ont dit : « Les vers ont sur nous tant d'empire.
« Ils manquaient à la fête et le bal les attend, »
« Le sujet est donné, c'est la danse ; on attend : »

La pièce qui se termine par ce vers :

Et que la salle au loin tremble de vos plaisirs,

se terminait primitivement par ceux-ci, qui furent supprimés :

Où donc est la gaieté de la danse légère ?
Ces mots ont-ils détruit sa grâce passagère ?
Au lieu du rire éteint qui n'ose plus s'offrir,
L'éventail déployé nous dérobe un soupir.
Hélas ! lorsqu'un serpent est mort dans une source,
D'une eau vive et limpide elle poursuit sa course ;
Mais son matin n'a plus de fécondes vapeurs,
Et le gazon s'abreuve à des trésors trompeurs ;
La reine-marguerite a perdu sa couronne....
Et l'enfant qui, joyeux, vient et s'y rafraîchit,
Pleure et crie en fuyant, car son genou fléchit,
Son cœur traîne un feu sourd, une torture amère,
Et des maux dont jamais n'avait parlé sa mère

Quand Vigny composa *le Bal*, il était très mondain : il fréquentait chez la marquise de la Grange, chez la princesse de Béthune et chez la comtesse de Damrémont. Il ne cessa de voir M^{me} de la Grange dont le mari était un des meilleurs amis de Lamartine.

LE TRAPPISTE (1), p. 111.

Ce poème écrit à Courbevoie, où Vigny était alors en garnison, parut sans nom d'auteur le 7 juillet 1822. Sur le faux-

(1) Vigny écrivait *le Trappeur*, et il faut croire que c'était l'ortho-

titre se trouvait cette épigraphe qui fut remplacée plus tard par un passage du *Moniteur* :

« Je suis devenu étranger à mes frères, parce que le zèle de votre maison m'a dévoré, et que les outrages de ceux qui vous insultaient sont tombés sur moi. » (Ps. CLXVIII, v. 8.)

Alfred de Vigny s'était inspiré de la persécution religieuse qui, à la suite de la révolution d'Espagne de 1820, avait entraîné l'expulsion des Trappistes de Sainte-Suzanne. Le poète faisait donc acte de royaliste. Ce petit poème eut beaucoup de succès. En quelques mois il s'en écoulait trois éditions. La troisième, qui fut mise en vente au mois de mars 1823, se vendait « au profit des Trappistes d'Espagne » ! Elle contenait un appendice où Vigny racontait comment des Trappistes, exilés volontaires ou forcés d'un monastère suisse, vinrent en 1796 s'établir en Espagne à Sainte-Suzanne en Aragon, et comment ils en furent chassés, en 1821. Voici les principaux passages de ce document que Vigny a retranché des éditions suivantes :

« C'est du couvent de Sainte-Suzanne, en Aragon, qu'est sorti le Trappiste célèbre.

« Plusieurs fois (les religieux ses frères le racontent ainsi) il fut averti par des songes, et vint trouver le vieil abbé de la communauté, lui disant comme autrefois Samuel à Héli : *Me voici, car le Seigneur vient de m'appeler*. Mais l'abbé croyait d'abord que c'était un souvenir de son ancien métier des armes qui lui donnait des pensées de guerre durant la nuit, et lui disait aussi : *Mon fils, retournez et dormez*.

« Cependant, comme il revint encore, disant toujours : *qu'il savait bien qu'on se battait pour le roi, et qu'il y devait être*, l'abbé ne douta plus que ce ne fût, comme il le disait, *la sainte volonté de Dieu* ; et sur les économies du couvent il put acheter un cheval. Il partit comme Bayard, *armé et aourné par sa famille, pour bien servir son roi naturel* et il combattit comme lui.

« Ces détails et ceux que je vais dire encore, on les peut entendre de la bouche même de plusieurs de ces bons pères,

graphie admise, puisqu'en 1823, il parut une *Élégie héroïque* intitulée encore *le Trappeur* dans les *Annales de la littérature et des arts*. Cette *élégie* était due à la plume de M. Ernest de Blosseville.

qui sont maintenant à Paris. Voici leur histoire entière et comment ils y sont venus.

« Il arriva qu'en l'hiver de l'année 1796, une colonie de Trappistes partit du monastère de la Val-Sainte, en Suisse, que notre révolution avait comblé de malheureux et peut-être de pénitents. On les vit marcher deux à deux et en silence à travers les peuples révoltés et des armées, ne sachant pas bien où la Providence les arrêterait, et passant parmi les nations, comme Pierre l'Ermite et sa croisade, sans autre guide que la croix. « Partout on refusait le passage à nos « fondateurs », m'écrivait un ces religieux.

« Lorsqu'on leur interdisait l'entrée d'une ville, il fallait passer la nuit exposés à un froid très cruel. Alors, comme les cabanes étaient révolutionnaires et se fermaient à des moines, ils se retiraient dans quelque cimetière, demandant l'hospitalité et un abri sous leur tombe à des morts auxquels ils étaient aussi semblables par l'abandon et l'oubli du monde entier, que par leur pâleur et ces longues robes blanches qui les faisaient paraître comme des ombres errantes. Là ils priaient et se félicitaient dans leurs cœurs de ce que Dieu leur donnait des misères plus grandes encore que celles qu'ils avaient inventées pour eux-mêmes. »

Ces trappistes errants se fixèrent enfin en Espagne, à Sainte-Suzanne, et eurent pour premier abbé Dom Gérosime d'Alcantara. Leur monastère fut épargné en 1808 par les troupes françaises, mais, en 1821, un décret des Cortès les expulsa du royaume. C'est alors que l'un d'eux, le P. de Martres vint quêter en France pour ses frères dispersés, et que Vigny eut l'idée de son poème.

« O que n'ai-je acquis plus de gloire ! s'écrie-t-il. J'emploierais à être utile à ces hommes vénérables le crédit miraculeux qu'elle donne sur les âmes, et j'ajouterais mon nom à leur éloge, comme pour le sceller de toute son autorité. Mais si je suis trop jeune pour avoir le droit de faire tant de bien, j'ai du moins celui de rappeler pour eux l'intérêt qu'un homme illustre leur porte...

« Puissent leurs prières faire sur beaucoup de cœurs l'impression que fit sur le mien leur simple vue. Quant à moi, voici sans doute la dernière fois qu'il m'est permis d'élever la voix en leur faveur. Destiné à prêter une autre arme aux

émigrés espagnols, je penserai du moins que personne n'aura acquis, sans leur avoir fait un peu de bien, ce livre où je parlais de leur infortune. »

Augustin Soulié, rédacteur à la *Quotidienne*, écrivait le 13 octobre 1822 à Edmond Géraud qui dirigeait à Bordeaux la *Ruche d'Aquitaine* :

« L'auteur d'un volume appelé *Hélène* et d'autres poèmes M. de Vigny, vient de publier un petit poème intitulé *le Trappiste*. Il y a de très belles choses... un peu d'obscurité, mais de belles images et beaucoup de pensées. »

C'est encore le jugement que l'on pourrait porter aujourd'hui sur ce poème que Vigny corrigea attentivement et bien entre la première et la quatrième édition.

LA FRÉGATE LA SÉRIEUSE, p. 119

Le 27 janvier 1829, Victor Pavie écrivait à son père : « De Vigny a fait lecture d'un petit poème inédit, *la Frégate la Sérieuse ou la plainte du capitaine*, autrement et aussi beau qu'une *Orientale* de V. Hugo » (*Médallions romantiques* p. 232).

Le fait est que ce poème fait songer aux *Orientales*, mais je ne vois pas, comme M. Baldensperger (*Alfred de Vigny, Contribution à la biogr. intellect.*, p. 120) qu'il ait été calqué sur les plus importantes réussites de V. Hugo. D'abord si, comme je le crois, elle fut composée à Dieppe en 1827, la *Frégate* aurait devancé les premières *Orientales* d'Hugo qui sont de 1828; ensuite, alors même qu'elle serait leur contemporaine, ce n'est certainement pas sur les *Orientales* qu'elle fut calquée. Vigny ne doit rien à Hugo ici ni ailleurs. La pièce de vers qui leur servit de modèle à tous deux, dans cette « sorte d'ode aux mètres changeants », c'est les *Préludes* de Lamartine que tous les romantiques admirèrent, Vigny le premier, et qui parut en 1823 dans les *Nouvelles Méditations. Saum cuique*.

Alfred de Vigny avait d'abord lu sa *Frégate* chez la comtesse d'Agoult.

« Un soir, chez moi, dit-elle en ses *Souvenirs*, par très amicale exception, car il savait à quoi s'en tenir sur le bel esprit des marquises, Alfred de Vigny consentit à lire un de

ses poèmes inédits : *La Frégate*. Je l'en avais prié vivement, indiscretement. J'en eus bien de la mortification. La lecture, à laquelle j'avais convié toute la fleur aristocratique, les plus jolies femmes : la princesse de Bauffremont, la comtesse de Montault, sa sœur, la marquise de Castelbajac, sa gracieuse belle-sœur la comtesse Frédéric de la Rochefoucauld, la comtesse de Luppé, mesdames de Caraman, d'Orglandes, la duchesse de Grammont, etc., ne fut point du tout goûtée. Un silence consternant accueillit l'œuvre et l'auteur « Ma frégate a fait naufrage dans votre salon », me dit, en se retirant, Alfred de Vigny. « Ce monsieur est-il un armateur ? » venait de me demander l'ambassadeur d'Autriche. »

Cette pièce fut une des plus critiquées du recueil. Charles Magnin y releva « l'impropriété fréquente d'un langage faussement technique ».

« Nous avons entendu, disait-il, des marins entrer dans une furieuse colère contre l'auteur pour la manière dont il défigure leur belle langue en croyant la parler. Nous avons d'abord ri de leurs critiques, puis nous avons fini par être ébranlé. Au fait, si l'école nouvelle a raison de substituer le mot juste et propre au mot noble et vague que recherchait sa devancière, encore faut-il qu'elle emploie vraiment le mot propre et non le mot à côté. »

Qu'elle était belle ma Frégate,
Lorsqu'elle voguait sous le vent !

« *Voguer sous le vent* n'est d'aucune langue. On est *sous le vent* d'un autre navire, ce qui exprime un rapport de position, et le plus souvent un désavantage ; on *serre le vent* ; on est *près du vent*. Un rimeur classique aurait dit

Lorsqu'elle voguait sur les flots.

« C'eût été, sans contredit, très plat et très insignifiant. Vous voulez être plus précis, plus vrai que vos devanciers : vous avez raison ; mais prenez garde ! De tous les genres de fausseté, le *technique faux* serait le pire. »

C'était bien minutieux, appliqué à un poète. Cependant, Vigny fit droit à cette critique et dans l'édition suivante on put lire :

Qu'elle était belle ma Frégate,
Lorsqu'elle voguait dans le vent !

Ce n'est pas le seul changement qu'il fit à ce poème : il remania toute la fin de la strophe II ; il donna ces deux vers au Havre.

Le Havre a pour parure ensemble et pour appui
Notre Dame de Grâce et Honfleur devant lui.

En revanche il lui ôta l'honneur d'avoir lancé la *Sérieuse* en mer, pour le donner à Toulon.

LES AMANTS DE MONTMORENCY, p. 130.

Ils parurent dans la *Revue des Deux-Mondes* du 1^{er} janvier 1832, avec cette note :

« En attendant la fin de la Première consultation du *Docteur noir* qui paraîtra prochainement, M. Alfred de Vigny nous adresse ce poème qui fait partie d'un nouveau recueil poétique intitulé *Élévations*, et nous prie de déclarer qu'il désavoue toute autre copie qui aurait pu paraître ailleurs. »

Six ans plus tard, Vigny écrivait à Camilla Maunoir :

« J'ai nommé ces poèmes *Élévations* (il parlait des *Amants* et de *Paris* qui leur fait suite dans ses *Poèmes*), parce que tous doivent partir de la peinture d'une image toute terrestre pour s'élever à des vues d'une nature plus divine et laisser (autant que je le puis faire) l'âme qui me suivra dans des régions supérieures : la prendre sur terre et la déposer aux pieds de Dieu. » (Lettre du 21 décembre 1838).

La première fois que nous trouvons ce titre d'*Élévations* sous la plume de Vigny, c'est dans une lettre qu'il adressait à Sainte-Beuve le 29 décembre 1829, pour lui faire part de son projet de lui dédier la douzième de ses *Élévations*. Et la dernière fois, en dehors de sa lettre à M^{lle} Maunoir, c'est encore dans une lettre à Sainte-Beuve en date du 15 octobre 1835 : « Mais je garde pour un futur *Cénacle*, afin de me faire pardonner mes gros livres, des *Élévations* que je vous prierai d'y venir entendre, dans l'espoir de renouveler nos échanges de vers, et au milieu des anciens amis poètes qui nous sont restés et des meilleurs parmi les nouveaux que la Muse nous a donnés... »

Ces *Élévations*, dont le titre faisait écho en quelque sorte aux *Méditations* de Lamartine, et rappelait les *Éléva-*

tions de Bossuet, devaient être toutes philosophiques. Pour-quoi Vigny y renonça-t-il, après les avoir annoncées de toutes les façons ? Nous n'en savons rien, mais il est probable que ce fut sous l'empire des chagrins qui, de 1835 à 1840, troublèrent si profondément sa vie.

PARIS, p. 134.

Ce devait être la *XI^e Élévation*. La pièce porte, en effet, ce chiffre en sous-titre dans l'édition originale qui est de 1831. Elle précéda de quelques mois la publication des *Amants de Montmorency*. En tête se trouvait cette note :

« Ce poème, sorte de rêve symbolique, est détaché d'un recueil, incomplet encore, intitulé : *Élévations*. Le temps emporte si vite les événements, les impressions, les pressentiments qu'ils font naître, qu'il peut être bon de donner sa date à la moindre chose, quoique cette feuille soit du nombre de celles que le vent emporte, sans qu'on les ait vues passer. »

Quand il écrivit cette *Élévation de Paris*, Vigny, comme Sainte-Beuve, était sous la double influence de Lamennais et du Père Enfantin. C'est au premier qu'il pensait quand il disait :

L'un soutient en pleurant la croix dépossédée.
S'assied près d'une sépulture et seul, comme un banni,
Il se frappe en disant : *Lamma Sabacthani*;
Dans son sang, dans ses pleurs, il baigne, il noie, il plonge
La couronne d'épine et la lance et l'éponge,
Baise le corps du Christ, le soulève, et lui dit :
« Reparais, Roi des Juifs, ainsi qu'il est prédit;
Viens, ressuscite encore aux yeux du seul apôtre
L'Eglise meurt : renaiss dans sa cendre et la nôtre,
Règne, et sur les débris des schismes expiés,
Renverse tes gardiens des lueurs de tes pieds. »

Il pensait au Père Enfantin dans les vers qui suivent :

Seul, sans père et sans fils, soumis à la parole,
L'union est son but et le travail son rôle,
Et selon celui-là qui parle après Jésus,
Tous seront appelés et tous seront élus.

Vigny adorait Paris qu'il regardait comme sa patrie, bien qu'il n'y fût pas né. Victor Hugo, dans sa vieillesse, l'appelait la Ville-Lumière. Lui, dans cette pièce apocalyptique, disait que, lorsque Paris aurait disparu, on crierait :

... pour longtemps le monde est dans la nuit !

Un fragment de cette *Élévation* parut, en 1835, dans le *Nouveau Kaepsake français* publié par Louis Janet, sous le titre : *Une Fournaise*, qui était emprunté au dernier vers du premier paragraphe :

Vois-je une roue ardente, ou bien une fournaise ?

HÉLÈNE, p. 145.

Ce poème, annoncé dans la *Bibliographie de la France* du 16 mars 1822, sous le n° 1349, parut sans nom d'auteur, chez Pélicier, libraire, en tête du volume qui contenait le *Somnambule*, la *Fille de Jephthé*, la *Femme adultère*, le *Bal*, la *Prison*, le *Malheur*, la *Dryade*, *Symétha* et le *Bain*.

Pourquoi Vigny a-t-il retranché ce poème de ses œuvres à partir de 1829 ? Louis Ratisbonne possédait un exemplaire de l'édition de 1822 où la mère du poète avait annoté et « souligné les passages défectueux d'*Hélène* d'une main inexorable. » Or, au-dessous des sévères annotations de sa mère, Vigny avait écrit : « Ma mère, vous aviez bien raison. C'est fort mauvais et j'ai supprimé le poème entier. »

Est-ce à cette unique raison qu'il céda en opérant ce retranchement ? Je ne le crois pas, car en somme le poème d'*Hélène* contient de grandes beautés, et Vigny aurait pu le remanier comme il a fait pour tant d'autres.

La vérité c'est que Vigny l'avait écrit sous des influences par trop visibles et qu'il avait agi à l'égard de Chateaubriand et de Byron, sans parler des autres, à peu près comme J. du Bellay et Ronsard à l'égard des anciens, et comme André Chénier à l'égard des Grecs. *Hélène* était, pour me servir du mot qu'il appliqua à l'auteur de la *Jeune Captive*, une véritable piraterie. Et je ne comprends pas que dans un fragment inédit de son *Journal*, qui doit remonter à 1836, il ait osé écrire ces lignes à l'adresse de Chateaubriand :

« Hypocrisie politique, littéraire et religieuse, faux air de

génie, c'est tout ce qu'il y a dans cet homme qui n'a jamais rien inventé. *René* est imité de *Werther*; *Atala* de *Paul et Virginie*; les *Martyrs* sont une mosaïque dont chaque pierre est tirée d'un monument antique (1). »

Après avoir lu cette diatribe, on pourrait dire à Vigny : « Et vous ? Si Chateaubriand s'inspira de Goethe et de Bernardin de Saint-Pierre, il est certain que ce n'est pas chez eux qu'il alla chercher des « métaphores et des images ». Tandis que vous, c'est en grande partie chez lui que vous avez pris les vôtres. »

Hélène est, est effet, tributaire du *Génie du Christianisme*, de *l'Itinéraire* et des *Martyrs*. On n'a, pour en avoir la certitude, qu'à lire le très beau commentaire que M. Edmond Estève a fait de ce poème dans l'édition critique qu'il en a donnée en 1907 (2). Il est impossible d'être mieux informé et plus précis. Aussi me contenterai-je d'y renvoyer le lecteur. Je ferai pourtant un tout petit reproche à M. Edmond Estève, c'est d'avoir par endroit poussé un peu trop loin les rapprochements et les comparaisons, et trouvé dans certains passages d'*Hélène* des réminiscences d'André Chénier, de Guiraud et d'autres, qui me paraissent à moi plus que douteuses. Mais c'est le défaut général du genre, et, comme dit le proverbe, on ne prête qu'aux riches.

Tout en retranchant ce poème de ses œuvres, Vigny, sur le tard, était d'avis que quelques fragments méritaient d'être conservés. Et Louis Ratisbonne en a publié quatre morceaux à la suite du *Journal d'un poète*. Du moment que nous réimprimions ce poème en entier, ces morceaux n'avaient plus de raison de figurer dans ce *Journal*.

CHANT DE SUZANNE AU BAIN, p. 177.

Voir le commentaire du *Bain*, p. 194.

(1) On trouvera le passage tout entier dans le *Journal d'un poète* de l'année 1836. C'est M. Fernand Gregh qui nous l'a révélé en 1906 dans les *Lettres*.

(2) 1 vol. in-8, librairie Hachette.

LA BEAUTÉ IDÉALE, p. 179.

Ce fragment du *Déluge*, que Vigny n'a pas utilisé, parut pour la première fois dans le *Mercure du XIX^e siècle*, en 1825. Il était accompagné de la note suivante :

« Nous empruntons à M. Alfred de Vigny ce morceau d'un poème sur le Déluge. Ce poème est maintenant sous presse. L'auteur a peut-être exprimé ailleurs et dans quelques feuilles politiques, une profession de foi qui n'est pas tout à fait la nôtre ; mais le talent n'est-il pas de tous les partis ? Nous le rechercherons partout, excepté sur la route de l'adulation. Nous accueillerons surtout la *Poésie*, pourvu qu'elle ne descende jamais à se mêler aux complaisances ministérielles. Nous sommes trop jaloux de la liberté de penser pour ne pas respecter l'inspiration de la conscience, soit qu'elle vante un peu trop le pouvoir absolu, comme dans le poème du *Trappiste* ; soit qu'elle incline aux théories républicaines comme dans les plus belles pages de M. de Chateaubriand. »

Comme je le dis plus haut, Alfred de Vigny fut très probablement inspiré dans le poème du *Déluge* par le tableau de Girodet qui fut exposé au Salon de 1806.

SUR LA MORT DE BYRON, p. 182.

Ce fragment d'un poème qui ne fut jamais terminé, peut-être parce que Vigny, sans craindre ses rivaux, ne tenait pas à entrer en concurrence avec ceux de ses amis qui avaient traité ce sujet (1), parut dans le dernier numéro de la *Muse française*.

On sait que Byron mourut à Missolonghi, le 19 avril 1824.

(1) Un des meilleurs poèmes inspirés par la mort de Byron est celui de Guttinguer qui parut chez Ladvoct en 1824.



TABLE

AVERTISSEMENT DE L'ÉDITEUR	I
LA VIE D'ALFRED DE VIGNY	III
SUR LES POÈMES ANTIQUES ET MODERNES.	XXIV
PRÉFACE DE 1822	I
PREMIÈRE PRÉFACE DE 1829	2
DEUXIÈME PRÉFACE DE 1829	3
PRÉFACE DE 1837	5

LIVRE MYSTIQUE

Moïse, poème	9
ÉLOA, OU LA SŒUR DES ANGES, mystère	13
Chant premier. NAISSANCE.	13
Chant deuxième. SÉDUCTION	23
Chant troisième. CHUTE.	30
LE DÉLUGE, mystère	39

LIVRE ANTIQUE

ANTIQUITÉ BIBLIQUE

LA FILLE DE JEPHTÉ, poème.	53
LA FEMME ADULTÈRE	57
LE BAIN, fragment d'un poème de SUZANNE.	63



ANTIQUITÉ HOMÉRIQUE

LE SOMNAMBULE, poème	65
LA DRYADE, idylle.	67
SYMÉTHA, élégie.	72
LE BAIN D'UNE DAME ROMAINE	74

LIVRE MODERNE

DOLORIDA, poème	77
LE MALHEUR.	82
LA PRISON, poème, xvii ^e siècle.	85
MADAME DE SOUBISE, poème, xvi ^e siècle	95
LA NEIGE, poème	101
LE COR, poème.	104
LE BAL, poème	108
LE TRAPPISTE, poème	111
LA FRÉGATE, <i>la Sérieuse</i> , ou LA PLAINTÉ DU CAPITAINE, poème	119
LA TRAVERSÉE	120
LE REPOS	126
LE COMBAT	126
LES AMANTS DE MONTMORENCY, élévation	130
PARIS, élévation	134

HÉLÉNA

Chant premier. L'AUTEL	145
Chant second. LE NAVIRE	151
Chant troisième. L'URNE	166

FRAGMENTS

CHANT DE SUZANNE AU BAIN	177
LA BEAUTÉ IDÉALE	179
SUR LA MORT DE BYRON.	182
NOTES ET COMMENTAIRES	187

2332